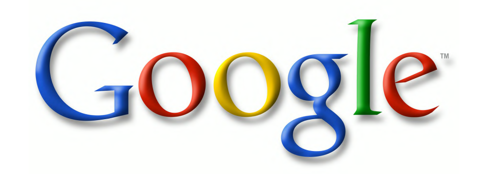
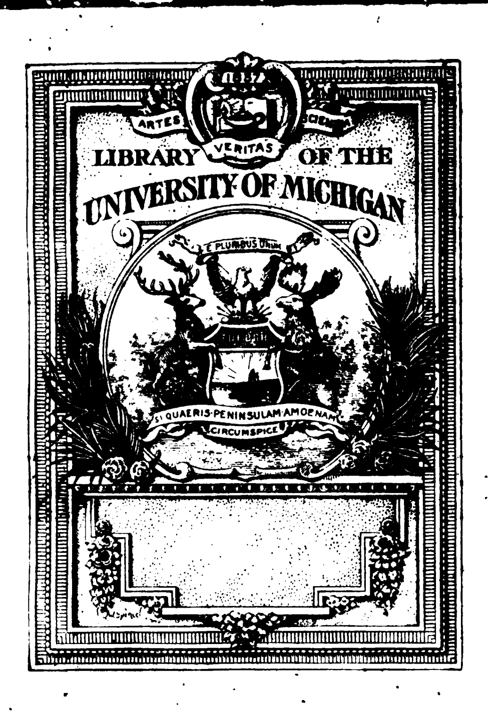




ARTES
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
E PLURIBUS UNUM
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE



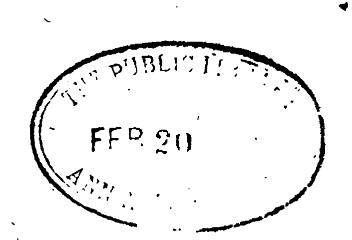
EDWARD VORSTER,

Carr.

THÉATRE

DES AUTEURS

DU SECOND ORDRE.



Cet ouvrage fait partie du Répertoire général du Théâtre français, 51 vol. in-12, qui se trouve chez le même Libraire.

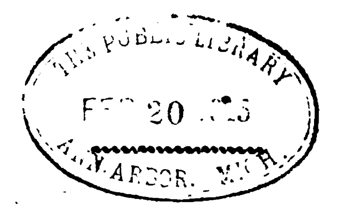
Répertoire général

THÉATRE

DES AUTEURS

DU SECOND ORDRE.

TOME XVIII.



A PARIS,

Chez MÉNARD Fils, Libraire, rue Gît-le-Cœur, N.° 8.

1814.

LE TAMBOUR NOCTURNE,

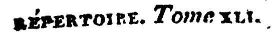
OU

LE MARI DEVIN,

COMÉDIE,

PAR NÉRICAULT-DESTOUCHES,

Représentée, pour la première fois, le 16 octobre 1762.



PERSONNAGES.

LE BARON DE L'ARC.
LA BARONNE, épouse du baron.
LE MARQUIS DU TOUR, amant de la baronne.
LÉANDRE, autre amant de la baronne.
MADAME CATAU, femme de charge du château.
MONSIEUR PINCÉ, intendant du baron.
LA RAMÉE, sommelier.
MAITRE PIERRE, cocher.
MAITRE NICOLAS, jardinier.
LA JONQUILLE, laquais de la baronne.

La scène est dans un vieux château appartenant au baron.

LE
TAMBOUR NOCTURNE,
COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

(La scène représente l'antichambre de l'appartement de la baronne.)

SCÈNE I.

LA RAMÉE, MAITRE PIERRE, MAITRE NICOLAS.

(Ils sont à table et buvant.)

LA RAMÉE.

Or çà! mes amis, divertissons-nous. Madame la baronne est à la promenade, et ne reviendra que pour dîner; car il a fait le plus beau temps du monde. Madame Catau, notre gouvernante, est en visite chez sa commère; notre vieux intendant n'est pas encore revenu de la ville : il n'y a dans le château que nous et le revenant.

MAÎTRE NICOLAS.

Morgué! sauf correction, M. de la Ramée, je crois que je boirions plus à notre aise à votre office que dans cette antichambre. Tout le monde passe ici; et quand je suis interrompu, le vin que j'avale ne fait que m'altérer.

LA RAMÉE, *buvant.*

Taisez-vous, et buvez, monsieur le jardinier. C'est dans cet endroit-ci que l'esprit bat le tambour ordinairement, et je veux boire à sa santé, afin qu'il me soit obligé de ma politesse, et qu'il ne vienne point faire le sabbat dans ma chambre.

MAÎTRE PIERRE.

Pardié! c'est bien pensé. Vous êtes homme de tête, M. de la Ramée, et vous avez justement trouvé le moyen de gagner l'amitié du revenant. Je veux aussi être de ses amis... Allons, à sa santé, Messieurs, je vous la porte.

(*Ils se lèvent tous les trois, se découvrent et se tiennent en posture de gens qui boivent une santé avec beaucoup de respect.*)

LA RAMÉE, *le verre à la main, à la cantonade.*

Esprit qui nous lutines depuis quinze jours, et qui te plais à nous faire mourir de peur, nous te conjurons, mes camarades et moi, de nous laisser manger, boire et dormir en repos, et nous te promettons, foi de gens d'honneur, de nous enivrer régulièrement tous les jours, en buvant à ta santé.

TOUS TROIS ENSEMBLE.

A ta santé.

MAÎTRE PIERRE, *à ses deux camarades.*

Notre pauvre maîtresse est dans de grandes frayeurs : elle croit que le revenant est l'esprit de son mari, qui a été tué à la dernière campagne de Flandre.

LA RAMÉE.

Elle a raison, maître Pierre ; ce ne peut être que monsieur le Baron qui revient. Il a toujours aimé la guerre. Vous souvenez-vous que, quand il étoit petit, il n'y avoit point d'instrument qui lui fît tant de plaisir que le tambour ?

MAÎTRE NICOLAS.

Mais je m'étonne qu'on n'ait jamais pu retrouver son corps sur le champ de bataille.

LA RAMÉE.

Eh ! comment l'auroit-on trouvé, nigaud ? N'est-il pas ici dans le château ? Crois-tu qu'il pût battre le tambour, comme il fait toutes les nuits, s'il n'avoit pas gardé ses bras et ses mains ?

MAÎTRE PIERRE, *à Nicolas.*

M. de la Ramée a raison, notre maître revient en corps et en ame... (*On frappe.*) Ah ! quel bruit est-ce que j'entends ? C'est lui-même ! c'est le diable !....

(*Il veut se cacher sous la table.*)

MAÎTRE NICOLAS, *effrayé.*

A peu près... C'est madame Catau.

SCÈNE II.

MADAME CATAU, LA RAMÉE, MAITRE PIERRE, MAITRE NICOLAS.

MADAME CATAU, *aux trois domestiques.*

Eh bien! que font là ces ivrognes? Ils ne sont pas contens de boire nuit et jour; il faut qu'ils viennent s'enivrer dans l'antichambre de madame.

LA RAMÉE, *buvant.*

A votre santé, madame Catau.

MAÎTRE NICOLAS, *buvant.*

Et rasade.

MAÎTRE PIERRE, *buvant.*

Tope.

MADAME CATAU.

Quelle insolence!... Quelle vie! quel désordre! Est-il temps, messieurs les coquins, de faire ce train-là dans le moment que des personnes de qualité arrivent au château?... (*A la Ramée.*) Allez mettre le couvert, M. de la Ramée. (*A maître Pierre.*) Allez donner l'avoine à vos chevaux, maître Pierre... (*A Nicolas.*) Pourquoi n'êtes-vous pas à votre jardin, maître Nicolas?

LA RAMÉE.

Comme nous nous sommes trouvés tous trois de loisir, que pouvions-nous faire de mieux que d'essayer, en buvant, si nous ne pourrions point nous donner du courage contre l'esprit?

MAÎTRE NICOLAS.

Car, voyez-vous, madame Catau, je sommes tous trois d'opinion qu'on n'a jamais plus de courage que quand on est ivre.

MADAME CATAU.

Oh! les poltrons! Ce sont eux qui, avec leurs contes impertinens, perdent ce château de réputation, et sont cause que mille gens y accourent de toutes parts. Les marauds s'effraient sans raison, et inspirent la frayeur à tous nos voisins.

MAÎTRE NICOLAS, *à la Ramée et à maître Pierre.*

Je nous effrayons, dit-elle..... Jarnigué! Je ne crains rien: entendez-vous, madame Catau? J'aurois peur d'un tambour, moi? Eh! morgué! c'est un vrai tambour de milice.

LA RAMÉE.

Au nom de Dieu, maître Nicolas, ne blasphémez point. Respectez l'esprit et son tambour.

MAÎTRE PIERRE, *à Nicolas.*

Vous avez tort, maître Nicolas, et vous serez cause qu'il nous arrivera quelque malheur.

MADAME CATAU, *à part.*

Bon! voilà mes ivrognes aussi persuadés que je le souhaitois qu'il revient un esprit dans ce château.

MAÎTRE NICOLAS, *à la Ramée et à maître Pierre, se versant une rasade, et en montrant son verre.*

Par la têtedié, je me gobarge de l'esprit, encore une fois; je suis dans mon fort...... et avec cette arme-là, je ne craindrois pas le diable, s'il me montroit ses cornes... (*On entend battre le*

tambour, et Nicolas en est si effrayé qu'il laisse tomber son verre. (*À part.*) Ah! je suis mort!... (*À la cantonade.*) Miséricorde! ayez pitié de moi, monsieur l'esprit.

LA RAMÉE, *se levant, et courant avec un tel effroi autour de la table, qu'il se laisse tomber.*

Où courir? où nous sauver?

MAÎTRE PIERRE, *aussi effrayé que ses deux camarades.*

Allons nous cacher dans la cave.

(*Ils s'enfuient tous trois.*)

SCÈNE III.

MADAME CATAU.

Les voilà disparus. Je puis maintenant risquer une petite conversation avec mon esprit familier... Mais, fermons toutes les portes, de peur de surprise... (*Appelant.*) Léandre?... (*On bat le tambour.*) Les ennemis sont en fuite. J'ai quelque chose à vous dire; ouvrez et paroissez.

(*Le mur s'ouvre, et Léandre paroît avec son tambour.*)

SCÈNE IV.

LÉANDRE, MADAME CATAU.

LÉANDRE.

Ma chère Catau! j'ai entendu une partie des

discours qui se sont tenus ici. J'en ai ri de bon cœur, et je vois que tu as conduit cette intrigue avec tant d'adresse, que je t'embrasserois volontiers pour te remercier, si mon tambour ne m'en empêchoit pas.

MADAME CATAU.

Voilà un esprit bien gaillard... (*L'examinant avec attention.*) Ma foi! plus je vous considère, plus vous me confirmez ce qu'on a toujours dit, que vous ressembliez à feu monsieur le baron, comme si vous eussiez été son frère jumeau.

LÉANDRE.

Si je n'étois pas son frère, au moins étois-je son cousin. On se ressemble de plus loin, comme tu sais. D'ailleurs, la précaution que j'ai eue, de concert avec toi, de prendre un de ses habits, doit augmenter merveilleusement sa ressemblance... Mais, raisonnons un peu. Tu sais que j'aime passionnément ta maîtresse; et qu'elle m'a défendu de paroître devant elle, parce que j'ai osé lui parler de mon amour?

MADAME CATAU.

Oui, je le sais, et qu'elle croit que le dépit vous a fait retourner à Paris.

LÉANDRE.

J'allois partir, en effet, quand le petit fat de marquis arriva. La jalousie me fit résoudre à rester, pour trouver les moyens de le bannir d'auprès d'elle; et c'est pour cela que j'ai pris le parti de faire l'esprit.

MADAME CATAU.

Vous me devez, il est vrai, cette idée... Cependant, n'êtes-vous pas surpris, dites-moi, que je puisse me résoudre à tromper ma maîtresse pour trois cents pistoles que vous m'avez promises ?

LÉANDRE.

Je te les promets encore, si je puis parvenir au but où j'aspire.

MADAME CATAU.

Ma foi, quand j'y fais réflexion; c'est conscience de donner les mains à une pareille tromperie, pour une somme aussi modique que cellelà.

LÉANDRE.

Pas si modique.

MADAME CATAU.

Il me vient quelquefois des scrupules qui me forcent presque à exiger de vous que vous alliez jusqu'à quatre mille francs.

LÉANDRE.

Oh! je te prie, ne sois pas si scrupuleuse.

MADAME CATAU.

Non, je ne pourrai résister à mes remords, si vous ne me donnez pas vingt pistoles d'avance.

LÉANDRE, *les lui donnant.*

Eh bien! les voilà. Cela mettra-t-il ta conscience en repos?

MADAME CATAU.

Je la sens un peu soulagée.

LÉANDRE.

Dieu soit loué !

MADAME CATAU.

Ecoutez, Monsieur, ce n'est pas pour me vanter, mais je défie mes plus grands ennemis de pouvoir dire que j'aie jamais servi personne sans m'être fait bien payer.

LÉANDRE.

Oh ! je te crois... Mais revenons à notre affaire. La baronne est-elle bien persuadée que je sois l'esprit de feu son mari ?

MADAME CATAU.

Au moins, puis-je vous assurer que j'emploie toute mon adresse à l'en convaincre. Je lui dis, à tout moment, que son mari revient exprès de l'autre monde pour l'empêcher d'épouser le marquis en secondes noces.

LÉANDRE.

Redouble tes efforts, je te prie, pour m'en délivrer au plus tôt ; car je commence à me lasser du personnage que je joue depuis quinze jours, et de courir toutes les nuits dans ce vieux château comme un vrai lutin. Je risque beaucoup.

MADAME CATAU.

Eh ! que risquez-vous ? Si quelqu'un s'avisoit de vous suivre, n'avez-vous pas une retraite sûre en cet endroit ? Vous y êtes à l'abri de toutes les recherches. Il n'y a que moi dans la maison qui le connoisse, et ce n'est que par un pur hasard que je l'ai découvert.

LÉANDRE.

Quoique cette retraite me paroisse fort sûre, je veux en sortir dès que j'aurai chassé d'ici ce fade courtisan dont je suis jaloux, et que j'aurai mis ta maîtresse dans la nécessité de m'épouser, en le lui ordonnant sous les traits du défunt. Je crois que le marquis, tout intrépide qu'il affecte de paroître, aura belle peur, quand il me verra sortir au travers du mur... Je suis résolu de faire mon apparition ce soir, au plus tard.

MADAME CATAU.

Je vais tout préparer pour qu'elle ait son effet... (*Entendant frapper à la porte de l'appartement.*) Mais, on frappe... Rentrez au plus vîte.

(*Léandre rentre dans le lieu d'où il est sorti. Madame Catau va ouvrir la porte.*)

SCÈNE V.

LA BARONNE, MADAME CATAU.

MADAME CATAU.

Ah! Madame, est-ce vous qui frappiez si fort? Le cœur me bat... Vous m'avez fait une frayeur mortelle. J'ai cru que c'étoit l'esprit qui jouoit de son tambour.

LA BARONNE.

Je viens de faire quelques tours de jardin avec le marquis. Il a employé toute son éloquence à me convaincre que l'histoire du tambour est un conte des plus ridicules.

MADAME CATAU.

C'est un petit impertinent, de médire des esprits; ils pourroient bien se venger de lui..... En vérité, Madame, je crois que ce sont ses fréquentes visites qui troublent le repos de monsieur votre mari, et qui l'obligent à revenir de l'autre monde.

LA BARONNE.

C'est ce que je ne saurois croire.

MADAME CATAU.

Cependant ce n'est que depuis que le marquis vient dans ce château que ce maudit tambour fait tant de frayeur. Tant que Léandre vous a fait l'amour, on n'a pas entendu ici trotter une souris.

LA BARONNE, *à part.*

Je m'aperçois qu'elle veut me prévenir en sa faveur; mais elle n'y réussira pas. (*A madame Catau.*) Il me semble que tu as bien du penchant pour Léandre?

MADAME CATAU.

C'est que je suis sûre qu'il vous convient; et vous l'auriez épousé en secondes noces, si vous eussiez voulu suivre mes conseils. Que lui manque-t-il pour vous plaire? Il n'est ni fat, ni indiscret, ni présomptueux comme votre marquis. C'est un homme plein d'honneur et de sentimens, et qui vous aime de tout son cœur. Ah! le pauvre garçon! qu'il m'a fait pleurer de fois, en m'exprimant la tendresse qu'il avoit pour vous, et la douleur que vos mépris lui causoient! Sur mon dieu, il poussoit des soupirs qu'on auroit en-

tendus de deux cents pas. Enfin, je voudrois être aussi sûre de gagner... trois cents pistoles, que je suis sûre que vous feriez bien de vous marier avec lui.

LA BARONNE.

A te dire le vrai, je ne le haïssois point, et je l'ai considéré comme mon ami, jusqu'au moment où je me suis aperçue qu'il vouloit être mon amant; mais son amour, dont il a osé me parler, m'a révoltée contre lui.

MADAME CATAU.

Mais, enfin, le marquis vous en conte aussi?

LA BARONNE.

Oui, mais il n'est pas à craindre. Son air d'indifférence, d'impolitesse, de confiance et de fatuité me réjouit. On dit que ce sont-là les airs des jeunes gens de la cour. Il faut avouer qu'ils sont bien nouveaux pour moi. Ils me paroissent même impertinens; et le plus aimable homme du monde qui me feroit l'amour sur ce ton-là, ne feroit pas en dix ans le moindre progrès sur mon cœur.

MADAME CATAU.

Mort de ma vie! Madame, ne vous y jouez pas. Ce ton-là est à la mode, et la mode la plus extravagante plaît aux femmes par sa nouveauté. Pour moi, si j'étois à votre place, je bannirois d'ici ce jeune godelureau, et j'y recevrois ceux qui m'aimeroient de bonne foi, et qui me le diroient d'une manière tendre et respectueuse.

LA BARONNE.

Comme Léandre, n'est-ce pas?

MADAME CATAU.

Oui, Madame, et non comme ce petit fat de marquis, qui vous étale toutes ses impertinences, et qui en fera gloire quand il sera votre mari. Quelle différence de Léandre! c'est un homme, celui-là! Mais votre marquis n'est qu'un freluquet, qu'un impoli, qu'un impie; oui, Madame, un impie. Un homme qui ne croit pas aux esprits est un réprouvé.

LA BARONNE.

Ta colère contre le marquis me divertit; mais ta prévention pour Léandre me déplaît : ainsi, à l'avenir ne me parle ni de l'un ni de l'autre.

MADAME CATAU.

Quoi donc! le marquis...

LA BARONNE, *l'interrompant.*

Tais-toi. Le voici qui vient.

SCÈNE VI.

LA BARONNE, LE MARQUIS, MADAME CATAU.

LE MARQUIS, *à la baronne.*

Que j'étois impatient de vous revoir, ma chère veuve!

MADAME CATAU, *bas, à la baronne.*

Ma chère veuve... ce petit air de familiarité!

LA BARONNE, *bas.*

C'est un air de cour.

LE MARQUIS, *à la baronne.*

Vous ne sauriez croire combien je me suis diverti depuis que je vous ai quittée.

MADAME CATAU, *bas, à la baronne.*

Cela est obligeant pour vous. Est-ce encore-là un air de cour?

LE MARQUIS, *à la baronne.*

Vos domestiques ont converti mon valet de chambre. Il ne croyoit point aux esprits, il en est présentement si effrayé, que je crois que le coquin n'osera plus porter mes billets dès qu'il sera nuit.

LA BARONNE.

Ah! ciel! que de jolies femmes vont se désespérer!

MADAME CATAU, *au marquis.*

Vous croyez donc, Monsieur, que le tambour qui fait tant de bruit dans ce château n'est pas une chose effroyable? Demandez à Madame, elle l'a entendu elle-même.

LE MARQUIS, *riant.*

Ah! ah! ah! ah!

MADAME CATAU.

Mort de ma vie! Monsieur, vous ne nous ferez pas croire que les oreilles nous cornent à tous tant que nous sommes ici.

LE MARQUIS, *riant encore plus fort.*

Ah! ah! ah! ah!

MADAME CATAU, *à part.*

Que j'appliquerois volontiers une bonne paire de soufflets sur ce visage-là!... (*Bas, à la baronne.*) Ce ris moqueur est fort respectueux; Madame, en vérité!

LA BARONNE, *au marquis.*

Mais, que direz-vous encore, quand je vous aurai protesté que la nuit dernière le bruit de ce tambour m'a réveillée?

LE MARQUIS.

Chimère! imagination!

LA BARONNE.

Mais une de mes femmes, qui couche dans ma chambre, l'a entendu comme moi.

LE MARQUIS.

Vapeurs! vapeurs!... L'oisiveté, l'ennui, la solitude vous inspirent des idées noires et des terreurs paniques. Je veux mourir si le tambour est autre part que dans votre tête. Ce sont des vapeurs, vous dis-je; et, si vous voulez me croire, j'ai un remède infaillible pour vous les guérir.

MADAME CATAU.

Ah! le beau médecin de neige, avec ses remèdes! j'ai entendu le tambour comme je vous entends. Est-ce que j'ai des vapeurs, moi?

LE MARQUIS.

Pourquoi non? les vieilles filles y sont sujettes.

MADAME CATAU, *en colère.*

Si je suis fille, c'est que je le veux bien, entendez-vous? et je puis cesser de l'être quand il me plaira.

LE MARQUIS.

Je le veux croire... Mais, dussiez-vous enrager, madame Catau, je vous dirai tout net que tout ce que l'on vient de me conter n'est que l'effet d'une imagination blessée. Petits esprits, petits esprits, qui donnent dans ces visions!

LA BARONNE.

Enfin, vous ne croyez donc pas qu'il revienne des esprits?

LE MARQUIS.

Demandez-moi aussi, Madame, si je ne crois pas le conte de Peau d'âne?... Dieu me damne, c'est la même chose!

MADAME CATAU, *à la baronne.*

Eh! Madame, n'écoutez point cet homme-là; c'est un hérétique.

LE MARQUIS, *à la baronne.*

Vous voulez me persuader qu'il revient chez vous. Apparemment que l'esprit prend son temps tous les soirs après que vous m'avez renvoyé. Mais qu'il paroisse donc devant moi, cet animal-là; je vous promets de lui donner les étrivières.

MADAME CATAU.

Quoi! Madame, vous souffrirez qu'il menace des étrivières l'esprit de feu monsieur votre mari?

LE MARQUIS.

Supposons un moment qu'il y ait des esprits qui reviennent. Avez-vous la simplicité de croire que votre mari soit assez déraisonnable pour con-

server des droits sur vous après sa mort? N'est-il pas trop heureux de vous avoir possédée pendant qu'il a vécu?

LA BARONNE, *s'attendrissant.*

Marquis, n'insultez point à sa mémoire. Je me flatte qu'il s'est tenu fort heureux de me posséder; et je me tiens malheureuse de ne le posséder plus.

LE MARQUIS.

Parbleu! c'est bien fait de parler de la sorte; j'aime les bienséances.

LA BARONNE.

Je laisse ces bienséances aux dames de la cour. Pour moi, qui ne joue point la comédie, je parle toujours comme je pense; et je vous jure que si j'étois bien aise d'être veuve, je vous l'avouerois sans façon.

LE MARQUIS.

Quoi! sérieusement, vous êtes fâchée d'être en liberté de vous remarier?

LA BARONNE.

Je donnerois volontiers tout ce que je possède pour n'avoir pas cette fatale liberté.

LE MARQUIS, *riant.*

Ah! ah! ah! ah! je veux mourir si ce n'est la peur de l'esprit qui vous fait parler de la sorte!.. Je connois bien des veuves, à la cour et à Paris; mais je n'en connois point qui soient fâchées de l'être, si ce n'est de l'être trop long-temps..... Sur ce pied-là, ma chère veuve, vous avez donc juré de ne vous remarier jamais?

LA BARONNE.

C'est une témérité que de faire de pareils sermens.

MADAME CATAU, *à part.*

Ah! je respire.

LA BARONNE, *au marquis.*

Je connois trop la foiblesse de mon sexe pour m'exposer à être parjure; mais, si je pense toujours comme je fais, je vous proteste que je mourrai veuve du baron.

LE MARQUIS.

Et moi, je vous proteste que vous ne le serez pas encore huit jours. Je vous ferai bientôt changer de sentiment.

LA BARONNE.

C'est ce qu'il faudra voir.

LE MARQUIS.

Votre cœur n'a qu'à se bien tenir.

MADAME CATAU, *à part.*

Le fat!

LE MARQUIS, *à la baronne.*

Je vais l'attaquer dans les formes.

MADAME CATAU, *à part.*

L'impertinent!

LE MARQUIS.

Je n'en ai point encore trouvé d'imprenable; et je me flatte que je n'échouerai pas devant le vôtre.

MADAME CATAU.

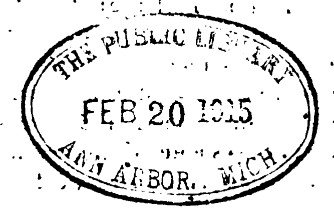
Nous verrons. A bien attaqué, bien défendu!

LA BARONNE, *au marquis, en entendant du bruit au dehors.*

J'entends un carrosse..... Finissons ce discours, et allons recevoir la compagnie.

(*Le marquis lui donne la main; ils sortent ensemble, et madame Catau s'en va d'un autre côté.*)

FIN DU PREMIER ACTE.



ACTE SECOND.

(La scène représente l'intérieur de l'appartement de la baronne.)

SCÈNE I.

M. PINCÉ, *devant une table, sur laquelle il y a beaucoup de papiers.*

N'AI-JE rien oublié?.... Non..... Plus je relis mon mémoire, plus je me persuade que la dépense de ce mois excède beaucoup celle des mois précédens..... Ce n'est pas ma faute; et j'ai trois raisons pour me justifier auprès de Madame. La première, c'est que j'ai ménagé autant qu'il m'a été possible; la seconde, c'est que l'esprit attire ici, avec son tambour, une infinité de curieux, que l'on régale; la troisième, c'est que.....
(*Il est interrompu par l'arrivée de La Jonquille.*)

SCÈNE II.

M. PINCÉ, LA JONQUILLE.

LA JONQUILLE, *présentant une lettre à monsieur Pincé.*

MONSIEUR, voici une lettre qu'une personne

inconnue vient d'apporter pour vous, et qu'on m'a recommandé de vous remettre en main propre.

M. PINCÉ *met ses lunettes, prend la lettre, et regardant le dessus.*

De qui peut être cette lettre? Elle n'a point d'adresse.

LA JONQUILLE.

Non; mais l'homme de qui je l'ai reçue m'a assuré qu'elle étoit pour vous.

M. PINCÉ, *à part.*

Il y a là-dessous quelque mystère... (*A La Jonquille.*) Va-t'en, La Jonquille.

SCÈNE III.

M. PINCÉ, *ôtant ses lunettes.*

Ouvrirai-je cette lettre avant que de relire mon mémoire, ou relirai-je mon mémoire avant que d'ouvrir cette lettre? Je trouve plusieurs raisons pour et contre. D'un côté, l'ordre que Madame m'a donné de l'attendre ici, dans son appartement, et d'y préparer mes comptes; de l'autre, la curiosité, qui me presse, et à laquelle je ne puis résister... Tout bien considéré, ma curiosité l'emporte; ouvrons... (*Il remet ses lunettes pour lire la lettre, qu'il ouvre.*) Ciel! que vois-je? En croirai-je mes yeux, ou plutôt en croirai-je mes lunettes? C'est l'écriture de mon maître, de mon cher maître. Je ne puis retenir les larmes

que la joie me fait répandre. Il faut que je baise cette lettre avant que de la lire.

(*Il ôte ses lunettes, baise plusieurs fois la lettre, essuie ses yeux, remet ses lunettes, et lit.*)

« Mon cher monsieur Pincé,

» Comme vous m'avez élevé dès ma plus ten-
» dre enfance, et que vous avez été mon précep-
» teur et mon gouverneur avant que je vous fisse
» mon intendant, vous êtes celui de mes domes-
» tiques en qui j'ai le plus de confiance; et je vais
» vous en donner une preuve bien évidente. Je
» me flatte que vous serez charmé d'apprendre
» que je suis encore en vie, et que j'irai vous
» trouver dans une demi-heure. Le bruit qui a
» couru que j'avois été tué en Flandre, l'année
» passée, a produit, ce me semble, quelque dé-
» sordre dans ma famille. Je suis curieux de m'en
» éclaircir par moi-même, et c'est à quoi je veux
» travailler de concert avec vous. Si un vieux
» homme, portant une longue barbe blanche,
» demande à vous parler, ne manquez pas de le
» faire entrer sur le champ. Il passe pour devin,
» et même pour sorcier, depuis quelques jours,
» dans ce voisinage; mais c'est votre maître et
» votre bon ami.

» LE BARON DE L'ARC. »

(*Après avoir lu la lettre, et ôtant ses lunettes.*) Je suis dans le dernier étonnement... Mais je puis croire, par plusieurs raisons, qu'en effet mon cher maître n'est point mort. Premièrement, parce

parce que de semblables aventures arrivent souvent à des gens de guerre ; secondement, parce que la nouvelle de sa mort n'a jamais été bien avérée; troisièmement, parce que cette lettre est écrite de sa main, et qu'il ne l'auroit pas écrite s'il étoit mort; quatrièmement...

(*Il est interrompu par l'arrivée de La Ramée.*)

SCÈNE IV.

M. PINCÉ, LA RAMÉE.

LA RAMÉE.

Monsieur Pincé, il y a ici un vieux homme qui demande à vous parler, et dit qu'il est un grand devin. Je n'ai pas de peine à le croire, car il a l'air d'un sorcier. C'est bien la plus vilaine et la plus horrible figure que j'aie jamais vue.

M. PINCÉ.

Fais-le entrer.

LA RAMÉE.

Vous voulez le recevoir?

M. PINCÉ.

Assurément.

LA RAMÉE.

Ma foi, Monsieur, j'ai peur que vous ne vous en repentiez. Que sait-on, s'il alloit jeter quelque sort sur vous!

M. PINCÉ.

Va, va, je le connois. C'est un savant qui devine le passé, le présent et le futur. Il a du crédit

en enfer; mais il est bon-homme. Va-t'en le chercher.

(*La Ramée sort.*)

SCÈNE V.

M. PINCÉ.

QUATRIÈMEMENT donc, je crois qu'il est encore vivant, parce que...

(*Il est interrompu de nouveau par l'arrivée du baron et de La Ramée.*)

SCÈNE VI.

LE BARON, *vêtu en devin ;* M. PINCÉ, LA RAMÉE.

LA RAMÉE, *à M. Pincé, en lui présentant le baron.*

TENEZ, Monsieur, je vous amène la fleur des sorciers. (*A part.*) Quelle horrible barbe ! Il faut qu'elle ait plus de cent ans.

(*Il sort.*)

SCÈNE VII.

LE BARON, M. PINCÉ.

LE BARON.

OH ! çà, mon cher monsieur Pincé, avez-vous reçu ma lettre ?

M. PINCÉ.

Oui, Monsieur; mais dans ce moment...

LE BARON, *l'interrompant.*

Avant que nous entrions en matière, commencez par fermer la porte.

M. PINCÉ, *à part, en allant fermer la porte.*

C'est sa voix.

LE BARON.

Nous voici dans l'appartement de ma femme. Est-elle sortie?

M. PINCÉ.

Depuis un quart d'heure, elle est à la promenade.

LE BARON, *lui donnant sa baguette à tenir pendant qu'il se débarrasse de sa longue barbe et de sa robe de devin.*

Tant mieux. Tenez ma baguette.

M. PINCÉ, *à part.*

C'est lui.

LE BARON.

Me reconnoissez-vous?

M. PINCÉ, *à part, après avoir mis ses lunettes pour l'examiner.*

Ce sont ses traits; c'est lui-même. (*Au baron.*) Oui, je vous reconnois présentement, mon cher maître. (*Il embrasse le baron.*) Souffrez que je vous embrasse, et que je vous jure que j'ai autant de joie de vous revoir que j'en ressentis le jour que vous vîntes au monde. Hélas! pourquoi votre nom s'est-il trouvé dans toutes les listes des officiers de distinction qui avoient été tués?

LE BARON.

Sachez que dans le fort du combat, je fus blessé

et fait prisonnier; et que les ennemis, qui ne vouloient point m'échanger, par des raisons qu'il est inutile de vous dire, après avoir tenté mille moyens de me fixer chez eux, m'ont resserré si étroitement pendant dix-huit mois, qu'il m'a été impossible de donner de mes nouvelles. Heureusement pour moi, on a fait la paix, et ils m'ont relâché. Mais ayant su qu'en France on me croyoit mort, j'ai voulu profiter de ce faux bruit pour pénétrer les sentimens de ma femme à mon égard, et pour découvrir par moi-même ce qui s'étoit passé chez moi pendant mon absence. Jusqu'à ce moment, mon dessein a bien réussi. Je veux le poursuivre. Tout ce que je crains, c'est que la baronne, qui se croit veuve, et qui est peut-être sur le point de se remarier, ne soit fâchée de me revoir. Le bruit de ma mort l'a-t-il bien affligée ?

M. PINCÉ.

Excessivement.

LE BARON.

Combien de temps m'a-t-elle pleuré ?

M. PINCÉ.

Pendant trois grands jours.

LE BARON, *à part.*

Peste soit du vieux fou ! (*A M. Pincé.*) Pendant trois grands jours ? Mais, vraiment, cela est extraordinaire.

M. PINCÉ.

Il faut que vous sachiez, Monsieur, qu'il y a deux sortes d'afflictions.

LE BARON, *à part.*

Cet animal-là est aussi pédant et aussi méthodique que jamais. Il faut lui passer ses divisions, j'ai besoin de lui.

M. PINCÉ.

Affliction de cœur, affliction de bienséance. La première est muette, la seconde est tumultueuse. A l'égard de madame, on peut dire que son affliction a été de la première espèce.

LE BARON.

Oui, pendant trois jours : belle constance !

M. PINCÉ.

Ses yeux furent noyés de pleurs... jusqu'au moment où le tailleur vint lui essayer ses habits de veuve. Dès qu'elle les vit, ses larmes tarirent ; elle demeura muette et immobile, et la parole ne lui revint qu'après qu'on lui eut dit que le deuil lui sieyoit parfaitement. En effet, il lui alloit à merveille.

LE BARON.

Il lui alloit à merveille? Eh! c'est ce qui la consola, apparemment?

M. PINCÉ.

Ah! Monsieur, point du tout... Il est vrai que quand elle étoit seule, elle ne pleuroit point; mais, dès que quelqu'un lui rendoit visite, elle versoit un torrent de larmes.

LE BARON.

Elle me faisoit trop d'honneur de me pleurer en compagnie. (*A part.*) Il semble que ce diable

de pédant affecte de me dire tout ce qui peut me désespérer. (*A M. Pincé.*) J'ai appris qu'il s'étoit présenté beaucoup de gens pour l'épouser en secondes noces. Qui peut avoir causé cela?

M. PINCÉ.

Elle n'a point d'enfant de vous, et elle a eu beaucoup de bien en mariage.

LE BARON, *à part.*

Il m'assomme.

M. PINCÉ.

Le deuil redoubloit sa beauté.

LE BARON, *à part.*

Je brûle.

M. PINCÉ.

Et son air triste et langoureux avoit quelque chose de si doux et de si attrayant, qu'il n'y avoit pas moyen d'y résister.

LE BARON, *à part.*

Ventrebleu!... (*A M. Pincé.*) Ce n'est pas là ce que je vous demande....... De quelle manière s'est-elle comportée?

M. PINCÉ.

Comme une Pénélope.

LE BARON.

Je n'en doute pas; car elle a eu autant d'amans que cette héroïne.

M. PINCÉ.

Il est vrai que des jeunes gens fort aimables lui ont fait des propositions.

LE BARON.

Des jeunes gens fort aimables ?... Eh ! les a-t-elle écoutées, ces propositions ?

M. PINCÉ.

Le plus gràcieusement du monde.

LE BARON.

Je suis mort !

M. PINCÉ.

Mais elle les a toutes rejetées.

LE BARON, *à part.*

Ah ! je ressuscite... (*A M. Pincé.*) Cependant, j'apprends que le marquis du Tour est fort assidu auprès d'elle depuis quelques jours. Est-ce qu'il a trouvé le moyen de s'attirer la préférence ?

M. PINCÉ, *riant.*

Eh ! eh ! il est jeune.

LE BARON.

Plairoit-il à ma femme ?

M. PINCÉ.

Il est vif.

LE BARON.

Vous êtes-vous aperçu qu'elle l'écoutât favorablement ?

M. PINCÉ.

Il est toujours parfaitement bien mis.

LE BARON.

Seroit-il possible qu'elle fût assez folle pour vouloir l'épouser ?

M. PINCÉ.

Il est bien bâti, ce pendard-là !

LE BARON, *à part.*

O femmes! ô femmes! voilà quelle est votre constance! voilà le fond qu'il faut faire sur votre amour! Encore je lui pardonnerois, si elle me destinoit un plus digne successeur; mais le marquis du Tour! mais le plus fat et le plus impertinent de tous les hommes! Ingrate! infidèle! est-ce ainsi que vous m'avez aimé? Est-ce là l'honneur que vous faites à ma mémoire?

M. PINCÉ.

Mon cher maître, vous ne faites pas réflexion qu'il y a dix-huit mois que vous êtes mort.

LE BARON, *à part.*

Que la peste t'étouffe, pédant insupportable!

M. PINCÉ.

Et que, pendant tout ce temps-là, elle n'a pas cessé de dire qu'elle ne retrouveroit jamais un homme tel que vous.

LE BARON.

Quoi! sérieusement?

M. PINCÉ.

Rien n'est plus véritable.

LE BARON.

Il n'est donc pas possible qu'elle se soit coiffée du marquis... Mais, l'histoire d'un esprit qui bat toutes les nuits du tambour dans ce château, mérite que je l'approfondisse, et elle peut même vous donner lieu de m'introduire auprès de votre maîtresse. Il faut que vous lui disiez que vous venez de parler à un fameux devin, qui se fait fort de découvrir, par son art, ce que demande

l'esprit qui revient ici, et même de le chasser de la maison.

M. PINCÉ.

Je m'en vais rendre mes comptes à madame, et je me servirai de cette occasion pour lui parler de votre personne, comme vous me l'ordonnez. Madame Catau, qui veut nous persuader que c'est votre esprit qui revient ici, sera bien surprise quand elle vous reverra... (*Riant.*) Ah! ah! ah! ah!...

LE BARON.

Quoi! c'est Catau qui fait courir ce bruit-là? Allons! allons! il y a là-dessous quelque intrigue amoureuse.

M. PINCÉ.

Ma foi, je l'ai toujours soupçonné... (*Riant.*) Hé! hé! hé! hé!

LE BARON.

Comme elle a toujours eu beaucoup d'ascendant sur l'esprit de sa maîtresse, elle est au fait de cette intrigue, sur ma parole. Il faut que vous tâchiez de la faire parler. Je sais que vous avez eu dessein de l'épouser, et qu'elle en étoit ravie. Je vous prie de recommencer à lui faire l'amour, et même des propositions.

M. PINCÉ.

Elle a toujours écouté fort amiablement celles que je lui ai faites, et j'espère qu'elle ne sera pas moins complaisante aujourd'hui, car je vais lui parler d'un style pathétique.

LE BARON.

Venez m'enfermer dans votre chambre, où vous me rendrez compte de ce qui se passera.

M. PINCÉ, *entendant venir la baronne.*

J'entends madame... Allez m'y attendre, et je vous rejoins à l'instant.

(*Le baron sort, après avoir remis sa longue barbe, repris sa baguette, et s'être revêtu de sa robe de devin.*)

SCÈNE VIII.

LA BARONNE, M. PINCÉ.

LA BARONNE.

Oh! çà, tandis que me voilà débarrassée des importuns, lisons un peu votre mémoire; mais dépêchez-vous.

M. PINCÉ.

Avec votre permission, Madame, une affaire pressée m'oblige à sortir; mais j'aurai l'honneur de venir vous retrouver dans le moment.

(*Il sort.*)

SCÈNE IX.

LA BARONNE, *seule.*

En vérité, ce qui se passe dans cette maison toutes les nuits est bien extraordinaire..... Quand j'y réfléchis, cela m'inquiète. Je ne puis croire,

comme mes gens s'imaginent, que ce soit l'esprit de mon mari qui fasse ce tintamarre, que j'ai entendu comme eux... Mais enfin qu'en penser?... Je m'y perds. Supposons, pour parler leur langage, que ce fût mon mari qui revînt; quelle pourroit en être la raison? ma conduite est irréprochable; je l'ai toujours aimé, et je sens que je l'aimerai toute ma vie. Depuis dix-huit mois que je suis veuve, j'ai congédié ce nombre d'amans de toute espèce qui se sont présentés. A l'exception du marquis, je n'en vois aucun... Il est vrai. Mais le marquis me parle d'amour. Je l'écoute, parce que sa fatuité me divertit... Quoi! la mémoire de mon mari seroit-elle blessée d'un amusement que j'ai cru innocent?... Cette idée me trouble, et me rend presque aussi foible que ceux dont j'ai blâmé les frayeurs..... Allons, quoi que ce puisse être, bannissons cet étourdi d'une manière qui puisse l'humilier. Son imprudence et sa vanité méritent un pareil châtiment. L'esprit même peut m'en fournir un bon moyen. (*Voyant paroître Catau.*) Mais, qu'a donc Catau? Elle me paroît bien agitée.

SCÈNE X.

LA BARONNE, MADAME CATAU.

LA BARONNE.

De quoi s'agit-il?

MADAME CATAU.

Oh ! Madame, je suis dans une colère !... Je ne saurois parler.

LA BARONNE.

Comment ! que t'est-il donc arrivé ?

MADAME CATAU.

Rien ; mais ce que je viens de voir me met en fureur.

LA BARONNE.

Eh bien ! qu'as-tu vu ?

MADAME CATAU.

Votre impertinent de marquis...

LA BARONNE, *l'interrompant.*

Quoi ! sa vue t'agite à ce point ? Tu devrois, ce me semble, y être accoutumée.

MADAME CATAU.

Moi, Madame ? Je ne m'accoutumerai jamais à cet original-là !..... Ce qu'il vient de faire mériteroit cent nazardes.

LA BARONNE.

Eh ! qu'a-t-il donc fait ? voyons.

MADAME CATAU.

Comment ! il se donne déjà des airs de maître. Il prend possession du château ; il le visite depuis le haut jusqu'en bas ; il dispose de chaque appartement ; il s'empare de celui de feu monsieur votre mari ; il le trouve même trop petit, et il prétend l'agrandir... Mais vous ne croiriez jamais jusqu'où va son impudence ?

LA BARONNE.

Comment ?

MADAME CATAU, *pleurant.*

Il m'a montré la chambre dans laquelle il veut, dit-il, consommer le mariage.

LA BARONNE, *à part.*

Il est temps que tout ceci finisse, cela pourroit tirer à conséquence..... (*A madame Catau.*) Va, Catau, tranquillise-toi ; je saurai rabaisser les airs de ce petit fat... (*Voyant revenir M. Pincé.*) Voici M. Pincé ; j'ai quelques ordres à lui donner. Laisse-nous.

SCÈNE XI.

LA BARONNE, M. PINCÉ.

M. PINCÉ.

Avez-vous le loisir, Madame, d'écouter la lecture de mon mémoire ?

LA BARONNE.

En vérité, je ne sais si, avec tout ce que j'ai dans la tête, je pourrai présentement vous donner beaucoup d'attention.

M. PINCÉ.

Permettez, du moins, que je vous rende compte de ce qui a été dépensé, ou consommé, la semaine dernière : vous trouverez que cela monte un peu haut ; mais il y a de grandes dépenses à faire dans une maison où il revient des esprits.

LA BARONNE.

Cependant, je crois que les esprits ne boivent, ni ne mangent?

M. PINCÉ, *lisant.*

(*Il met ses lunettes quand il lit, et les ôte toutes les fois qu'il parle et qu'il explique ses articles.*)

Premièrement, une pièce de vin blanc... (*Interrompant sa lecture.*) Ce n'est pas l'esprit qui l'a bu, mais cela revient au même; car vos domestiques disent tous, qu'ils n'auront jamais le courage de demeurer dans une maison où il revient, à moins qu'on ne leur donne du vin à discrétion. Ils se flattent que vous aurez la bonté d'y consentir, tant que ce maudit tambour fera du bruit dans le château.

LA BARONNE.

Fort bien! Si je leur accorde cela, je vous garantis qu'on ne les guérira jamais de leur peur... Mais, passons.

M. PINCÉ, *lisant.*

Item. Viande de boucherie, huit cents livres.

LA BARONNE.

Huit cents livres! Mais voilà une dissipation effroyable, M. Pincé!

M. PINCÉ.

Ma foi, Madame, ce n'est pas trop pour régaler tant de gens que la curiosité attire céans. Après qu'ils ont entendu le tambour, on ne peut pas les renvoyer sans souper.

LA BARONNE, *ironiquement.*

En effet, cela seroit incivil.

M. PINCÉ, *lisant.*

Item. Deux quartauts de vin de Bourgogne..... (*Interrompant sa lecture.*) Ces gens là ne peuvent pas souper sans boire.

LA BARONNE, *ironiquement.*

Il y auroit conscience!...... Il faut avouer, M. Pincé, que vous faites des commentaires merveilleux sur tous les articles de votre dépense.

M. PINCÉ.

Item. Donné aux gens de monsieur le marquis soixante bouteilles de vin nouveau..... (*Interrompant sa lecture.*) Cela s'est fait par votre ordre.... *Item.* Une bouteille de ratafia à madame Catau.

LA BARONNE.

Oh! pour cet article là, c'est vous-même qui vous êtes donné l'ordre.

M. PINCÉ.

Vous observerez, s'il vous plaît, Madame, qu'après avoir grondé tout le jour, elle a besoin de quelque liqueur qui lui restaure la poitrine. Le ratafia est un cordial innocent qui enflamme le zèle de madame Catau pour vos intérêts, et qui lui donne la force de crier et de retenir vos domestiques dans le devoir..... (*Riant.*) Hé! hé! hé! pardonnez-moi cette petite saillie de gaîté.... (*Riant encore.*) Hé! hé! hé!

LA BARONNE.

Oh! M. Pincé, vous avez toujours de bonnes raisons pour justifier madame Catau. Je prévois qu'à la fin vos vieilles amours aboutiront au mariage.

M. PINCÉ, *riant de nouveau.*

Hé! hé! hé! (*Lisant.*) *Item.* Douze livres de chandelles aux domestiques..... (*Interrompant sa lecture.*) C'étoit pour brûler pendant la nuit.

LA BARONNE.

Pendant la nuit? Comment! ces canailles là ne peuvent plus dormir sans lumière? En vérité, cela devient trop violent. Quel remède apporter à ce désordre là? Je vous demande conseil.

M. PINCÉ.

Madame, il y a deux choses à faire pour y remédier. *Primò*, c'est de ne plus régaler les personnes du voisinage, que la curiosité attire céans tous les soirs. *Secundò*, c'est de chasser d'ici cet esprit invisible et son tambour.

LA BARONNE.

Voilà une division fort savante; mais je n'en suis pas plus avancée.

M. PINCÉ.

Ayez la bonté de m'écouter.

LA BARONNE.

Et vous, ayez pitié de moi, et ne m'ennuyez point par un long discours.

M. PINCÉ.

Je serai bref. Il est arrivé ici, depuis peu, un rare personnage, qui a un mérite très-vénérable. Le peuple l'appelle astrologue, magicien, nécromancien, sorcier, devin, diseur de bonne aventure....

LA BARONNE, *l'interrompant.*

Laissons-là ces titres. A quoi voulez-vous en venir ?

M. PINCÉ.

Encore une fois, Madame, ayez la bonté de m'écouter..... Or, cet homme prétend être fort profond dans les sciences occultes. Le bruit que notre tambour noctambule fait ici l'y a attiré; et il se vante, non-seulement de parler aux esprits, mais même d'avoir l'art de les chasser des maisons où ils reviennent.

LA BARONNE.

De bonne foi! M. Pincé, me croyez-vous assez simple pour donner dans de pareilles charlataneries? Cela ne peut être d'aucune utilité.

M. PINCÉ.

Cela ne peut faire aucun mal.

LA BARONNE.

Je suis sûre que vous-même vous n'ajoutez pas foi aux discours de ce prétendu devin?

M. PINCÉ.

Je ne voudrois pas les garantir, mais je ne vois aucun danger à en faire l'expérience. Essayez cet homme-là : s'il réussit, nous voilà délivrés de l'esprit; s'il ne réussit point, nous ne laisserons pas de publier qu'il l'a chassé; et ce bruit suffira pour nous défendre de cette affluence de curieux qui nous assassinent, et qui nous jettent dans une dépense excessive. Ainsi, de manière ou d'autre, ce que je vous propose ne peut tourner qu'à votre avantage.

LA BARONNE.

Oh! pour cette fois-ci, vous parlez raison, et vous me persuadez. Mais où est ce magicien, ou ce devin, comme il vous plaira? Je ne sais ce que cela signifie, mais je me sens tout d'un coup une vive impatience de le voir. Je crois que je m'en trouverai bien.

M. PINCÉ, *riant.*

Je le crois aussi, hi! hi! hi! hi! Je viens de lui parler; il est sorti pour un moment, et doit venir me trouver dans ma chambre, où je vais l'attendre. Vous noterez, s'il vous plaît, qu'il n'exige de vous aucune récompense qu'après que son entreprise aura réussi.

LA BARONNE.

Voilà une circonstance qui me rend presque aussi crédule que vous. Je commence à me flatter que je pourrai faire un bon usage de cet homme-là. Je vous assure que, s'il est aussi habile qu'il se vante de l'être, je lui rendrai bien le plaisir qu'il me fera. Allez, et me l'amenez au plus tôt. Je vais faire deux ou trois tours dans mon petit jardin, et vous me trouverez ici.

M. PINCÉ.

Je pars, ma très-honorée dame, pour mettre vos ordres en exécution.

(*Ils sortent, l'un d'un côté, l'autre de l'autre.*)

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

MADAME CATAU.

Raisonnons un peu à part moi. Pousserai-je mon entreprise jusqu'au bout? Voyons..... Ou je gagnerai mille écus, ou je ne les gagnerai point. Si je les gagne, ma fortune est faite; si je ne les gagne point, j'ai une corde à mon arc pour mon établissement. Il y a long-temps que notre vieux intendant me fait les doux yeux. Il s'est refroidi depuis quelques années; je veux réchauffer sa passion et m'assurer de lui. Il a fait sa main : je n'ai pas mal fait la mienne ; et si nous joignons ensemble les fruits de notre industrie, nous formerons une bonne maison. Enfin, de manière ou d'autre, je suis résolue de faire une fin. Il y a trop long-temps que je suis fille, et il me faut un mari pour m'ôter ce titre ennuyeux.

SCÈNE II.

LE MARQUIS, MADAME CATAU.

LE MARQUIS.

Voici l'occasion que je cherche depuis long-

temps. Je te trouve seule, et je veux profiter du moment. (*Voulant l'embrasser.*) Allons, embrassons-nous pour nous réconcilier.

MADAME CATAU.

Ah ! vraiment, j'ai des affaires bien plus pressées !

LE MARQUIS, *essayant de l'embrasser.*

Ou je t'embrasserai, ou tu m'embrasseras ; choisis.

MADAME CATAU, *le repoussant.*

Ni l'un ni l'autre. Ah ! fi donc, point de jeux de main, monsieur le Marquis.

LE MARQUIS.

Parbleu ! tu fais autant de façons que si tu n'avois que quinze ans. Je vais gager que tu es trop sage pour l'être toujours.

MADAME CATAU.

Et moi, je vais gager..... que vous serez toujours aussi fou que vous l'êtes. Laissez-moi ; je vais chercher notre intendant : madame le demande.

LE MARQUIS.

Je viens de le rencontrer à deux pas d'ici. Il se promène avec un vieux roquentin, qui a la barbe plus longue que ma chevelure. Apparemment, c'est encore quelque domestique de la maison ; car, excepté ta maîtresse, on ne voit ici que de vieilles faces. Cela soit dit sans te fâcher, ma pauvre Catau ; tu n'es plus jeune, mais tu es encore bien piquante.

MADAME CATAU, *à part.*

Quel est le dessein de cet homme là ? Je crois qu'il veut me gagner, pour que je le serve auprès de ma maîtresse. S'il me paie bien, nous verrons.

LE MARQUIS.

Oh çà ! ma bonne, parle-moi sincèrement. Pourquoi n'es-tu pas de mes amies ?

MADAME CATAU.

Eh ! mais..... c'est parce que j'aime ma maîtresse.

LE MARQUIS.

Mais, quelle mouche te pique ? Vois-tu quelque chose d'irrégulier dans ma personne ? Ai-je quelque défaut qui te choque ?

MADAME CATAU.

Croyez-moi, n'excitez point ma sincérité ; vous n'y trouveriez pas votre compte.

LE MARQUIS.

Allons, allons, mon enfant, point de mauvaise humeur. Je veux te faire plaisir ; et pour te le prouver..... (*Il ôte ses gants et les met dans sa poche.*)

MADAME CATAU, *à part.*

Je crois qu'il va me donner de l'argent.

LE MARQUIS, *voulant encore l'embrasser.*

Il faut que je t'applique un baiser sur chaque joue.

MADAME CATAU, *le repoussant.*

Je suis votre servante... Si vous ne payez qu'en

cette monnoie-là, vous pouvez garder vos espèces.

LE MARQUIS.

Tu as beau faire la prude, j'en passerai mon envie. (*Il l'embrasse de force.*) Ah! l'appétissante créature que madame Catau! Sur mon honneur, si je ne craignois de désespérer ta maîtresse, je deviendrois amoureux de toi.

MADAME CATAU.

Fort bien, Monsieur! divertissez-vous à mes dépens.

LE MARQUIS.

Dieu me damne, si je plaisante!... (*Lui prenant la main, et la lui baisant.*) Le beau bras! la belle main! Ah! je baiserai tout cela assurément.

MADAME CATAU, *à part.*

Cet homme-là est plus dangereux que je ne croyois. Si je n'y prends garde, il s'emparera de ma maîtresse.

LE MARQUIS.

Oh! çà, ma chère Catau, j'ai une proposition à te faire.

MADAME CATAU, *à part.*

Il me fait des propositions. Mais, vraiment, cela devient sérieux... (*Au marquis, en prenant un air grâcieux.*) Eh bien! monsieur le Marquis, de quoi s'agit-il?

LE MARQUIS.

Il s'agit, mon enfant, de te donner un mari.

MADAME CATAU.

A moi?

LE MARQUIS.

A toi-même. Veux-tu le prendre de ma main? C'est un hardi compère, un verd galant, un homme tel qu'il te le faut; tu en seras contente.

MADAME CATAU, *à part.*

Voilà une proposition bien séduisante! (*Au marquis.*) Peut-on savoir qui est celui dont vous me parlez?

LE MARQUIS.

Ah! c'est un gentilhomme de mes amis.

MADAME CATAU, *avec vivacité.*

Un gentilhomme de vos amis?

LE MARQUIS.

Oui, vraiment. Je ne lui trouve qu'un défaut.

MADAME CATAU.

Qui est?

LE MARQUIS.

Qui est, qu'il n'a que vingt-cinq ans. Cela te dégoûtera peut-être?

MADAME CATAU.

Oh! l'âge n'y fait rien, pourvu que d'ailleurs il soit bien sage, bien élevé...

LE MARQUIS, *l'interrompant.*

Comment, bien élevé! Je ne connois personne qui ait de plus belles manières. Il peut passer vingt-quatre heures à table! il joue tous les jeux en perfection; il prend une livre de tabac par jour, et il jure de la meilleure grâce du monde.

Ah ! ma chère, si tu le voyois, ton cœur seroit bien malade.

MADAME CATAU, *d'un air sérieux.*

Eh ! comment, s'il vous plaît, s'appelle cet aimable gentilhomme, qui est tant de vos amis ?

LE MARQUIS.

Il s'appelle M. de la Fleur.

MADAME CATAU.

Votre valet de chambre ?

LE MARQUIS.

Justement.

MADAME CATAU.

Voilà un gentilhomme de grande condition !... Mais passons là-dessus. A-t-il beaucoup de bien ?

LE MARQUIS.

Pas un sou.

MADAME CATAU.

Allez vous promener, avec votre gentilhomme !... (*A part.*) J'étois bien folle d'écouter cet homme-là.

LE MARQUIS.

Mais j'y suppléerai.

MADAME CATAU.

Ah ! c'est une autre affaire... Que lui donnerez-vous ?

LE MARQUIS.

Je lui ferai sa fortune.

MADAME CATAU.

Eh ! de quelle maniere ?

LE MARQUIS.

Rien de plus aisé. Dès que j'aurai épousé ta maîtresse,

maîtresse, je chasserai d'ici ce vieux fou d'intendant, qui m'y déplaît fort, et je donnerai sa place au gentilhomme que je te propose.

MADAME CATAU.

Ne pouvez-vous faire que cela pour lui?

LE MARQUIS.

N'est-ce pas beaucoup?

MADAME CATAU, *lui faisant une profonde révérence, et s'en allant.*

Je vous donne le bonsoir.

LE MARQUIS, *voulant la retenir.*

Mais, écoute donc.

MADAME CATAU.

Mes baise-mains à votre gentilhomme.

(*Elle sort.*)

SCÈNE III.

LE MARQUIS.

Ces vieilles filles sont diantrement dégourdies. Il n'y a pas moyen de les amadouer; et je vois que j'aurai bien de la peine à gagner celle-ci.

SCÈNE IV.

LA BARONNE, LE MARQUIS.

LA BARONNE.

Ah! Marquis, je suis bien aise de vous trouver ici. Je m'en vais vous donner un petit régal, qui

ne peut manquer d'être agréable à un esprit fort comme vous... (*A part.*) Je veux mettre ce petit suffisant aux prises avec le devin.

LE MARQUIS, *à part.*

Elle me cherche, elle me suit partout; elle m'aime à la folie !... (*A la baronne.*) Expliquez-vous, ma belle veuve; de quoi s'agit-il ?

LA BARONNE.

Vous savez, ou vous ne savez pas, qu'il y a ici un homme des plus extraordinaires, qui entreprend de nous délivrer de l'esprit dont nous sommes si tourmentés dans ce château. Il se pique d'être profond dans l'astrologie, et de posséder à fond les sciences les plus occultes; et mon intendant est persuadé même qu'il entre un peu de sorcellerie dans les connoissances de cet homme-là.

LE MARQUIS.

Ma foi, votre intendant n'est pas sorcier, lui, puisqu'il croit cela. Mais, quand le verrons-nous, cet astrologue, ce devin, ce sorcier ?

LA BARONNE.

Il sera ici dans un moment; je viens de l'apercevoir de loin. En vérité, c'est une étrange figure !

LE MARQUIS.

Oh ! puisque sa figure est étrange, il n'y a pas moyen de douter que ce ne soit un homme merveilleux... Je vais bien me divertir à ses dépens.

LA BARONNE.

Ne vous y jouez pas, si vous m'en croyez.

LE MARQUIS.

Parbleu ! vous moquez-vous de moi ? Croyez-vous, de bonne foi, que je donne comme vous dans les préjugés du vulgaire ? Je suis honteux, en vérité, qu'une femme de votre mérite puisse croire aux sorciers et aux devins ; mais c'est le foible des femmes de donner dans les charlataneries. La foiblesse de votre sexe vous rend excusable.

LA BARONNE, *le contrefaisant.*

Et la force du vôtre vous rend présomptueux. Je vous avoue que je serois charmée si l'homme que vous allez voir rabattoit un peu votre confiance. Vous croyez être plus sage que tout le reste du monde ?

LE MARQUIS.

Ma foi, je ne me trompe pas beaucoup ; mais, supposé que je me trompe, j'ai du moins cela de bon par-devers moi, que je ne crains ni les sorciers, ni les esprits.

LA BARONNE.

C'est ce que je veux éprouver aujourd'hui. Nous verrons si vous êtes si intrépide. Le sorcier va venir, et je vous retiens ce soir à souper, pour que vous entendiez l'esprit.

LE MARQUIS.

Parbleu ! je vous rendrai bon compte de l'un et de l'autre, je vous en réponds. (*Voyant venir le prétendu devin et M. Pincé.*) Voici déjà votre docteur qui a, je crois, plus de barbe que de science... Il vient avec le bon-homme aux trois raisons.

SCÈNE V.

LE BARON, LA BARONNE, LE MARQUIS, M. PINCÉ.

M. PINCÉ, *à la baronne, en lui montrant le baron.*

MADAME, j'ai trois raisons pour introduire ce grand homme auprès de vous : la première, parce que vous me l'avez ordonné ; la seconde, parce qu'il meurt d'envie de vous rendre service ; et la troisième, parce que je suis persuadé qu'il en a le pouvoir.

LE MARQUIS, *à la baronne.*

Ce M. Pincé, comme il radote !

M. PINCÉ.

Nous verrons, en bref, monsieur le Marquis, qui radote le plus de vous ou de moi... (*Au baron.*) Je vous laisse avec cette belle personne ; c'est la dame du château.

LE BARON.

Cela suffit.

(*M. Pincé sort.*)

SCÈNE VI.

LE BARON, LA BARONNE, LE MARQUIS.

LE BARON, *à part, en se promenant dans le fond du théâtre, et en regardant attentivement la baronne.*

LE plaisir de la revoir me met hors de moi, et

je répandrois des larmes de joie, si je n'étois pas indigné de trouver cet impertinent auprès d'elle.

LA BARONNE, *au marquis, en lui montrant le baron.*

Il se promène, il nous regarde, il parle entre ses dents, il ne nous dit mot... Abordez-le, monsieur le Marquis, vous qui êtes accoutumé à converser avec les savans.

LE MARQUIS, *au baron.*

Bon-homme, approche-toi... (*Le baron avance quelques pas.*) Encore, encore. (*Le baron s'avance davantage.*) On dit que tu es profond dans l'astrologie? il faut voir cela. Te voici devant un homme qui jugera bientôt de ta capacité. Que sais-tu ?

LE BARON, *grossissant sa voix.*

Je sais que vous ne savez rien.

LA BARONNE, *au marquis.*

Que dites-vous de ce début ? Il me réjouit.... Ah! ah! ah! ah!

LE MARQUIS.

Patience! rira bien qui rira le dernier.... (*A part.*) Parbleu! voilà une figure bien hétéroclite. (*Au baron.*) Mon doux ami, tu n'as point l'air habitant de ce monde, et je gage qu'il n'y a pas long-temps que tu es descendu de la Lune... Sans doute que tu as parcouru toutes les planètes ? Quelle nouvelle dit-on dans le Zodiaque ?

LE BARON.

Une nouvelle qui doit effrayer un faux brave... Mars vient d'entrer dans sa maison, et va bientôt s'y montrer dans son plus pompeux appareil.

LE MARQUIS.

Explique-moi ce galimatias, père barbe-grise?

LE BARON.

L'entrée de Mars dans sa maison signifie que ce château va bientôt avoir un maître, devant qui les petits-maîtres disparoîtront.

LE MARQUIS, *à la baronne.*

Il n'est pas si ignorant que je croyois. L'entendez-vous, ma belle veuve? Selon lui, tous les astres prédisent que je serai bientôt votre mari, et que je ferai disparoître tous mes rivaux.

LA BARONNE.

Les astres pourroient bien avoir pris le change... Mais apparemment que vous n'interprétez pas bien leurs prédictions.

LE MARQUIS.

Je ne les interprète pas bien? Vous allez voir... (*Au baron.*) Dis-moi un peu, vieux sorcier, ce Mars si terrible, dont tu viens de nous annoncer l'entrée, ne ressemble-t-il pas à un jeune seigneur... hé! là... que l'on appelle le marquis du Tour?

LE BARON.

Il ne lui ressemble pas plus... que vous ne me ressemblez.

LA BARONNE, *au marquis.*

Je vous le disois bien, que vous n'entendiez pas le langage des astres.

LE MARQUIS, *au baron, en le tirant de côté.*

Docteur, un petit mot à l'écart... Ces deux planètes que tu vois ici seront bientôt en conjonction. J'ai lu cela dans les astres, moi qui te parle.

LE BARON, *à part.*

Maugrebleu de l'impertinent! il me met en fureur, et peu s'en faut que je n'éclate... (*A la baronne.*) Madame, j'ai ouï dire qu'on entendoit toutes les nuits un grand bruit dans ce château.

LA BARONNE.

On vous a dit vrai; et l'on m'a dit aussi que vous vous vantiez de le faire cesser. J'avoue que cela m'a donné un grand empressement de vous voir. Je ne m'en repens point; et, sans vouloir vous flatter, je trouve que votre aspect inspire de la vénération pour votre personne et de la confiance en votre art. Je crois qu'il y a long-temps que vous le pratiquez, car vous avez l'air d'être bien vieux.

LE BARON.

Mon air vous trompe. Quel âge me donneriez-vous bien ?

LE MARQUIS.

Parbleu! je te crois, au moins, le frère cadet de Mathusalem. En conscience, n'es-tu pas né quelques mois avant le déluge ?

LA BARONNE, *au baron.*

Monsieur le marquis fait le plaisant; mais, pour moi, je vous parle sérieusement, je vous donnerois cent ans.

LE BARON.

La mine est bien trompeuse, ma belle dame ; et je vous conseille de ne juger jamais par là. Tel que vous me voyez, je n'ai eu que trente ans le dernier jour d'avril : mais l'étude des sciences

occultes a cela de particulier, qu'elle fait croître la barbe à vue d'œil.

LA BARONNE.

Vous êtes bien heureux, monsieur le Marquis, de n'avoir pas donné dans les sciences occultes !

LE BARON.

Oh ! je vous promets que l'étude ne lui fera jamais croître la barbe.

LE MARQUIS.

Tu crois donc, vieux bouquin, que je ne suis qu'un ignorant, parce que je n'ai pas le menton si touffu que le tien ? Apprends de moi, vieux Nostradamus, que la science ne se mesure pas à la barbe. Tu jugerois mieux de moi si tu te connoissois en physionomie ; mais je vois que tu n'y entends rien.

LE BARON.

Je vais vous prouver le contraire... (*A la baronne, en montrant le marquis.*) Avec votre permission, Madame, que je lui dise un mot en particulier.

LA BARONNE, *se retirant à l'écart.*

Oh ! volontiers.

LE MARQUIS.

Eh bien ! quel est le grand mystère que tu vas m'apprendre ?

LE BARON.

Le voici... Mais jurez-moi que vous ne le révélerez point.

LE MARQUIS.

Je t'en donne ma parole d'honneur.

LE BARON.

Eh bien donc! selon toutes les règles de la physionomie, vous êtes un fat... Que cela soit secret entre nous.

LE MARQUIS.

Tu me paieras cette impertinence.

LA BARONNE.

Oh! je vous prie, Marquis, confiez-moi ce qu'il vous a dit à l'oreille.

LE MARQUIS.

Ce n'est qu'un petit compliment qu'il m'a fait sur les traits de mon visage. Il ne me siéroit pas de vous le répéter.

LA BARONNE, *au baron.*

Pouvez-vous prédire par la physionomie ce qui doit arriver aux personnes que vous voyez?

LE BARON.

C'est mon fort.

LA BARONNE.

Oh! si cela est, je vous prie d'examiner celle de monsieur le Marquis, et de me dire sa destinée.

LE BARON.

Premièrement, je juge par ses traits, et je vois à votre air, en même temps (car je vous examine tous deux très-attentivement), qu'il a grande opinion de lui-même, et que vous en avez une très-médiocre; qu'il s'aime beaucoup, et que vous ne l'aimez guère.

LE MARQUIS, *à la baronne.*

Vous voyez bien que cet homme-là n'est qu'un ignorant.

LA BARONNE.

Moi, je crois qu'il est sorcier...... (*Au baron.*) Poursuivez docteur.

LE BARON.

Il sera furieusement traversé dans ses amours, et cela tout au plus tôt.

LE MARQUIS.

Autre impertinence.

LE BARON.

J'ose l'assurer, de plus (et je l'en convaincrai), qu'il n'habitera jamais dans la maison de la baronne de l'Arc.

LE MARQUIS, *voulant le tirer par la barbe.*

Dis-moi un peu, vieux Merlin, ton impudence n'a-t-elle jamais excité quelqu'un à te traîner par la barbe.

LA BARONNE.

Doucement, monsieur le Marquis, vous vous fâchez, et devant moi vous n'avez pas le courage de vous laisser dire votre bonne aventure?

LE BARON.

Qu'il se fâche s'il veut, cela ne m'empêchera pas de lui prédire qu'il mourra dans peu.

LE MARQUIS.

Pousse, pousse, mon ami. Tu es en sûreté maintenant; j'ai du respect pour les dames. Dieu me damne! ses contes me font rire... (*Riant d'une manière forcée.*) Ah! ah!

LA BARONNE.

Il mourra dans peu, dites-vous; et de quel genre de mort ?

LE BARON.

Il mourra de peur.

LE MARQUIS, *voulant tirer l'épée.*

Moi, faquin ! je mourrai de peur ?

LA BARONNE, *le retenant.*

Arrêtez... N'avez-vous point de honte, de vouloir tuer un vieillard désarmé?

LE MARQUIS.

Lui, vieillard? Le faquin dit qu'il n'a que trente ans.

LE BARON.

Ce n'est pas devant les dames qu'il faut se piquer d'être courageux. Nous nous trouverons ailleurs, et je vous ferai voir que ma main sait manier autre chose qu'une baguette.

LE MARQUIS, *éclatant de rire.*

Ah! ah! ah! ah!

LA BARONNE, *au baron.*

Ne vous échauffez pas non plus, monsieur le Docteur. Vous êtes ici pour faire preuve de votre art, et non de votre valeur; et si vous voulez me convaincre que vous avez du courage, trouvez-vous à neuf heures dans mon anti-chambre : c'est à cette heure-là que l'esprit commence son vacarme, et se fait entendre dans tous les coins de ce château.

LE BARON.

Je ne manquerai pas à l'assignation.

LE MARQUIS.

Nous verrons ; et je t'avertis que, si tu n'exécutes pas ce que tu t'es vanté de pouvoir faire, tu seras berné comme Sancho-Pança. Je te promets que nous te renverrons au firmament.

LE BARON, *à la baronne.*

Je vais préparer mes conjurations... Mais écoutez, Madame, ce que mon art m'autorise à vous dire. Si vous voulez être parfaitement heureuse, traitez ce petit compagnon avec tout le mépris qu'il mérite.

LA BARONNE, *à demi-voix.*

Fiez-vous-en à moi.

(*Le baron sort.*)

SCÈNE VII.

LA BARONNE, LE MARQUIS.

LE MARQUIS.

Voila le plus audacieux faquin que j'aie vu de ma vie !

LA BARONNE.

Pour moi, je le trouve réjouissant. Je vous garantis que ce n'est pas un sot.

LE MARQUIS.

Il en a pourtant bien la mine. Mais, quelque bonne opinion que vous ayez de lui, vous ne croyez pas qu'il soit sorcier ?

LA BARONNE.

En vérité, je ne sais qu'en penser. Quoi qu'il

en soit, je suis résolue de me servir de lui. Quand une maladie est désespérée, on met en usage les remèdes même auxquels on n'a point de foi.

SCÈNE VIII.

LA BARONNE, LE MARQUIS, MADAME CATAU.

MADAME CATAU, *à la baronne.*

MADAME, le café est prêt. Voulez-vous le prendre ici, ou dans le salon ?

LA BARONNE.

Oh ! dans le grand salon... (*Au marquis.*) Venez en prendre avec moi, monsieur le Marquis, cela dissipera votre mauvaise humeur.

(*Elle sort avec le marquis.*)

SCÈNE IX.

MADAME CATAU, *seule.*

IL faut que je donne mes dernières instructions à l'esprit, afin que son apparition produise ce soir l'effet que je désire, et que je puisse toucher mes mille écus. Si je les embourse une bonne fois, ce sera un surcroît de charmes que j'acquerrai ; je ferai briller ma somme aux yeux de notre intendant. Dieu sait comme il prendra feu ! et je serai bientôt madame Pincé... Madame Pincé !... Le joli nom ! Je meurs d'impatience de le porter...

SCÈNE X.

MADAME CATAU, M. PINCÉ.

M. PINCÉ.

Peut-être que je me présente mal à propos, madame Catau?

MADAME CATAU.

Ah! monsieur Pincé, vos visites sont toujours de saison.

M. PINCÉ.

Tout le monde prend du café dans le grand salon; il faut bien que nous prenions quelque chose aussi, vous et moi. (*Il tire de sa poche un biscuit et une petite bouteille pleine, et il les pose sur la table.*) J'apporte un biscuit, et une petite bouteille de vin de Saint-Laurent, qui, je crois, sera délicieuse.

MADAME CATAU.

Quelle politesse!... Asseyez-vous, je vous prie. (*Il s'assied.*) Je vais chercher deux de mes petits verres à ratafia. (*Elle va prendre, dans une armoire, deux grands verres, les apporte sur la table, et s'assied. M. Pincé emplit les verres.*) Allons, à la santé de Madame; je vous la porte. (*Elle boit.*)

M. PINCÉ, *buvant.*

Je vous fais raison, (*Il remplit les verres.*) et, en réitérant, à votre santé, madame Catau.

MADAME CATAU, *buvant.*

A la vôtre, M. Pincé. Voilà une liqueur excel-

lente..... Je vous prie de m'en acheter une petite provision, et de la faire passer sur l'article du café.

M. PINCÉ.

Je vous le promets.

MADAME CATAU.

Je ne voudrois pas que mon nom parût sur vos mémoires.

M. PINCÉ.

Il n'y paroît pas souvent, quoiqu'il soit écrit dans le registre de mon cœur... (*Riant.*) Ah! ah! ah! ah! ah! ah!

MADAME CATAU, *riant aussi.*

Ah! ah! ah! ah! vos plaisanteries ont je ne sais quoi de si doux, de si grâcieux!

M. PINCÉ, *l'interrompant.*

A propos de registre, je viens de parcourir tous les miens, et je trouve que vous me devez quelque chose.

MADAME CATAU, *d'un air sérieux.*

Moi? eh! qu'est-ce que je vous dois?

M. PINCÉ.

Vous me devez votre cœur, en échange du mien, que je vous ai donné..... (*Riant.*) Hé! hé! hé! hé! C'est une ancienne dette; quand voulez-vous l'acquitter?

MADAME CATAU.

En vérité, vous êtes le plus galant créancier que je connoisse.

M. PINCÉ.

Trève de complimens. Je ne me paie point de

paroles, madame Catau; il faut me payer en espèces.

MADAME CATAU, *faisant des minauderies.*

Fi donc! M. Pincé; vous me faites rougir..... (*Remplissant encore les verres et buvant.*) A vos inclinations.

M. PINCÉ, *buvant.*

De tout mon cœur. C'est toujours à votre santé, madame Catau..... Combien y a-t-il, madame Catau, que mon cœur a échoué contre l'écueil de vos grâces? Attendez..... Je pense que ce fut le sixième de janvier mil sept cent quarante-neuf. Il y a seize ans que nous nous connoissons; par conséquent, il y a seize ans que je vous aime.

MADAME CATAU.

Dites plutôt, M. Pincé, qu'il y a seize ans que vous vous moquez de moi. Vous êtes si cauteleux, si rusés, vous autres hommes! Vous aimez à vous divertir de la simplicité de notre sexe, et à flatter de pauvres innocentes, qui ont la foiblesse de vous croire.

M. PINCÉ.

Je veux vous montrer une petite bagatelle dont j'aurois grande envie de vous faire présent, si vous la jugiez digne d'être acceptée.

MADAME CATAU.

Oui: M. Pincé est la politesse même.

M. PINCÉ.

C'est une bagatelle, vous dis-je, qui ne mérite pas de vous être présentée; mais...

MADAME CATAU, *l'interrompant.*

Oh! je vous prie, ne me tenez pas plus long-temps en suspens.

M. PINCÉ, *tirant de sa poche un dé d'argent et le lui présentant.*

C'est un petit dé d'argent.

MADAME CATAU.

Je l'ai toujours bien dit, qu'il n'y avoit point d'amant plus généreux ni plus magnifique que vous. (*Voulant prendre le dé.*) Donnez.

M. PINCÉ.

Avec votre permission, que je le mette moi-même à votre doigt.

MADAME CATAU.

C'est-là le comble de la politesse.

M. PINCÉ, *prenant la main de madame Catau, et mettant le dé à son doigt.*

Ah! le joli petit mignon de doigt! il faut que je prenne la liberté de le baiser.

(*Il baise le doigt de madame Catau.*)

MADAME CATAU, *feignant de résister.*

Fi donc! fi donc! arrêtez-vous, monsieur Pincé. Vous me jetez dans un désordre, dans une confusion...

M. PINCÉ, *l'interrompant et lui serrant le doigt.*

Ce doigt-là n'est pas le doigt de la paresse; il porte les glorieuses blessures de l'aiguille.

MADAME CATAU.

Ah! ne serrez pas si fort!... Je vous prie, rendez-moi mon doigt.

M. PINCÉ, *regardant la main de madame Catau.*

Ce doigt du milieu, madame Catau, a un joli voisin. Je crois qu'une bague nuptiale lui siéroit bien.

MADAME CATAU.

Que vous êtes badin! Je crois, comme vous, que la bague dont vous me parlez ne le défigureroit point.... (*En soupirant.*) Mais où la trouver?

M. PINCÉ.

Puisqu'il faut parler cathégoriquement, madame Catau, le dé que je vous donne n'est que le précurseur de la bague nuptiale que je vous destine. Je pense que le dé et la bague figureront ensemble à merveille. Ils formeront un double emblême. Le dé vous fera souvenir qu'il faut que vous soyez une bonne ménagère; et la bague, qu'il faut que vous soyez une bonne femme..... (*Riant.*) Ah! ah! ah! ah!

MADAME CATAU.

Oui, oui, riez, moquez-vous de moi.

M. PINCÉ.

Sur ma foi, je vous parle sérieusement.

MADAME CATAU.

Sérieusement?... Eh! je croyois que vous m'aviez oubliée.

M. PINCÉ.

Moi? j'oublierois plutôt la table de multiplication.

MADAME CATAU.

Je puis me vanter que j'ai toujours pris votre parti devant madame.

M. PINCÉ.

Je le sais, et cela est écrit aussi dans mes registres.

MADAME CATAU, *d'un air ingénu et embarrassé.*

Car j'ai toujours considéré vos intérêts... comme les miens propres.

M. PINCÉ.

Il n'y a que vos rigueurs qui puissent empêcher... qu'ils ne deviennent communs.

MADAME CATAU, *à part.*

Cela est fort !... Battons le fer pendant qu'il est chaud... (*A M. Pincé.*) En vérité, M. Pincé, il n'y a pas moyen de vous être cruelle. Vous avez un style persuasif, des manières insinnantes, un ton enchanteur !... Pour moi, je n'ai pas la force d'y tenir.

M. PINCÉ, *se levant avec transport.*

Hein ?.... comment dites-vous cela ? Répétez, je vous en conjure.

MADAME CATAU.

Je vois bien que j'en ai trop dit; mais je ne m'en repens pas, puisque je vous aime.

M. PINCÉ, *se rasseyant.*

Ah ! je suis enchanté !

MADAME CATAU.

Non, je ne puis plus vous cacher la passion que j'ai pour vous.

M. PINCÉ.

Je suis ravi, transporté, extasié! Vous êtes la somme totale de mon bonheur..... J'en perdrai l'esprit. (*Il se lève*). Le respect ne peut plus me retenir, il faut que je boive une rasade à votre santé... (*Il s'assied et remplit les verres.*) Mais que votre maîtresse se dépêche de prendre un mari; sans quoi nous lui donnerons un petit intendant, avant qu'elle se soit fait un héritier. Dites-moi, mon bel ange, n'est-elle pas résolue à épouser le marquis.

MADAME CATAU.

Elle, l'épouser, mon cœur? Dieu nous en garde! Non, non, j'ai un meilleur parti pour elle.

M. PINCÉ.

Mais, ma princesse, est-ce que ce tambour, qui nous effraie toutes les nuits, ne lui fait pas perdre le dessein de se remarier?

MADAME CATAU.

Chut! si nous savons bien tirer profit de ce tambour, il nous vaudra mille écus, tout au moins.

M. PINCÉ.

Comment cela, mon cher cœur?

MADAME CATAU.

Puisque nous sommes présentement mari et femme.... je veux dire comme mari et femme.... mon devoir m'oblige à ne vous rien cacher.

M. PINCÉ.

Vous avez raison, m'amour. Vous et moi, nous

ne faisons plus qu'un. Ainsi, biens, personnes, secrets, tout doit être commun entre nous.

MADAME CATAU.

Je vais vous révéler le mystère... (*Elle entend du bruit près de l'appartement.*) Mais j'entends du bruit... Quelqu'un pourroit nous écouter ici. Venez avec moi sous le berceau; je satisferai votre curiosité.

(*Ils sortent ensemble.*)

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

(Le théâtre représente l'antichambre de l'appartement de la baronne.)

SCÈNE I.

M. PINCÉ, LA RAMÉE.

M. PINCÉ.

Oh çà ! la Ramée, j'ai des ordres à te donner, mon enfant ; c'est pourquoi je te recommande d'être attentif.

LA RAMÉE, *à part.*

Attentif?... Qu'entend-il par là? (*A M. Pincé.*) Oh! je vous réponds que je le serai... (*A part.*) Je crois qu'il veut dire qu'il ne faut pas que je boive ce soir.

M. PINCÉ.

Tu sais que je t'ai toujours exhorté à mettre de l'ordre et de l'arrangement dans ce qui te concerne ?... Je voudrois que tes couteaux, tes fourchettes, tes cuillers, ton linge, ta vaisselle, tes verres fussent rangés bien méthodiquement.

LA RAMÉE.

Mes verres rangés méthodiquement ?..... Ah! monsieur Pincé, vous parlez d'une manière... là...

si extravagante, si agréable, si je ne sais comment, que cela donne envie de recevoir vos ordres.

M. PINCÉ.

L'ordre et l'arrangement rendent toutes choses faciles. Par leur moyen il n'y a dans une maison ni confusion, ni perplexité.

LA RAMÉE, *à part.*

Perplexité?... Comme il parle! Je l'écouterois tout un jour.

M. PINCÉ.

Je voudrois donc que toutes les choses qui sont confiées à ton administration soient assez proprement et méthodiquement préparées pour donner ce soir un festin.

LA RAMÉE.

Tout cela sera prêt dans un quart-d'heure, si vous me l'ordonnez..... Mais dites-moi, s'il vous plaît, est-ce pour le devin qu'on va préparer le festin dont vous me parlez?

M. PINCÉ.

C'est pour le devin, et ce n'est pas pour le devin.

LA RAMÉE.

Ecoutez, monsieur Pincé : si c'est pour le devin, j'ai un bon avis à vous donner. Comme il est sorcier, les diables le régalent souvent au sabbat. Son palais est accoutumé à leurs ragoûts. Nous aurons de la peine à les imiter. Pour moi, je crois que le meilleur moyen d'y réussir, c'est de mettre un peu de soufre dans les sauces qu'on fera pour lui.

M. PINCÉ.

Ce sorcier est une créature compliquée, un animal amphibie, une personne de deux espèces; mais il boit et mange comme un autre homme.

LA RAMÉE.

Selon ce que vous dites, il devroit boire et manger comme deux.

M. PINCÉ.

La réflexion n'est pas inepte.

LA RAMÉE, *à part.*

Inepte? Je crois qu'il parle latin.

M. PINCÉ.

Car l'homme dont il s'agit est un homme double... (*Riant.*) Hé! hé! hé! hé!

LA RAMÉE.

Un homme double!

M. PINCÉ.

Il est marié, et il n'est pas marié; il a une longue barbe, et il n'a point de barbe; il est vieux, et il est jeune.

LA RAMÉE.

Mordié! que cela est beau!... Un homme vieux et jeune!

M. PINCÉ.

Va, va, je t'expliquerai bientôt tout cela, et tu le comprendras facilement... (*La Ramée fait quelques pas pour s'en aller, et M. Pincé le rappelle.*) Chit, chit, écoute. Ne manque pas d'avertir Susanne de mettre deux oreillers sur le chevet du lit de madame.

LA

LA RAMÉE, *revenant.*

Deux oreillers? Est-ce qu'elle est devenue double aussi?

M. PINCÉ.

Fais ce que je te dis... (*Entendant venir madame Catau.* Mais j'entends la voix de madame Catau... Je crois qu'elle gronde la cuisinière.

LA RAMÉE.

Je m'en vais donc, car j'aurois bientôt mon tour... (*A part.*) Oh! pour celle-là, elle parle bon français; on ne perd pas un mot de tout ce qu'elle dit.

(*Il sort.*)

SCÈNE II.

M. PINCÉ.

De la manière dont tout se dispose, je crois que nous serons délivrés ce soir de l'esprit... Ah! madame Catau, madame Catau, vous êtes bien aimable, mais vous êtes bien friponne! Quand je réfléchis sur votre caractère, je trouve vingt raisons pour vous ôter mon cœur, et je n'en trouve que deux pour vous le laisser. La première des vingt raisons qui m'engagent à vous l'ôter, c'est que.. (*Apercevant madame Catau.*) Mais la voici.. L'aimable friponne!... Quand je la vois, les deux raisons qui m'invitent à lui laisser mon cœur étouffent les vingt raisons qui me pressent de le lui retirer. Dieu veuille que je ne sois pas assez

fou pour lui tenir les promesses que je lui ai faites, afin de la faire donner dans le panneau que je lui tendois !

SCÈNE III.

MADAME CATAU, M. PINCÉ.

MADAME CATAU, *entrant en rêvant.*

Ah! c'est vous, monsieur Pincé ?

M. PINCÉ.

C'est moi-même. Que venez-vous faire ici, ma gentille tourterelle ?

MADAME CATAU.

J'y viens pour avoir un mot de conversation avec mon esprit. (*Montrant le lambris du fond du théâtre.*) Il est derrière ce lambris. Auriez-vous jamais soupçonné qu'il y eût ici une ouverture ?

M. PINCÉ.

Non, ma foi! elle est si artistement pratiquée, qu'il est impossible de s'en apercevoir... Mais je ne comprends pas comment votre esprit peut se tenir entre le mur et le lambris.

MADAME CATAU.

Ce n'est pas là non plus qu'il se tient. Il est dans un petit cabinet, pratiqué dans l'épaisseur du mur, et qui a deux ouvertures imperceptibles ; l'une dans un souterrain, qui va gagner la cave, et l'autre dans cette antichambre, au travers de la boiserie. Tout cela s'ouvre et se ferme dans un clin d'œil, par le moyen d'un ressort, qui n'est

connu que de moi et de l'esprit. C'est une invention merveilleuse.

M. PINCÉ.

Mais, écoutez donc, ma poule, n'allez pas lui dire, au moins, que vous m'avez fait confidence du mystère.

MADAME CATAU.

Eh! fi donc! me croyez-vous assez sotte pour publier ce qui se passe entre vous et moi?

M. PINCÉ.

Mais votre esprit n'entend-il point ce que nous disons?

MADAME CATAU.

Il n'entend point ce qui se dit ici, à moins que l'on ne crie bien fort; et même, en ce cas-là, il ne peut attraper que quelques paroles, de temps en temps. J'en ai fait, moi-même, l'expérience.

M. PINCÉ.

J'ai quelques ordres à donner. Il faut que je vous quitte... Adieu, mon étoile polaire.

MADAME CATAU.

Adieu, ma boussole.

M. PINCÉ.

Adieu, ma Vénus.

MADAME CATAU.

Adieu, mon Adonis...

(*M. Pincé sort.*)

SCÈNE IV.

MADAME CATAU, *seule.*

Oh ! je le tiens, et quand j'aurai les mille écus... (*On entend frapper trois coups sur le tambour.*) Ah ! ah ! le tambour a frappé trois fois... C'est le signal dont Léandre est convenu avec moi, quand il auroit envie de me parler... (*Le tambour bat encore trois coups.*) (*A Léandre, en dehors.*) Je vous entends, je vous entends. Sortez, monsieur le renard, sortez de votre tanière, et laissez-y votre tambour.

(*La porte secrète s'ouvre, et Léandre paroît.*)

SCÈNE V.

LÉANDRE, MADAME CATAU.

LÉANDRE.

Eh bien ! ma chère Catau, quelles nouvelles y a-t-il dans le monde ?

MADAME CATAU.

Je vous avertis que, si vous ne prenez garde à vous, vous serez conjuré et chassé ce soir.

LÉANDRE.

Je me doutois bien qu'on avoit formé cette entreprise ; car je me suis tenu tout le jour aux écoutes, et j'ai entendu certains mots qui m'ont fait soupçonner que quelque charlatan se faisoit fort de me bannir du château.

MADAME CATAU.

Vraiment, il y a ici un devin, qui se pique même d'être sorcier, et qui promet à madame de la délivrer de vous. Il prépare des conjurations terribles.

LÉANDRE.

Laisse-moi faire, je te réponds que je le conjurerai lui-même, et qu'il sera bien hardi si je ne le fais pas mourir de peur. Ce n'est pas lui qui m'inquiète; c'est le marquis. Dans le cas où je me trouve, ce petit fat, qui est toujours auprès de ta maîtresse, est plus à craindre pour moi que vingt sorciers.

MADAME CATAU.

A vous dire le vrai, il pousse vigoureusement sa pointe. Ses impertinences ont fait plus de progrès en deux jours que votre modestie et votre discrétion n'en ont fait en deux mois.

LÉANDRE.

Aussi suis-je bien résolu de changer mon attaque, si une fois tu peux me procurer une autre entrevue.

MADAME CATAU.

Ce sera bientôt, si vous savez profiter de l'occasion. Ma maîtresse doit se rendre ici, dans un moment, avec le marquis; et le sorcier y viendra à neuf heures, pour vous conjurer.

LÉANDRE.

Je les régalerai l'un et l'autre d'un plat de mon métier.

MADAME CATAU.

Préparez-vous. Un homme averti en vaut deux. Profitez bien de mes avis, et faites-moi gagner mille écus.

LÉANDRE.

C'est comme si tu les avois.

MADAME CATAU.

Rentrez dans votre gîte. Je vais disposer tout pour vous seconder.

(*Léandre rentre, et madame Catau s'en va.*)

SCÈNE VI.

M. PINCÉ, *regardant de tous côtés.*

Il n'y a plus personne... Je venois pour savoir ce qui s'est passé entre madame Catau et son associé; mais ils se sont éclipsés...

SCÈNE VII.

LE MARQUIS, M. PINCÉ.

LE MARQUIS, *d'un air important et de maître.*

Eh! bon-homme Pincé!

M. PINCÉ, *à part.*

Bon-homme Pincé!... Je ne croyois pas que nous fussions si familiers ensemble. Je n'ai jamais été traité de la sorte, pas même par madame.

LE MARQUIS.

Mon ami, il faut que tu me fasses un plaisir.

M. PINCÉ, *d'un air refrogné.*

Quel est-il ?

LE MARQUIS.

Va me chercher le papier-terrier de cette baronnie, afin que j'en examine un peu les revenus.

M. PINCÉ, *d'un air fort étonné.*

Le papier-terrier ?

LE MARQUIS, *le contrefaisant.*

Oui, le papier-terrier. Ne m'entends-tu pas ?

M. PINCÉ.

Est-ce que vous avez dessein d'acquérir la baronnie de l'Arc ?

LE MARQUIS.

Tu l'as deviné, vieux fou.

M. PINCÉ.

C'est une baronnie très-considérable.

LE MARQUIS.

Aussi la mets-je à fort haut prix, puisque je vais donner ma personne en échange.

M. PINCÉ.

Apparemment, monsieur le Marquis, que votre personne est tout votre bien ?... (*Riant.*) Hein ! hein ! hein ! hein !

LE MARQUIS, *à part.*

Je crois que ce faquin veut me plaisanter.... (*A M. Pincé.*) Ecoute, vieux Pincé : si tu veux que je te conserve dans ton emploi, apprends d'avance à me respecter.

M. PINCÉ, *à part.*

Voilà un insolent personnage !

LE MARQUIS.

Tu es riche comme un juif, et je compte que tu me prêteras une vingtaine de mille francs, ou je te ferai rendre gorge.

M. PINCÉ, *à part.*

Quelle impudence!

LE MARQUIS.

Oui, si tu te comportes bien à mon égard, j'aurai de la bonté pour toi, et... je te ferai l'honneur de t'emprunter de l'argent.

M. PINCÉ, *à part.*

Je ne puis m'empêcher de rire, quand je songe à quel point ce jeune fou va se trouver loin de son compte... Je veux un peu me divertir à ses dépens... (*Au marquis.*) De sorte donc, monsieur le Marquis, que vous me promettez d'avoir bien de la bonté pour moi?

LE MARQUIS.

Combien me donneras-tu pour être mon intendant?

M. PINCÉ.

Eh! mais, si je vous offrois deux mille écus?

LE MARQUIS.

Fi donc, ce n'est pas assez.

M. PINCÉ.

C'est pourtant plus que je ne vous donnerai... (*Riant.*) Hé! hé! hé! hé! Je m'en vais vous en dire deux raisons. La première, c'est que vous n'êtes point encore mon maître, ni le mari de madame. La seconde, c'est que vous ne le serez

jamais... (*Riant.*) Hé! hé! hé! hé!... Je vous baise les mains...

(*Il sort.*)

SCÈNE VIII.

LE MARQUIS.

Ce fripon-là est aussi insolent que le devin. Je veux être un maraud s'ils ne s'entendent!

SCÈNE IX.

LA BARONNE, LE MARQUIS.

LA BARONNE.

Ah! vous êtes ici, et tout seul? Vous autres esprits forts, vous aimez la solitude.

LE MARQUIS.

Je n'étois pas seul. Je viens de parler à votre intendant. C'est une figure grotesque : il a l'air d'un vieux cuistre. Comment pouvez-vous vous accommoder de sa conversation?

LA BARONNE.

Je ne l'ai point pour sa conversation; mais pour prendre soin de mes affaires. Au reste, il a plus d'esprit que vous ne pensez; je vous en avertis.

LE MARQUIS.

Tout ce qu'il vous plaira; mais sa personne a

l'honneur de me déplaire... Il faudra lui donner son congé. Cet homme-là vous pille.

LA BARONNE.

Vous lui faites tort. Il a toujours eu la réputation d'un honnête homme.

LE MARQUIS, *lui baisant la main.*

En vérité, vous êtes trop charmante !

LA BARONNE.

En vérité, voilà une réponse bien spirituelle !

LE MARQUIS.

Oh ! çà, changeons de conversation, et venons à quelque chose de plus important. Comme je vous épouse...

LA BARONNE, *l'interrompant.*

Vous m'épousez ?

LE MARQUIS.

Oui, je vous épouse ; conséquemment, il est nécessaire de prendre ensemble quelques arrangemens.

LA BARONNE.

Mais, monsieur le Marquis...

LE MARQUIS, *l'interrompant.*

Je me suis fait rendre un compte exact de tout ce qui va m'appartenir, indépendamment de votre personne. Votre terre est fort bien boisée ; j'en suis assez content. Quant à vos quatre services de vermeil, je m'en déferai ; cela n'est plus de mode, et je veux que nous mangions dans des assiettes de la Chine. Voilà déjà un article terminé.

A l'égard de cette prodigieuse quantité de vaisselle d'argent... Je ne fais pas grand cas, moi, de la vaisselle d'argent. Je compte d'abord m'en faire un équipage, me donner six chevaux des plus lestes. Le surplus, comme il est juste que je vous donne quelque preuve éclatante de mon amour, je l'emploierai à vous faire faire des diamans, dont je vous ferai présent. Vous me ferez bien la grâce de les accepter?

LA BARONNE.

Mais, en vérité, cela est trop généreux! J'ai pourtant une petite prière à vous faire.

LE MARQUIS.

Ah! volontiers.

LA BARONNE.

C'est de ne point disposer des mes effets avant que d'être en possession de ma personne.

LE MARQUIS.

Eh! mais cela ne peut pas me manquer.

LA BARONNE.

Je vois que vous avez pris grande affection pour mes meubles.

LE MARQUIS.

C'est que j'aime tout ce qui vous appartient.

LA BARONNE.

Je le crois; mais ni mes meubles, ni moi, ne vous appartiendront jamais: c'est moi qui vous l'assure.

LE MARQUIS.

Oh! pour le coup, je crois que vos vapeurs vous

reprennent. N'entendez-vous point déjà le tambour?... (*Riant.*) Ah! ah! ah!

LA BARONNE.

Si vous vous étiez trouvé ici hier au soir à l'heure qu'il est, vous n'auriez pas été si plaisant que vous l'êtes.

LE MARQUIS.

A l'heure qu'il est, dites-vous? Voici donc le temps où il fait son vacarme; Tant mieux... Asseyons-nous ici, pour avoir le plaisir de l'entendre.

LA BARONNE.

Volontiers, pourvu que vous me promettiez d'être sérieux, et de ne rien dire qui puisse offenser l'esprit.

(*Ils s'asséient tous les deux.*)

LE MARQUIS.

Moi, l'offenser? Ah! j'ai trop de respect pour messieurs les esprits..... Attendez; il me semble que j'entends le vôtre.

LA BARONNE.

Mon dieu! ne faites point le brave d'avance. Il en sera temps quand le tambour battra. Gardez le silence, et, encore une fois, soyez sérieux.

LE MARQUIS, *riant à gorge déployée.*

Sérieux?... Ah! ah! ah! ah! Mais, je m'ennuie... (*Fort haut à la cantonade.*) Holà, monsieur l'esprit, dépêchez-vous donc de nous régaler. (*Le tambour bat de loin.*) Ah! ah! qu'est-ce que ce bruit-là? (*On bat plus fort.*) Ma foi! ceci devient sérieux en effet. (*Le tambour redouble son bruit.*)

LA BARONNE.

Ciel! il n'a jamais fait tant de bruit.

LE MARQUIS, *d'un ton entrecoupé.*

Il faut avouer que ce bruit a quelque chose d'horrible. (*A part, en se levant.*) Je ne sais plus qu'en penser.

LA BARONNE, *se levant aussi.*

Vous vous levez?... Où allez-vous? Ne me laissez pas seule.

LE MARQUIS.

Je n'ai garde... Il faut voir la fin de tout ceci.

(*Le tambour bat encore plus fort.*)

LA BARONNE.

Il approche de plus en plus... L'esprit s'est fâché de vos discours.

LE MARQUIS.

Il a tort..... Je parlois contre ma pensée... Ces esprits sont bien formalistes.

(*Le tambour bat excessivement fort.*)

LA BARONNE.

Ah! bon dieu! il approche encore..... On croiroit qu'il va passer au travers du mur.

LE MARQUIS, *à part.*

De quoi diable me suis-je avisé de plaisanter sur son sujet?

SCÈNE X.

LA BARONNE, LE MARQUIS, LÉANDRE, *sortant de sa cachette à travers le mur.*

LA BARONNE, *à part.*

Ciel! que vois-je?

LE MARQUIS, *à part.*

Je frémis!

LA BARONNE, *à part, en s'enfuyant.*

C'est lui-même!... c'est le baron!... c'est mon mari!

SCÈNE XI.

LE MARQUIS, LÉANDRE.

LE MARQUIS, *à part.*

Je voudrois être hors d'ici pour mille pistoles... (*A Léandre qui s'avance vers lui.*) Je vous demande pardon... Je ne médirai jamais des esprits... (*A part.*) Ah! c'est le pauvre défunt baron... (*A Léandre.*) Au nom de notre ancienne connoissance, ne prenez pas sérieusement ce que j'ai dit; ayez pitié de ma jeunesse... Je suis un étourdi, un fat... (*Léandre lui fait signe de sortir.*) Eh! oui, de tout mon cœur, si j'en ai la force.

(*Il s'enfuit en chancelant à chaque pas.*)

SCÈNE XII.

LÉANDRE.

Le fat est décampé, sans avoir eu le courage de secourir sa maîtresse..... Je suis bien trompé, s'il remet jamais le pied dans le château. Je n'ai plus affaire qu'au devin, et je me flatte qu'il ne sera pas plus difficile de le mettre en fuite; après quoi je serai le maître du champ de bataille.

(*Il rentre dans le cabinet secret.*)

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

(Le théâtre représente encore l'antichambre de l'appartement de la baronne. Plusieurs domestiques, en habit de livrée, entrent, deux à deux ; l'un porte deux flambeaux d'argent. Le sommelier entre ensuite. Il est suivi de maître Nicolas, qui porte une table, et de maître Pierre, qui porte un large fauteuil. Le baron entre le dernier, en habit de devin.)

SCÈNE I.

LE BARON, LA RAMÉE, MAITRE PIERRE, MAITRE NICOLAS, PLUSIEURS LAQUAIS.

LA RAMÉE, *au baron, en faisant une profonde révérence.*

MONSEIGNEUR le devin, nous avons ordre de monsieur l'intendant de vous obéir en tout ce que vous nous commanderez, comme si vous étiez notre maître.

LE BARON, *gravement.*

Voilà qui est bien.

MAÎTRE NICOLAS, *au baron.*

Monseigneur, où votre sorcellerie veut-elle que je pose la table ?

LE BARON, *faisant des cercles avec sa baguette, et montrant un coin du théâtre.*

Ici, maître Nicolas.

MAÎTRE NICOLAS, *à part.*

Maître Nicolas? il a deviné mon nom!

MAÎTRE PIERRE, *au baron.*

Très-révérend Seigneur, je vous ai apporté le plus large fauteuil qui soit dans le château. C'est celui dans lequel notre bailli préside, quand il tient ses assises.

LE BARON, *montrant le côté du théâtre où est placée la table.*

Place-le de ce côté-ci, vis-à-vis de la table.

LA RAMÉE.

Vous plaît-il, monsieur le Devin, d'avoir besoin de quelqu'autre chose?

LE BARON.

Il me faut du papier, une plume et de l'encre.

LA RAMÉE.

Madame a du papier de deuil, qui me paroît tout propre à faire des conjurations, car il est noir par les bords.

LE BARON.

C'est justement ce qu'il me faut.

LA RAMÉE, *à maître Pierre.*

Maître Pierre, allez chercher l'écritoire, le papier et la plume, vous trouverez tout cela dans le grand cabinet.

MAÎTRE PIERRE, *à maître Nicolas.*

Nicolas, viens avec moi, je te prie; j'ai peur. Tu sais que je t'accompagnai hier au soir au jardin, quand la cuisinière te demanda une poignée de persil.

LA RAMÉE, *à maître Pierre et à maître Nicolas, et les arrêtant.*

Comment! mes amis, voulez-vous me laisser ici tout seul avec le devin?

MAÎTRE NICOLAS.

Eh bien! allons tous trois ensemble chercher la plume, l'encre et le papier.

(*Ils sortent.*)

SCÈNE II.

LE BARON.

Il n'y a rien, à ce que je vois, qui forme de plus étroites liaisons que la peur. Ces trois idiots sont ligués ensemble contre l'esprit. Dieu sait quels effets une pareille union peut produire chez moi! (*Voyant revenir maître Pierre, maître Nicolas et la Ramée.*) Mais voici la triple alliance qui revient.... Qui auroit jamais cru que ces benets trouveroient le moyen de se mettre tous trois en besogne pour m'apporter une écritoire et du papier?

SCÈNE III.

LE BARON, LA RAMÉE, MAITRE PIERRE, MAITRE NICOLAS.

MAÎTRE NICOLAS, *au baron, en apportant gravement du papier, qu'il met sur la table.*

Monsieur, voilà du papier.

MAÎTRE PIERRE, *au baron, en apportant de même une écritoire, et la mettant sur la table.*

Monsieur, voilà une écritoire.

LA RAMÉE, *au baron, en apportant une plume, qu'il met aussi sur la table.*

Monsieur, voilà une plume de corbeau. Vous pouvez maintenant écrire à monsieur Lucifer... Au reste, c'est ici l'endroit où l'on entend le plus souvent le tambour; et il faut que le revenant ait fait son nid dans ce vieux mur... Si vous pouviez le dénicher?

LE BARON.

C'est à quoi je vois travailler.

MAÎTRE NICOLAS, *bas, à maître Pierre.*

Pour un sorcier, il me paroît bon homme.

LA RAMÉE, *à part.*

Je m'en vais profiter de l'occasion pour découvrir celui qui m'a volé une pièce de ma vaisselle. Puisque madame le paie, il me semble qu'on peut lui faire une ou deux questions par-dessus le marché.... (*Au baron, à demi-voix.*) Mon-

sieur, je voudrois bien vous dire un petit mot à l'oreille.

LE BARON.

Parle... (*A maître Nicolas et à maître Pierre.*) Eloignez-vous.

LA RAMÉE, *bas.*

Monsieur, je crois que vous savez aussi bien que moi que j'ai perdu, la semaine dernière, une de mes fourchettes d'argent ?

LE BARON, *bas.*

Oh ! vraiment oui, je le sais.

LA RAMÉE, *à part.*

Cet homme-là sait tout.

LE BARON, *bas.*

Sur cette fourchette d'argent il y avoit des armes.

LA RAMÉE, *à part.*

Cela est étonnant.

LE BARON, *bas.*

Trois têtes de paon, et l'écusson soutenu de deux licornes.

LA RAMÉE, *bas.*

Cela est vrai... (*A part.*) Je suis dans l'admiration... (*Au baron.*) Que me conseillez-vous de faire pour la retrouver ?

LE BARON, *bas.*

Ecoutez... il faut...

LA RAMÉE, *l'interrompant, bas.*

Oui, Monsieur.

LE BARON.

Que pendant quinze jours et quinze nuits...

LA RAMÉE, *l'interrompant, bas.*

Oh! je n'y manquerai pas.

LE BARON, *bas.*

Tu ne boives que de l'eau.

LA RAMÉE, *bas.*

Que de l'eau?... Ventre saint-gris.

LE BARON, *bas.*

Si tu bois une seule goutte de vin avant les quinze jours expirés, tu ne retrouveras jamais ta fourchette.

LA RAMÉE, *bas.*

Oh! j'aime mieux la perdre, et en acheter une autre.

MAÎTRE PIERRE, *à demi-voix, à maître Nicolas.*

Vois-tu comme le devin lui parle tout bas? Il y a quelque anguille sous roche.

MAÎTRE NICOLAS.

Morgué! je gage qu'il parle de Nicole.

MAÎTRE PIERRE.

A propos de Nicole, il faut que je consulte le devin sur un de mes chevaux qui est malade. Il me donnera de meilleurs avis que notre maréchal.

MAÎTRE NICOLAS, *à la Ramée, en montrant le baron.*

Eh bien! que dites-vous de cet homme-là?

LA RAMÉE.

Je suis émerveillé. Il n'y a rien qu'il ne sache.

MAÎTRE PIERRE, *au baron.*

Monsieur, peut-on, sans vous offenser, vous faire une petite question?

LE BARON.

Parle.

MAÎTRE PIERRE.

J'ai un pauvre cheval dans mon écurie qui est ensorcelé.

LE BARON.

Un cheval bai ?

MAÎTRE PIERRE, *à part.*

Comment diable peut-il savoir cela ?

LE BARON.

Qui a été acheté d'un maquignon appelé Maraudin ?

MAÎTRE PIERRE, *à part.*

Il l'a deviné... Le grand homme !

LE BARON.

Et qui prend six ans ?

MAÎTRE PIERRE.

Justement... (*A part.*) Cet homme-là est un démon. (*Au baron.*) Or, je voudrois savoir présentement si c'est la bonne femme Jaquette ou la vieille Mathurine qui l'a ensorcelé ?... Vous savez qu'elles vont au sabbat ?

LE BARON.

Ce n'est ni l'une ni l'autre.

MAÎTRE PIERRE.

Ni l'une ni l'autre ?... Ah ! c'est donc la bonne femme Macée ? car elle est la plus vieille du village... Je m'en étois, mordié, bien douté.

MAÎTRE NICOLAS, *à maître Pierre.*

As-tu fini, Pierre ?

MAÎTRE PIERRE, *montrant le baron.*

Oui, il te dira tout ce que tu voudras.

MAÎTRE NICOLAS, *au baron.*

Monsieur le docteur...

LE BARON, *l'interrompant.*

Encore ?

MAÎTRE NICOLAS.

Oh! je vous prie, ne refusez pas de m'écouter un moment.

LE BARON.

Dépêche-toi donc.

MAÎTRE NICOLAS, *bas.*

Vous savez, Monsieur, que le sommelier et moi j'étions tous deux amoureux, sauf correction, d'une jeune drôlesse qui n'est pas mariée?

LE BARON, *bas.*

D'une fille ?

MAÎTRE NICOLAS, *à part.*

Comment peut-il savoir cela ?

LE BARON, *bas.*

Poursuis.

MAÎTRE NICOLAS, *bas.*

Or, parce qu'elle avoit acccoutumé, ne vous déplaise, de venir quelquefois batifoler avec moi dans mon jardin, ils ont tous dit que pour son honneur il falloit...

LE BARON, *l'interrompant, bas.*

Que tu l'épousasses ?

MAÎTRE NICOLAS, *bas.*

Pargué! vlà un homme bian savant!

LE BARON, *bas.*

Après?

MAÎTRE NICOLAS, *bas.*

Or donc, je l'ai épousée; et alle est accouchée de deux enfans.

LE BARON, *bas.*

Jumeaux?

MAÎTRE NICOLAS, *à part.*

C'est prodigieux comme il devine!

LE BARON, *bas.*

Est-ce tout?

MAÎTRE NICOLAS, *bas.*

Sauf votre respect, mon bon Monsieur, je serois curieux de savoir si effectivement ces deux petits innocens sont de mon estoc?

LE BARON, *bas, en le faisant tourner plusieurs fois autour de sa baguette.*

Il faut voir..... Viens;..... tourne..... Encore..... Vite.

MAÎTRE PIERRE, *bas, à la Ramée, en lui montrant maître Nicolas.*

Regardez, regardez maître Nicolas!..... Que diantre fait-il là. Je crois qu'il court le garou.

LE BARON, *bas, à maître Nicolas.*

Ces deux enfans, dit-tu, sont jumeaux?

MAÎTRE NICOLAS, *bas.*

Oui... Suis-je leur père, à tous deux?

LE BARON, *bas.*

Il y en a un...

MAÎTRE

MAÎTRE NICOLAS, *l'interrompant, bas.*

Qui n'est pas de moi?... Je l'ai dit à madame Catau.... Mais elle prend toujours le parti du sommelier!

LE BARON, *bas.*

C'est qu'il a la clef de la cave.

MAÎTRE NICOLAS, *à part.*

Comme il a deviné cela sans rêver!... Ah! si mon pauvre maître étoit encore en vie, ça ne se passeroit, morgué! pas comme ça.

LE BARON, *bas.*

Feu monsieur le baron étoit donc un bon maître?

MAÎTRE NICOLAS.

S'il étoit un bon maître? Il n'y en aura jamais un si bon. Demandez à mes camarades.

LE BARON, *à la Ramée et à maître Pierre.*

Dites-moi, mes enfans, aimiez-vous bien monsieur le baron?

LA RAMÉE, *pleurant.*

Ah! Monsieur, tout le monde l'aimoit.

MAÎTRE PIERRE, *pleurant, au baron.*

Quand la nouvelle de sa mort vint dans le pays, chacun se mit à pleurer, hommes, femmes, petits enfans.

MAÎTRE NICOLAS, *sanglottant, au baron.*

C'étoit le meilleur voisin.

MAÎTRE PIERRE, *au baron.*

C'étoit le meilleur ami.

LA RAMÉE, *au baron.*

C'étoit le meilleur mari.

MAÎTRE NICOLAS, *au baron.*

On l'appeloit le soutien des veuves.

MAÎTRE PIERRE, *au baron.*

L'appui des orphelins.

LA RAMÉE, *au baron.*

Le père des pauvres... Ah! ma pauvre maîtresse! elle a bien perdu, aussi bien que nous.

LE BARON.

Fut-elle bien affligée de la mort du baron?

LA RAMÉE.

Elle a pensé mourir de douleur; et je suis sûr qu'elle le regrettera toute sa vie... Nous le pleurons tous les jours avec elle...

LE BARON, *à part et attendri.*

Voilà la plus belle oraison funèbre que l'on me fera jamais... Ces pauvres gens me fendent le cœur..... Il me tarde de redevenir leur maître, pour les récompenser comme ils méritent.

SCÈNE IV.

LE BARON, M. PINCÉ, LA RAMÉE, MAITRE PIERRE, MAITRE NICOLAS.

M. PINCÉ, *aux trois domestiques.*

Avez-vous fourni à monsieur le devin toutes les choses dont il avoit besoin?

LA RAMÉE.

Oui, Monsieur.

M. PINCÉ.

Cela étant, retirez-vous.

(*Les trois domestiques sortent.*)

SCÈNE V.

LE BARON, M. PINCÉ.

LE BARON.

POUVONS-NOUS parler ici en sûreté ?

M. PINCÉ.

Oui, Monsieur, car l'esprit n'est pas dans sa niche. Il en est sorti, par l'issue de derrière, pour aller battre le tambour dans la cave, et dans plusieurs autres souterrains du château, qui y aboutissent. Il lui faut au moins un quart d'heure pour faire sa tournée, et il se fera entendre ici à son retour.

LE BARON.

Autant que j'en puis juger, M. Pincé, il n'y a rien de répréhensible dans la conduite de ma femme. Cependant, il me reste des doutes fâcheux pour un homme qui aime aussi délicatement que moi. Je veux profiter de mon déguisement et de l'erreur où elle est, pour m'éclaircir à fond; et il est de son intérêt, comme du mien, que je ne me découvre à elle qu'après que je me serai satisfait. Comment se porte-t-elle depuis son évanouissement ?

M. PINCÉ.

J'ai lu quelque part, dans un bon auteur, qu'il faut qu'une veuve...

LE BARON, *l'interrompant.*

Je vous demande des nouvelles de ma femme, et non point de cet auteur-là. Encore une fois, comment se porte-t-elle ? car j'en suis fort en peine.

M. PINCÉ.

Elle est assez bien remise de sa frayeur. Madame Catau l'a fort rassurée, et je lui ai fait concevoir de grandes espérances du pouvoir de votre art.

LE BARON.

En effet, je suis sûr de réussir, depuis que vous avez eu l'adresse de tirer le secret de Catau. Je n'aurois jamais cru que Léandre fût capable d'une entreprise si odieuse. Le traître veut tromper ma femme ; mais...

M. PINCÉ, *l'interrompant.*

Vous n'avez pas lieu de vous plaindre de lui. Souvenez-vous, s'il vous plaît, que vous êtes mort, et qu'ainsi vous n'avez plus de droit sur Madame ; car la mort éteint la possession. C'est une maxime établie par la loi *Quòd hanc.*

LE BARON.

Laissez-là votre érudition, et me dites ce qu'est devenu le marquis.

M. PINCÉ.

Il s'est sauvé à perte d'haleine ; et quand il a

été à deux cents pas du château, il a envoyé chercher sa chaise, il a sauté dedans, et l'a fait partir avec tant de vîtesse, qu'on l'a perdu de vue en un moment.

LE BARON.

L'aventure est plaisante. En un seul jour ma femme aura eu trois prétendans, qui se seront succédés l'un à l'autre. Léandre a chassé le marquis, et je ferai déguerpir Léandre.

M. PINCÉ.

C'est comme un clou qui chasse l'autre... (*Riant.*) Ah! ah! ah! ah!..... Pardonnez-moi cette petite saillie de gaîté.

LE BARON.

Je vous la pardonne volontiers, pourvu que vous songiez à ce que vous avez à faire. Ce que je vous recommande principalement, c'est la diligence.

M. PINCÉ.

Dans toutes les affaires, il n'y a rien de si essentiel que la diligence...

LE BARON, *l'interrompant.*

Ecoutez-moi.

M. PINCÉ, *continuant.*

La diligence est l'ame des affaires; car...

LE BARON, *l'interrompant.*

Ecoutez-moi, vous dis-je.

M. PINCÉ, *continuant.*

Aussi Sénèque a judicieusement observé qu'elle produit quatre bons effets. Le premier...

LE BARON, *l'interrompant, à part.*

Il va me faire une énumération des bons effets de la diligence, quand il est question de la mettre en pratique.

M. PINCÉ.

Mais, Monsieur, si vous vouliez m'entendre...

LE BARON, *l'interrompant, en colère.*

Tu ne te tairas pas?

M. PINCÉ.

Je suis muet.

LE BARON.

Pendant que je serai occupé à conjurer l'esprit, vous ne manquerez pas d'aller trouver ma femme. Vous lui conterez toute mon histoire, sans en oublier la moindre circonstance, afin que la surprise ne lui cause pas un second évanouissement.

M. PINCÉ.

Soit fait ainsi qu'il est requis... Mais il est bon de vous avertir, Monsieur, que depuis l'apparition de l'esprit, madame souhaite ardemment de vous parler encore, avant que vous entrepreniez de le conjurer.

LE BARON.

Je vais l'attendre ici avec impatience. Je me flatte que vous n'avez fait aucune confidence à Catau sur ce qui me concerne.

M. PINCÉ.

Je n'ai eu garde. Madame Catau est femme; par conséquent, une infinité de raisons m'ont

empêché de lui révéler notre secret. Je ne vous en dirai présentement que six. La première...

LE BARON, *l'interrompant.*

Paix... Je crois que voici la baronne... C'est elle-même. (*M. Pincé sort.*)

SCÈNE VI.

LE BARON, LA BARONNE, MADAME CATAU.

LE BARON, *à part.*

Que j'ai de plaisir à la revoir! Que je suis impatient de l'embrasser!... Mais il faut que je suspende les mouvemens de ma tendresse; et que je reprenne la gravité du personnage que je joue. (*Il se promène, et fait plusieurs cercles à terre avec sa baguette.*)

LA BARONNE, *bas, à madame Catau.*

En vérité, cet homme est surprenant! Tous mes gens m'ont dit la même chose. Ils m'assurent qu'il a connoissance de tout ce qui s'est passé du plus secret dans ma maison... (*Au baron.*) Très-illustre et savant personnage, puis-je avoir un moment de conversation avec vous?

LE BARON.

Très-volontiers, Madame... Asseyons-nous. (*Ils s'asseyent.*) Parlez... je vous écoute... Attendez, que je tâte votre pouls.

LA BARONNE, *lui laissant prendre son bras.*

Quelle découverte pouvez-vous faire par ce moyen ?

LE BARON, *lui tâtant le pouls.*

Votre pouls m'a déjà révélé un secret qui va vous étonner.

LA BARONNE.

Quel est ce secret, je vous prie ?

LE BARON.

Dans un quart-d'heure vous aurez un mari.

MADAME CATAU, *à part.*

Bon ! ce sera Léandre... Je commence à croire qu'il y a du vrai dans ce qu'il prédit.

LA BARONNE, *au baron.*

Ah! ciel! vous voulez dire, apparemment, que feu monsieur le baron m'apparoîtra une seconde fois ?

LE BARON.

Rassurez-vous, Madame, vous n'aurez plus d'apparition à craindre. Le mari dont je vous parle, sera vivant, et de chair et d'os, comme je le suis.

MADAME CATAU, *à part.*

Il parle de mon homme, à coup sûr.

LA BARONNE, *au baron.*

Vous me faites une prédiction qui ne s'accomplira point ; c'est ce que je vous prédis, moi. J'ai trop aimé mon premier mari, pour en pouvoir prendre un second.

LE BARON.

Et moi, je vous assure qu'il n'est pas possible que vous ayez plus aimé le premier que vous aimerez le second.

MADAME CATAU, *à part.*

C'est assurément monsieur Pincé qui lui fait dire tout cela pour Léandre..... J'aurai les mille écus.

LA BARONNE, *au baron.*

Ne me tenez plus ce langage, ou je perdrai toute la confiance que j'avois en vous..... Si vous aviez connu feu monsieur le baron de l'Arc !...

LE BARON, *l'interrompant.*

Je l'ai connu, comme je me connois moi-même. Le premier jour qu'il vous déclara sa passion, je le vis près de vous dans votre appartement; lorsque madame votre mère, sous prétexte d'aller recevoir une visite, vous laissa tête à tête avec lui.

LA BARONNE, *à part.*

Il m'étonne !... (*Au baron.*) Poursuivez, je vous prie... Rappelez-moi ces heureux momens.

LE BARON.

D'abord, vous fîtes rouler la conversation sur l'état de fille. Vous soutîntes qu'il étoit cent fois plus heureux que celui d'une personne mariée. Le baron réfuta vivement ce discours, et vous ne vous obstinâtes pas long-temps à défendre votre thèse. Le baron, charmé de cette docilité, prit une de vos belles mains qu'il baisa avec transport;

et il pensa mourir de joie, quand vous lui dites que, malgré les idées que vous vous étiez faites, vous ne laisseriez pas d'obéir aux volontés de votre mère.

LA BARONNE, *à part.*

Il n'omet pas une seule circonstance.

LE BARON.

Venons présentement à la première nuit de vos noces...

LA BARONNE, *l'interrompant.*

Non, non, cela n'est point nécessaire.

MADAME CATAU, *au baron.*

Oui; en voilà assez, en voilà assez.

LE BARON.

Ah! ah! madame Catau, vous souvient-il que le baron vous fit un présent de trente pistoles, parce que vous aviez parlé en sa faveur?

MADAME CATAU, *à part.*

La peste soit du babillard!... (*Au baron.*) Mais, Monsieur, vous devriez bien ajouter que je refusai de les prendre.

LE BARON.

Oui, par cérémonie; car, à la seconde sommation, vous les mîtes dans votre bourse.

MADAME CATAU, *à part.*

Ce diable-là va parler des mille écus que Léandre m'a promis, si je n'y prends garde... (*Au baron.*) Permettez-moi de vous dire qu'un homme qui devine tout ne doit pas être indiscret.

LA BARONNE, *au baron.*

Plus je vous écoute, Monsieur, plus j'admire l'étendue de votre art. C'est pourquoi je vous prie de faire en sorte que la seconde apparition de mon mari soit moins terrible que la première; car l'esprit qui revient céans ressemble si fort à feu monsieur le baron, que je ne doute plus que ce ne soit lui qui revient. De grâce, tâchez de savoir de lui ce qui peut troubler son repos, et ne manquez pas de me le redire, afin que j'y mette ordre.

LE BARON.

Je ne puis y réussir, à moins que vous ne me déclariez bien sincèrement, si, depuis qu'il est mort, vous n'avez point engagé votre cœur à quelque autre. N'avez-vous pas reçu plusieurs amans? N'avez-vous pas écouté leurs protestations, depuis son trépas? Gardez-vous de m'imposer; je ne pourrois rien faire pour vous.

LA BARONNE.

J'ai reçu beaucoup de visites par bienséance, mais j'ai congédié tous les amans. Le marquis m'avoit été fort recommandé par des personnes d'un haut rang. Il a de la naissance, et il doit être un jour puissamment riche.

LE BARON, *à part.*

Je suis perdu... (*A la baronne.*) De sorte, donc, que vous l'aimiez?

LA BARONNE.

Au contraire, je le méprisois. J'ai trouvé qu'il

n'aimoit que mon bien, qu'il n'avoit point de sentimens, qu'il étoit libertin, insolent, présomptueux, et, qui pis est, qu'il avoit de très-mauvais principes. Jugez s'il pouvoit me plaire, puisque l'homme du monde le plus parfait ne pourroit me déterminer à prendre de nouveaux engagemens.

MADAME CATAU, *à part.*

Nous verrons.

LE BARON.

Dans tout ce que vous venez de me dire, Madame, je ne vois rien qui doive troubler le repos de feu monsieur le baron.

LA BARONNE.

Ah! s'il pouvoit connoître ce qui se passe dans mon cœur, qu'il seroit satisfait du respect et de l'amour que j'y conserverai toute ma vie pour sa mémoire! Mais aussi, jamais époux l'a-t-il mieux mérité que lui? C'étoit l'honneur, la probité, la sincérité mêmes. Sa bonté, sa douceur, sa complaisance, ne se sont jamais démenties un seul moment. Il avoit pour moi le plus tendre et le plus fidèle attachement... Sa vie lui étoit moins précieuse que la mienne; j'en étois sûre, et j'avois mille preuves.... (*Sentant des larmes s'échapper de ses yeux.*) Mes larmes et ma douleur ne me permettent pas d'en dire davantage.

LE BARON, *à part.*

Je n'y puis plus tenir, et j'ai peur de me découvrir avant qu'il en soit temps... (*A la baronne.*)

Madame... cela suffit. Vous pouvez présentement vous retirer : il faut absolument que je sois seul.

LA BARONNE.

Je prie le ciel de seconder votre entreprise.

LE BARON.

Et je le conjure d'exaucer tous vos vœux.

SCÈNE VII.

LE BARON, MADAME CATAU.

MADAME CATAU, *à part.*

DIEU veuille que Léandre se tire des pattes de cet homme-là! Je commence à l'appréhender furieusement.

(*Elle sort.*)

SCÈNE VIII.

LE BARON.

RESPIRONS maintenant. Je n'ai jamais eu tant de plaisir en ma vie que j'en viens d'avoir... Pour rendre mon bonheur parfait, voyons comment Léandre soutiendra ma vue... Abrégeons la cérémonie... (*Haut, à la cantonade.*) Esprit qui tourmentes cette maison, je t'ordonne de paroître, et de venir me dire ce que tu demandes. (*Il se met dans un fauteuil, vis-à-vis de la table, et trace des lignes sur le papier.*)

SCÈNE IX.

LE BARON, LÉANDRE *paroît battant son tambour.*

LE BARON.

Je te prie, monsieur l'esprit, ne fais pas tant de bruit, je suis occupé... (*Léandre s'avance en battant du tambour.*) Voilà une fort belle marche. Recommence-la... (*Léandre recommence.*) Parbleu! tu as bien l'air d'un esprit. On ne peut rien voir de plus majestueux... (*Léandre demeure comme immobile, les yeux fixés sur le baron.*) Comme l'impudent me regarde!... Mais il est temps que tout ceci finisse... Va, va, mon pauvre Léandre, tire le rideau, la farce est jouée.

LÉANDRE, *à part.*

Léandre! ah! morbleu! je suis découvert. La friponne de Catau m'a trahi.

LE BARON.

Foi de grand astrologue, les mille écus que tu as promis à madame Catau ne te mettront point en possession de la baronne.

LÉANDRE, *à part.*

Je n'en puis plus douter, la coquine lui a tout dit.

LE BARON.

Je n'ai rien su par elle... Mais écoute-moi, Léandre, et suis le conseil que je vais te donner.

Sors de ces lieux à l'instant, ou je vais produire à tes yeux la plus terrible apparition.

LÉANDRE.

Va te promener avec tes apparitions! les charlatans ne m'effraient point.

LE BARON, *ôtant sa barbe et son nez postiches.*

Voyons donc si tu pourras conserver ton audace et ton sang-froid. Regarde, et tremble.

LÉANDRE, *à part.*

Que vois-je? Juste ciel! en croirai-je mes yeux? C'est lui-même, c'est le baron de l'Arc.

LE BARON.

Eh bien! t'ai-je trompé? l'apparition n'est-elle pas terrible? Ne devrois-tu pas rougir, indigne parent, du moyen dont tu t'es servi pour contraindre ma femme à t'épouser? Je devrois te punir comme tu le mérites; mais je suis encore assez généreux pour te pardonner. J'excuse un procédé honteux, que le bruit de ma mort rend moins blâmable. Ta confusion suffit à ma vengeance. J'impute tout à ta jeunesse, et je pourrai même te rendre mon amitié, si à l'avenir tu t'en montres digne.

LÉANDRE.

La générosité dont vous usez à mon égard me rendra votre amitié plus précieuse, et ma conduite, à l'avenir, vous prouvera combien j'ai de regrets de vous avoir offensé.

LE BARON, *à demi-voix.*

J'entends madame Catau; il faut que je lui fasse

autant de peur qu'elle en a causé à la pauvre baronne.

SCÈNE X.

LE BARON, LÉANDRE, MADAME CATAU.

MADAME CATAU, *à Léandre.*

Léandre, Léandre, je vous fais mon compliment sur votre victoire... Allons, mes mille écus... Vous ne me regardez point... Etes-vous devenu muet ?

(Elle le tire par la manche.)

LE BARON, *venant tout à coup derrière elle.*

Que veux-tu ?

MADAME CATAU, *se rétournant et voulant fuir.*

Ah! c'est mon maître.

LE BARON, *l'arrêtant.*

Doucement, madame Catau ; ne courez pas si fort.

MADAME CATAU, *se laissant tomber de frayeur.*

Les jambes me manquent... je perds la respiration... je n'en puis plus...

LE BARON.

Tu croyois tromper ta maîtresse, en lui faisant croire que je revenois ; mais tu ne la trompois pas. Me voici ; me reconnois-tu ?

MADAME CATAU.

Hélas ! oui, mon cher maître, je vous reconnois. Vous revenez, sans doute, pour me punir de mes mensonges et de ma perfidie ?

LE BARON, *la prenant par le cou.*

Malheureuse, je reviens pour te tordre le cou.

MADAME CATAU, *faisant un grand cri.*

Ah!.... Suis-je morte ou vivante? Je n'en sais plus rien.

LE BARON.

Lève-toi, et me suis, ou je t'emporterai.

MADAME CATAU.

En enfer, sans doute?... Je n'ai pas la force de vous suivre... Je me meurs.

LE BARON, *à part.*

Ceci pourroit aller trop loin... Où est ta maîtresse?

MADAME CATAU.

Hélas! je n'en sais rien, je ne sais où je suis moi-même... Elle est... je ne puis parler.

LE BARON.

Tu es donc bien malade?

MADAME CATAU.

Elle est avec l'intendant.

LE BARON, *à part.*

Tant mieux! il l'aura, sans doute, prévenue, et ma vue ne l'effrayera point.

SCÈNE XI.

LE BARON, LA BARONNE, LÉANDRE, M. PINCÉ, MADAME CATAU.

LA BARONNE, *à part, en accourant, et sans apercevoir d'abord le baron.*

Ou est-il? où est-il? que j'aille me jeter entre

ses bras.... (*Apercevant le baron.*) Ah! le voici.... lui-même.... (*Au baron.*) Quel bonheur de vous revoir! Je suis si charmée, si transportée, que je ne puis exprimer ma joie.

LE BARON.

Oui, je respire encore pour vous estimer et pour vous chérir mille fois plus que moi-même.

MADAME CATAU, *à la baronne, en se relevant promptement.*

Madame, ne l'embrassez pas; il va vous tordre le cou... C'est un revenant.

LA BARONNE.

Que veut dire cette folle?

LE BARON.

Pour la châtier de sa fourberie, je me suis un peu diverti à l'effrayer. C'est l'unique vengeance que je veuille tirer d'elle.

MADAME CATAU, *à M. Pincé, en montrant le baron.*

M. Pincé, ne raille-t-il point quand il dit qu'il n'est pas mort?

M. PINCÉ.

Non, mon ange, il dit vrai, par trois raisons. La première...

LA BARONNE, *au baron.*

Comment avez-vous pu avoir la cruauté de différer si long-temps mon bonheur? Vous m'avez dérobé des momens précieux, que je regretterai toute ma vie.

LE BARON.

Je ne vous ai trompée que pour rendre notre

félicité plus parfaite. Elle ne pouvoit l'être si j'eusse conservé des soupçons; et les apparences m'en faisoient naître. Je me suis éclairci par moi-même; et ce qui sembloit vous accuser n'a servi qu'à prouver votre constance. La mort même n'a pu détruire votre amour.

LA BARONNE.

Et l'absence n'a fait qu'augmenter votre tendresse..... Veuille le ciel que je puisse faire votre bonheur jusqu'au dernier instant de ma vie!

LE BARON.

Que tout se ressente ici de la joie dont je suis pénétré. Je veux célébrer ce jour, comme un second mariage que nous contractons, vous et moi. Que mes domestiques se réjouissent; qu'on appelle tous mes voisins...... (*A M. Pincé.*) M. Pincé, pour vous témoigner ma reconnoissance, je sais que vous aimez Catau, mais qu'elle n'a pas assez de bien pour vous. Epousez-la, je lui pardonne, et m'engage à lui donner les mille écus qui lui ont été promis; et comme je ne veux pas qu'il y ait aujourd'hui chez moi une seule personne qui ait sujet de s'affliger..... (*A la baronne.*) faites grâce à Léandre, c'est moi qui vous en prie.

LA BARONNE.

De tout mon cœur.

MADAME CATAU, *au baron.*

Ah! mon cher maître, vous êtes toujours le même.

LA BARONNE, *au baron.*

Non-seulement je pardonne aussi à Catau, mais je regarde ce que vous faites pour elle comme une nouvelle marque de la tendresse dont vous m'honorez.

MADAME CATAU, *à M. Pincé.*

Mon cœur, vous qui êtes éloquent, remerciez-les pour nous deux.

M. PINCÉ, *au baron et à la baronne, en leur faisant une profonde révérence.*

Monsieur et Madame, le présent que vous me faites est de deux espèces. La première, c'est une femme vertueuse; la seconde, c'est une femme dotée de votre main. Par conséquent, ma reconnoissance doit éclater en deux manières : en premier lieu, par mon très-humble remercîment; en second lieu, par les vœux que je fais pour que (*Au baron seul.*) vous ne mouriez plus, et pour que vous trouviez cette nuit-ci aussi délicieuse que la première nuit de vos noces.

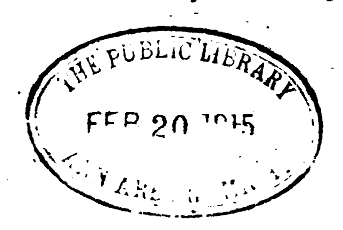
FIN DU TAMBOUR NOCTURNE.

LE CONSENTEMENT FORCÉ,

COMÉDIE,

PAR GUYOT DE MERVILLE,

Représentée, pour la première fois, le 13 août 1738.



NOTICE

SUR GUYOT DE MERVILLE.

Michel Guyot de Merville, fils d'un président au grenier à sel de Versailles, naquit dans cette ville le 1.er février 1696. Dès qu'il eut terminé ses études, le goût des voyages l'éloigna de la maison paternelle. Il parcourut, pour sa propre satisfaction, l'Italie, l'Allemagne, l'Angleterre et la Hollande. La nécessité de pourvoir à son existence l'obligea de s'arrêter à La Haye, où il se fit libraire, et publia un journal; mais, s'occupant moins de spéculations de commerce que du soin de sa gloire littéraire, il fut bientôt obligé de revenir à Paris.

Espérant trouver des ressources plus sûres et plus étendues en travaillant pour le théâtre, il composa, et présenta successivement trois tragédies dont il ne nous reste que les titres; ce sont: *Achille à Troie*, *Manlius-Torquatus* et *Salluste*; aucune de ces trois pièces ne fut reçue. L'auteur, piqué du refus des comédiens français, tourna ses vues vers le théâtre italien. Il y fit représenter

quelques ouvrages qui réussirent; mais le genre de gloire qu'il en retiroit ne suffisant point à son ambition, il revint au théâtre français. *Achille à Scyros*, comédie héroïque en trois actes, en vers, fut le premier ouvrage qu'il y donna. Elle fut jouée le 10 octobre 1737, et eut beaucoup de succès. C'est une imitation de Métastase. Guyot de Merville la refit dans la suite en cinq actes, mais elle n'a plus été représentée. La seule pièce de cet auteur qui soit restée au théâtre, est le *Consentement forcé*, en un acte, en prose, donné, pour la première fois, le 13 août 1738. On prétend que sa propre histoire faisoit le sujet de cette comédie, que dans la suite il ne lisoit jamais sans répandre des larmes.

Les Epoux réunis, comédie en trois actes, en vers, jouée, pour la première fois, le 31 octobre suivant, n'eut que neuf représentations.

Le Médecin de l'Esprit, en un acte, en prose, qui parut le 14 octobre 1739, ne fut représenté que cette fois.

Quoiqu'il se fût réconcilié avec les comédiens français, Guyot de Merville ne cessa point de travailler pour les Italiens : il composa neuf pièces pour ce théâtre. On trouve aussi dans le recueil de ses œuvres, plusieurs comédies qu'il n'a point fait représenter.

Ne

Ne pouvant subvenir aux besoins de sa famille avec le produit de ses ouvrages, cet auteur se rendit en Suisse. Il paroît que les espérances qui lui avoient fait faire ce voyage, s'évanouirent entièrement pour lui : il se noya dans le lac de Genève, et l'on trouva son corps près de la ville d'Evian. Cette mort funeste eut lieu en 1755.

PERSONNAGES.

ORGON.
CLÉANTE, fils d'Orgon.
CLARICE, femme de Cléante.
LISIMON, ami d'Orgon et de Cléante.
TOINETTE, suivante de Clarice.

Le scène est à Auteuil.

LE CONSENTEMENT FORCÉ,

COMÉDIE.

SCÈNE I.

LISIMON, CLÉANTE.

LISIMON.

La joie que j'ai de vous voir, Cléante, m'est d'autant plus sensible que je ne m'y attendois pas. Quoi! Vous quittez Paris dans le temps que les plaisirs y règnent?

CLÉANTE.

On n'est pas toujours dans les mêmes dispositions, mon cher Lisimon. On change à tout âge, et ces plaisirs, autrefois si flatteurs pour moi, ne me touchent plus.

LISIMON.

Ce que vous me dites-là est-il bien sincère?

CLÉANTE.

Rien n'est plus vrai, je vous assure.

LISIMON.

J'applaudis de bon cœur à de si beaux senti-

mens, et je m'en réjouis pour l'amour de vous. La seule chose qui me fâche, c'est que vous ayez choisi une saison si peu favorable pour les amusemens de la campagne. Auteuil est fort joli en été; mais il ne peut être agréable en hiver qu'à une espèce de misanthrope comme moi.

CLÉANTE.

Il n'est pas en mon pouvoir de mieux prendre mon temps; car (et c'est ce qui me fait de la peine) ma visite est intéressée.

LISIMON.

Je puis vous rendre quelque service, mon cher Cléante?

CLÉANTE.

Un service de la dernière importance.

LISIMON.

Voilà pour moi un surcroît de plaisir.

CLÉANTE.

Je vous demande pardon de la liberté que j'ai prise; mais j'ai amené une personne avec moi.

LISIMON.

Votre excuse m'offense. Quel que soit celui pour qui vous vous intéressez, il est digne de mon estime, dès qu'il mérite la vôtre. Mais où est donc cet ami? Pourquoi n'entre-t-il pas?

CLÉANTE.

Un moment, je vous prie. Vous allez être étonné. C'est une dame que je vous amène.

LISIMON.

Une dame?

CLÉANTE.

Vous ne serez pas fâché de la connoître.

LISIMON.

Voilà donc comme vous êtes changé ?

CLÉANTE.

C'est la plus grande preuve que j'en puisse donner.

LISIMON.

Effectivement, c'en est une fort belle qu'une nouvelle amourette.

CLÉANTE.

Le terme est trop foible. C'est un véritable amour, un amour pur et solide, puisqu'il est fondé sur l'estime et sur la raison.

LISIMON.

Style ordinaire des amans.

CLÉANTE.

Rien ne pourra jamais me détacher d'elle.

LISIMON.

Ce n'est pas la première fois que vous tenez ce langage.

CLÉANTE.

Si vous connoissiez Clarice, si vous saviez combien elle a de mérite...

LISIMON, *l'interrompant.*

Bon ! ne sais-je pas de quel œil un amant voit sa maîtresse ? Je vais vous faire son portrait, si vous voulez.

CLÉANTE.

Elle n'est pas ma maîtresse.

LISIMON.

Comment ?

CLÉANTE.

C'est ma femme.

LISIMON.

Vous êtes marié ?

CLÉANTE.

Depuis huit jours.

LISIMON.

Quoi ! vous vous mariez sans que j'en sois informé, moi qui ai toujours été si fort attaché à votre famille ; moi, l'ami intime de votre père, et encore plus le vôtre ?

CLÉANTE.

C'est cette raison même qui m'a porté à vous cacher ce mariage. Vous vous y seriez sans doute opposé, et j'ai craint l'effet que pouvoit faire sur moi l'amitié dont vous m'honorez.

LISIMON.

Je conçois : vous avez formé cette union sans le consentement de votre père ?

CLÉANTE.

J'ai tout fait pour l'obtenir ; mais mon père a été inexorable, et je tremble de me voir pour jamais l'objet de son indignation, si vous me refusez le secours que j'attends de votre bonté.

LISIMON.

Oh ! je ne doute plus de la violence de votre amour ; et il faut, en effet, que votre épouse ait bien du mérite, pour avoir fixé un cœur comme le vôtre.

CLÉANTE.

Ah! que ne pouvez-vous entendre son éloge d'une autre bouche que de la mienne! car je sens bien que, dans l'état où je me trouve, mon témoignage doit vous être suspect de prévention ou d'artifice. Ne vous figurez pas que j'aie été séduit par des charmes, qui ne frappent que les yeux. Sa douceur, sa modestie, sa sagesse, son attachement à ses devoirs, son aversion pour les vains amusemens du sexe, une humeur toujours égale, la bonté de son cœur; enfin, la solidité et la délicatesse de son esprit surpassent encore sa beauté, quelque éclatante qu'elle soit. Vous ne croyez pas, j'en suis sûr, la moitié de ce que je vous dis, et cependant je ne vous dis pas la moitié de ce qui en est.

LISIMON.

Mais quel est donc le motif du refus de votre père?

CLÉANTE.

L'intérêt. Avec toutes ces qualités, Clarice a encore de la naissance; mais elle n'est pas riche.

LISIMON.

Plaisante raison! Si votre père pensoit comme moi, cette difficulté ne l'auroit pas arrêté, supposé que votre épouse fût aussi parfaite que vous le dites.

CLÉANTE.

Elle l'est en effet, mais mon père s'imagine que je lui en impose; et il se persuade que tous les éclaircissemens où il pourroit entrer là-dessus,

bien loin de détruire cette idée, ne serviroient qu'à la confirmer.

LISIMON.

Votre situation me touche. Que puis-je faire pour votre service ?

CLÉANTE.

Mon père, que les affaires de son commerce ont retenu quelques mois en province, est enfin de retour à Paris.

LISIMON.

Il est revenu? J'en suis ravi. Voulez-vous que je lui aille parler ?

CLÉANTE.

Vous n'aurez pas la peine de l'aller chercher. Je sais, de bonne part, qu'il doit vous venir voir aujourd'hui. Il ne tardera pas. J'appréhendois même qu'il ne m'eût devancé.

LISIMON.

Le bon-homme cherche à évaporer sa bile. Je m'y attends. Je vous promets de mettre tout en œuvre pour vous réconcilier avec lui : mais je ne vous réponds pas du succès de mes soins ; car il est terriblement entêté.

CLÉANTE.

Il m'est venu une idée dont je crois la réussite infaillible, dès que vous voudrez bien nous seconder, comme vous m'en flattez. Je ne juge pas à propos de paroître devant lui. Outre qu'il me l'a défendu expressément, ma vue ne feroit qu'augmenter sa colère. Il s'agit de me justifier, et il n'y a que le mérite de Clarice qui puisse pro-

duire cet effet. Je voudrois donc qu'il la vît ; mais sans savoir qu'elle est ma femme, afin qu'il l'examinât sans prévention. Encore une fois, j'ose m'assurer que, s'il la connoissoit, il approuveroit notre mariage.

LISIMON.

Fort bien. Je lui dirai que c'est une de mes parentes.

CLÉANTE.

Votre nièce, par exemple.

LISIMON.

Encore mieux. Votre père sait que j'en ai une en province ; mais il ne l'a jamais vue.

CLÉANTE.

Que je vous ai d'obligation ! Je ne puis vivre heureux sans la possession de Clarice ; mais je ne puis l'être aussi sans l'amitié de mon père.

LISIMON.

Ne nous arrêtons pas ici davantage. Je rougis de la laisser seule si long-temps.

CLÉANTE.

Elle est dans la chambre voisine, et je cours la chercher.

LISIMON.

Je vous suis. Je veux l'aller recevoir.

(*Ils vont ensemble au fond du théâtre, et reparoissent aussitôt avec Clarice.*)

SCÈNE II.

CLÉANTE, CLARICE, LISIMON.

CLÉANTE, *à Clarice.*

VENEZ, Madame, venez remercier le meilleur de tous les amis.

CLARICE, *à Lisimon.*

Ce n'est pas sans scrupule, Monsieur, que je me présente devant vous; mais je n'ai pu refuser aux instances de Cléante une démarche dont je crains bien que le succès ne réponde pas à ses espérances.

LISIMON.

Je ne saurois, Madame, me plaindre de votre délicatesse. Je n'ai pas l'honneur de vous être connu; mais je vous supplie d'être persuadée que, si je puis contribuer à votre félicité commune, je n'aurai jamais eu plus de plaisir.

CLÉANTE, *à Clarice.*

Lisimon a la bonté d'entrer dans nos intérêts, et de se prêter à notre entreprise. Il veut bien, Clarice, que vous passiez ici pour sa nièce, et je ne doute pas que ce titre ne prévienne mon père en votre faveur.

CLARICE, *à Lisimon.*

Ah! Monsieur, quelles grâces n'ai-je pas à vous rendre!

LISIMON.

Point de remercîmens, Madame, je vous prie;

je ne les ai point encore mérités. Regardez-moi donc comme votre oncle, et commandez dans ma maison comme ma nièce. Permettez que je vous quitte un instant. Je vais tout disposer pour la réception de M. Orgon.

(*Il sort.*)

SCÈNE III.

CLÉANTE, CLARICE.

CLARICE.

Ah ! Cléante, ma frayeur redouble à mesure que le moment fatal approche.

CLÉANTE.

Ne vous alarmez point, ma chère Clarice.

CLARICE.

Hélas ! quand je pense que je vais parler à un homme qui me hait, qui me regarde comme l'unique cause de ses chagrins et de la perte de son fils ; quand je me le représente dans la colère violente où il est contre vous et contre moi, je frémis du danger où je m'expose.

CLÉANTE.

Votre crainte est frivole. Si vous paroissiez à ses yeux sous le nom de ma femme, je conçois que vous auriez alors un furieux orage à essuyer ; mais il ne vous connoît point, et vous avez l'avantage de le connoître. Non, Clarice, le péril que

vous courez n'est rien ; mais fût-il aussi terrible que votre imagination vous le représente, que ne devez-vous point entreprendre pour éviter le malheur qui nous menace ? Ah ! si mon père alloit nous séparer pour jamais !... Je vois déjà que cette triste idée, tout éloignée qu'elle est, vous pénètre le cœur. Vous pleurez, Clarice, vous pleurez ! Ne me dérobez point vos larmes. Elles sont des marques de votre tendresse et de votre vertu ; elles naissent de l'une et de l'autre : vous sentez qu'en me perdant, vous perdriez une réputation qui vous est aussi précieuse que moi-même.

CLARICE.

C'en est fait, Cléante, mon courage revient, et il n'y a point de danger que je n'affronte. C'est vous que je dois sauver. Je n'aurai plus que vous devant les yeux. Quel bonheur, si je puis réussir ! Si je ne réussis pas, nous aurons fait du moins tout ce que la raison et la nature exigent de deux cœurs unis par la vertu.

SCÈNE IV.

CLÉANTE, CLARICE, TOINETTE.

TOINETTE, *à Cléante.*

Monsieur, je vous annonce que monsieur votre père vient d'arriver.

CLÉANTE.

Cela suffit.

CLARICE.

Ah ! ciel !

TOINETTE.

Quoi ! Madame, vous tremblez encore ?

CLÉANTE, *à Clarice.*

Allons, Clarice, c'est maintenant que vous avez besoin du courage que vous me promettiez tout à l'heure.

CLARICE.

Pardonnez-moi ce premier mouvement; il n'aura pas de suite, je l'espère. Mais, retirez-vous, et ne paroissez point que je ne vous avertisse.

CLÉANTE.

Adieu. Songez que ma destinée est entre vos mains.

(*Il sort.*)

SCÈNE V.

CLARICE, TOINETTE.

TOINETTE.

Je me flatte, Madame, que tout ira bien, et la qualité de nièce que M. Lisimon m'a dit qu'il vous avoit donnée, lève toutes les difficultés qui pouvoient vous effrayer. Mais je vois entrer monsieur Orgon.

SCÈNE VI.

ORGON, CLARICE, LISIMON, TOINETTE.

ORGON, *à Lisimon.*

Je serai charmé de la voir.

CLARICE, *bas, à Toinette.*

Toinette, ne m'abandonne pas.

TOINETTE, *bas.*

Oh! je n'ai garde.

LISIMON, *à Clarice.*

Ma nièce, voici monsieur Orgon, dont vous aurez sans doute entendu parler à mon frère?

ORGON, *à Clarice.*

J'ai l'avantage, Mademoiselle, d'être de ses intimes amis.

LISIMON, *bas.*

Excusez sa timidité.

ORGON.

Mon ami, vous voulez bien souffrir que je l'embrasse.

LISIMON.

Vous lui faites honneur.

ORGON, *s'avançant vers Clarice pour l'embrasser.*

Permettez, Mademoiselle, que j'aie le plaisir... (*Il l'embrasse, et elle s'évanouit.*) Comment donc! qu'avez-vous?

CLARICE, *à Toinette.*

Toinette, soutiens-moi.

TOINETTE.

Ah! ma chère maîtresse!

LISIMON, *à Clarice.*

Ma nièce!... (*A part.*) Elle se trouve mal.. (*A Toinette.*) Allez vîte, Toinette, lui faire prendre l'air, et qu'on lui donne tous les secours dont elle aura besoin.

(*Clarice et Toinette sortent.*)

SCÈNE VII.

ORGON, LISIMON.

ORGON.

Cet accident-là lui est survenu bien mal à propos.

LISIMON.

Ce ne sera rien. Elle est encore un peu fatiguée du voyage.

ORGON.

C'est une personne très-aimable, et une fille de votre frère auroit bien convenu à Cléante. Mais le fripon!... Vous savez apparemment la belle action qu'il a faite?

LISIMON.

Vous voulez parler de son mariage?

ORGON.

Que vous en semble, Lisimon? Ne suis-je pas bien malheureux d'avoir un fils tel que lui?

LISIMON.

Je vous plains. Vous êtes-vous bien porté dans votre voyage?

ORGON.

Assez bien. Quand on souhaite des enfans, on ne sait guère ce que l'on souhaite.

LISIMON.

Vous avez raison. Depuis quand êtes-vous de retour?

ORGON.

Depuis avant-hier. On se tue pour amasser du bien à ces ingrats-là, et en voilà la récompense! Combien d'argent n'ai-je pas dépensé pour l'éducation de Cléante! et vous voyez comme il en profite! L'auriez-vous cru capable d'un tel égarement.

LISIMON.

Non, car il m'a toujours paru assez sage.

ORGON.

Prendre une femme sans bien!

LISIMON.

Voilà le mal.

ORGON.

Par amourette!

LISIMON.

Mais vous qui parlez, mon cher Orgon, n'avez-vous pas aimé dans votre jeunesse?

ORGON.

Sans doute, j'ai aimé, j'ai aimé; je ne le nie point; mais l'amour ne m'a jamais fait faire de folies.

LISIMON.

C'étoit donc un amour bien extraordinaire ?

ORGON.

Ce que c'est qu'un jeune étourdi ! Il ne faut qu'un petit nez tourné d'une certaine façon pour lui bouleverser la cervelle... Et se marier encore malgré moi !

LISIMON.

Vous n'avez pas voulu lui accorder votre consentement ?

ORGON.

Faut-il pour cela qu'il s'en passe ?

LISIMON.

Ce n'est pas mon sentiment.

ORGON.

Je lui ferai voir ce que c'est que l'autorité d'un père. C'est un mariage nul, de toute nullité.

LISIMON.

Il faudra voir.

ORGON.

Comment! il faudra voir? Oh! cela est tout vu.

LISIMON.

Ce mariage...

ORGON, *l'interrompant.*

Sera cassé.

LISIMON.

On pourroit trouver quelque expédient...

ORGON, *l'interrompant.*

L'expédient, c'est de le casser.

LISIMON.

Je veux dire quelque tempérament pour....

ORGON, *l'interrompant.*

Je prétends qu'on le casse.

LISIMON.

Calmez-vous. Je vois ma nièce qui revient.

SCÈNE VIII.

ORGON, CLARICE, LISIMON, TOINETTE.

LISIMON, *à Clarice.*

Eh bien! comment vous trouvez-vous?

CLARICE.

Fort bien, mon oncle, et ma foiblesse est entièrement dissipée.

ORGON.

J'en suis, en vérité, ravi! (*A Lisimon.*) Ce qui m'étonne, c'est que cet évanouissement lui ait pris au moment que je l'embrassois.

TOINETTE.

Croyez-vous, Monsieur, qu'on puisse embrasser une personne comme vous sans émotion?

ORGON, *à Clarice.*

Qu'en dois-je croire, Mademoiselle? C'est à vous à expliquer ce mystère.

CLARICE.

Je suis trop sincère pour vous cacher que c'est votre présence qui a produit cet accident.

TOINETTE, *à Orgon.*

Que vous ai-je dit?

LISIMON, *à Clarice.*

Comment, ma nièce! qu'est-ce que cela signifie?

CLARICE.

En voyant Monsieur, j'ai cru voir un père que je chéris infiniment.

ORGON, *à Lisimon.*

Est-ce que je ressemble à votre frère?

LISIMON.

Je n'y avois pas pris garde; mais elle m'en fait apercevoir.

ORGON.

Sérieusement?

TOINETTE.

Oui, vous avez des yeux... une bouche... Je ne puis pas bien dire ce que c'est; mais il y a mille gens qui se ressemblent moins.

ORGON, *à Lisimon.*

Elle l'a remarqué d'abord. Cela est tout à fait singulier.

CLARICE.

Les traits d'un père digne de la plus parfaite vénération, font toujours une impression profonde sur l'esprit d'une fille qui sait son devoir.

ORGON.

On ne peut pas mieux parler.

LISIMON.

Je vous assure que vous seriez encore plus content de ses sentimens, si vous la connoissiez.

CLARICE.

Il ne me conviendroit pas de les développer ici : je craindrois qu'on ne m'accusât d'affectation et d'orgueil.

ORGON, *à Lisimon.*

J'ai entendu dire beaucoup de bien de votre nièce; mais, en vérité, ce que j'en vois par moi-même, passe encore l'idée qu'on m'en a donnée.

LISIMON.

J'espère que vous n'en rabattrez point, quand vous la connoîtrez mieux.

CLARICE, *à Orgon.*

L'estime d'une personne comme vous, Monsieur, est pour moi d'un prix infini.

ORGON.

Ah! que votre père est heureux d'avoir une fille si raisonnable! Pourquoi mon coquin de fils n'a-t-il pas un pareil caractère?

CLARICE.

Votre fils, Monsieur! Avez-vous lieu de vous plaindre de lui?

ORGON.

Que trop, vraiment!..... Mais laissons-le là. Il ne mérite pas d'être mêlé dans un entretien si aimable.

CLARICE.

Il suffit qu'il vous appartienne pour que je m'intéresse à ce qui le regarde. Qu'a-t-il donc fait qui vous irrite si fort contre lui?

ORGON.

Une extravagance impardonnable. Il s'est, pendant mon absence, amouraché d'une certaine Clarice, et l'a épousée sans mon aveu.

CLARICE.

Le cas est grave... Mais peut-être n'est-il pas si coupable que vous le pensez.

ORGON.

Vous voulez prendre sa défense ?

LISIMON, *à Clarice.*

Ma nièce, vous aurez de la peine à le justifier.

ORGON.

Elle a bien de l'esprit ; mais elle embrasse une mauvaise cause.

CLARICE.

La seule chose qui m'arrête, c'est que je me fais scrupule de combattre vos sentimens.

ORGON.

D'autant plus que le succès est impossible.

CLARICE.

Il y a des circonstances qui rendent quelquefois une action moins criminelle.... Je parle par conjectures... Supposons que l'attachement de monsieur votre fils pour Clarice, au lieu d'être fondé sur un fol amour, comme apparemment vous le pensez, n'ait été produit que par une véritable estime pour quelques bonnes qualités qu'il aura cru apercevoir en elle.

ORGON.

C'est une supposition en l'air.

CLARICE.

Je l'avoue; mais, si je disois vrai, par hasard, ne conviendriez-vous pas que monsieur votre fils seroit alors plus excusable que s'il avoit été emporté par une passion, que je condamne comme vous, lorsque l'estime ne l'a pas fait naître?

TOINETTE, *à Orgon.*

La chose est claire.

ORGON.

Soit.

CLARICE.

Je ne saurois vous dire si Clarice a quelque mérite. Je le suppose... Mais, quant à monsieur votre fils, vous ne pouvez disconvenir qu'il n'en ait beaucoup.

ORGON, *à Lisimon.*

Qu'en sait-elle?

LISIMON.

C'est un fait que vous ne sauriez nier.

ORGON, *d'un air fâché.*

Il est vrai que le fripon n'en manque pas.

CLARICE.

Eh bien! Monsieur, si une fille n'a pu résister au pouvoir légitime que le vrai mérite a sur les cœurs; si sa raison lui a fait entendre que la possession d'un homme en qui il éclatoit, la rendroit parfaitement heureuse; enfin, si elle s'est aveuglée elle-même jusqu'à lui sacrifier sa réputation, en consentant, ou peut-être en l'engageant à une union si irrégulière, ne m'avouerez-vous pas qu'il faut qu'elle ait aimé votre fils avec bien de la ten-

dresse, et ne la trouvez-vous pas plus malheureuse que criminelle ?

ORGON.

Oh ! je vous prie, Mademoiselle, finissons.... (*A Lisimon.*) Comme elle assaisonne tout ce qu'elle dit ! Quand ce seroit sa propre cause, elle ne la défendroit pas mieux.

LISIMON.

Vous sentez donc la force de ses raisonnemens.

ORGON.

Je sens!..oui... que tout cela est une belle imagination.

CLARICE.

Si vous avez là-dessus des lumières que je n'ai pas, je n'ai plus rien à dire.

ORGON.

Je ne sais point le fond de toute cette intrigue; mais je gagerois bien qu'elle n'est pas telle que vous la représentez. Après tout, quand cela seroit, il me reste toujours une raison très-forte, qui m'empêchera d'approuver le mariage en question.

CLARICE.

M'est-il permis, Monsieur, de vous demander quelle est cette raison ?

ORGON.

C'est que Clarice n'a pas de bien.

CLARICE.

Eh ! Monsieur, si elle n'a pas apporté des richesses à votre fils, elle en sera plus humble dans sa conduite, plus réservée dans sa dépense, et

d'autant plus reconnoissante qu'il aura été plus généreux. Il me semble que je suis à sa place. Si j'avois un époux à qui je dusse tout, je mettrois mon honneur et mon devoir à faire sa félicité. Je n'aurois d'autre loi que ses désirs, d'autre satisfaction que la sienne, et je tâcherois enfin de remplacer le bien que je ne lui aurois pas donné, par des vertus qui sont infiniment plus estimables.

ORGON.

Il suffit; je ne veux plus vous écouter.

CLARICE, *faisant la révérence et voulant se retirer.*

Je serois au désespoir de vous déplaire, et je vais...

ORGON, *l'arrêtant.*

Vous ne m'entendez pas. Non, votre conversation m'enchante... Mais parlons d'autre chose.

TOINETTE, *à part.*

M. Orgon craint de n'avoir pas raison.

CLARICE, *à Orgon.*

Je n'ai que trop abusé de votre bonté, et je me retire.

ORGON.

Eh! non, Mademoiselle... Attendez donc.

LISIMON.

Laissez-la aller. Elle a quelques ordres à donner. Vous ne nous quittez pas si tôt, et vous aurez tout le temps de l'entretenir.

(*Clarice sort.*)

SCÈNE

SCÈNE IX.

ORGON, LISIMON, TOINETTE, *dans le fond du théâtre, et qui écoute.*

ORGON.

Par ma foi! Lisimon, vous avez là une nièce d'un mérite incomparable.

LISIMON.

Il ne me siéroit pas de faire son éloge; mais je ne puis m'empêcher de convenir qu'elle a l'esprit bien fait et le cœur bien placé.

ORGON.

Ils sont au-dessus de tout, et se soutiennent mutuellement. Que l'un est venu à propos au secours de l'autre, et avec quelle adresse elle alloit à son but par un détour!... A présent que j'y réfléchis, il me vient certains soupçons.

LISIMON.

Vous avez des soupçons?

ORGON.

Très-bien fondés, et qui autorisent un projet....

LISIMON, *l'interrompant.*

Qu'est-ce que c'est?

ORGON.

Avant que de vous en faire part, je veux être sûr de mon fait. Ayez la bonté d'aller dire à votre nièce que je voudrois lui parler en particulier.

LISIMON.

Quoi ! vous ne voulez pas m'apprendre...

ORGON, *l'interrompant.*

Patience, mon cher ami, patience ; vous le saurez.

LISIMON.

Je vais donc vous l'envoyer... (*A part.*) Quelle idée lui passe par la tête ?..... (*A Toinette, qu'il aperçoit.*) Ah ! ah ! que faisiez-vous là, Toinette ?

TOINETTE.

A vous dire le vrai, Messieurs, j'écoutois.

ORGON, *à Lisimon.*

Elle est sincère.

LISIMON, *vivement à Toinette.*

Comment donc !...

ORGON, *l'interrompant.*

Ne la grondez pas. Elle a fort bien fait ; et je suis ravi qu'elle nous ait entendus... (*A Toinette.*) Approchez, Toinette, approchez... (*A Lisimon.*) Et vous, Lisimon, faites-moi le plaisir que je vous ai demandé.

LISIMON.

Vous allez être satisfait.

(*Il sort.*)

SCÈNE X.

ORGON, TOINETTE.

TOINETTE, *à part.*

Il va me questionner ; tenons ferme.

ORGON.

Je vois, Toinette, que vous êtes franche, et je compte que vous m'allez dire la vérité.

TOINETTE.

Vous avez tout lieu de l'espérer, Monsieur. La sincérité est ma vertu favorite. Que voulez-vous savoir?

ORGON.

Quel est d'abord le motif qui vous portoit à nous écouter?

TOINETTE.

L'intérêt que ma maîtresse et moi prenons à ce qui vous regarde.

ORGON.

Je me suis attendu à cette réponse. N'est-il pas vrai que ma vue a fait quelque impression sur elle?

TOINETTE.

Certainement, et cette impression a même été très-forte.

ORGON.

Cet évanouissement, si singulier, n'étoit-il pas une suite de cette impression?

TOINETTE.

Une suite fort naturelle; et vous devez vous souvenir de ce qu'elle vous a dit à cette occasion?

ORGON.

Sur quoi? sur ma prétendue ressemblance avec son père?..... Ah! la rusée!..... Oui, oui, de la ressemblance..... Hein? qu'est-ce que cela veut dire?

TOINETTE.

Ce que cela veut dire ?

ORGON.

Oui..... Allons, Toinette, ne vous démentez point. Voilà une belle occasion de signaler cette sincérité, votre vertu favorite.

TOINETTE.

Allons donc, Monsieur! Ce n'est que pour m'éprouver que vous faites semblant d'être si curieux. Une personne de votre mérite n'est pas susceptible d'un pareil défaut.

ORGON.

Non, j'agis de bonne foi.

TOINETTE.

Se prévaloir de ma franchise! Oh! cela n'est pas bien. Qui le croiroit à votre physionomie?

ORGON.

Mais vous en avez déjà trop dit vous-même pour ne pas achever.

TOINETTE.

Moi, Monsieur?

ORGON.

Ce mot d'émotion, qui vous est échappé, par exemple, ne signifie-t-il rien, à votre avis?

TOINETTE.

Ah! je m'aperçois qu'il faut prendre garde à ce qu'on dit devant vous.

ORGON.

Croyez-vous donc que je manque de pénétration?

TOINETTE.

Au contraire, Monsieur; je vois que vous en avez infiniment.

ORGON, *à part.*

Elle cherche à éluder mes questions. Prenons un autre tour.

TOINETTE, *à part.*

O le malicieux vieillard!

ORGON.

Vous me cachez ce que je découvre moi-même... Passons. Votre maîtresse a des manières qui plaisent; mais quel est le fond de son caractère?

TOINETTE.

Pourquoi me faites-vous cette question?

ORGON.

Prenez bien garde à ce que vous répondrez. Il ne s'agit pas moins que de la fortune de votre maîtresse.

TOINETTE.

De sa fortune? Oh! Monsieur, vous ne pouvez pas mieux placer vos bienfaits.

ORGON.

Est-elle complaisante, docile, prévenante?

TOINETTE.

Oui, Monsieur; et, de plus, très-économe.

ORGON.

Vous la croyez donc propre à rendre un mari heureux?

TOINETTE.

Elle est toute formée pour cela.

ORGON.

A-t-elle le cœur un peu tendre?

TOINETTE.

Comment?

ORGON.

Et tout neuf?

TOINETTE.

Qu'entendez-vous par là?

ORGON.

Quelqu'un n'est-il pas parvenu à la rendre sensible?

TOINETTE.

Bon! à quoi allez-vous penser?

ORGON.

Elle ne vous a pas mise dans sa confidence?

TOINETTE.

Quelle idée! Ne connoissez-vous pas là-dessus la discrétion des filles?

ORGON.

Oh! elle sera bien dissimulée, si je ne lui arrache pas son secret!

TOINETTE.

Son secret, dites-vous?

ORGON.

Elle vient. Laissez-moi seul avec elle.

TOINETTE, *à part.*

O ciel! nous sommes découverts.

(*Elle sort.*)

SCÈNE XI.

CLARICE, ORGON.

ORGON.

Je vous attendois, Mademoiselle, et je brûle de vous entretenir.

CLARICE.

Ce que mon oncle m'a dit, sans s'expliquer, ne me donne pas moins d'impatience.

ORGON.

C'est en dire trop; et je pourrois, à ce sujet, me former des idées qui seroient fort au-dessus de la réalité.

CLARICE.

Si vous me connoissiez, vous verriez qu'elles seroient bien éloignées d'y atteindre.

ORGON.

Vous me ravissez!.... Il est donc vrai que je ne me suis point abusé..... Ne doutez plus que je ne vous connoisse. Oui, oui, je vous connois.

CLARICE, *avec effroi.*

Vous me connoissez?

ORGON.

J'ai pénétré vos dispositions..... Vous ne me haïssez pas?

CLARICE.

Ah! Monsieur, que mes sentimens à votre égard sont différens de la haine!

ORGON.

Ceux que j'ai conçus pour vous en diffèrent bien davantage.

CLARICE.

Mon bonheur seroit parfait, s'ils étoient tels que je le souhaite.

ORGON.

Ne seriez-vous pas bien aise de passer votre vie avec moi?

CLARICE.

Une grâce si singulière feroit toute ma félicité.

ORGON.

J'aurois pour vous une complaisance extrême.

CLARICE.

Je tâcherois de la mériter par mon attachement.

ORGON.

L'heureux hasard que celui qui m'a offert à vos yeux!

CLARICE.

Que n'ai-je eu ce bonheur plus tôt!

ORGON.

A quoi dois-je des sentimens si favorables?

CLARICE.

Un mouvement secret me les inspire.

ORGON.

Je ne vous suis donc pas indifférent?

CLARICE.

Non; vous ne me l'êtes point, et je ne puis vous refuser l'estime la plus parfaite.

ORGON.

Oui, l'estime... Ah! que ce mot est joli! Il est inutile de l'expliquer. C'est de l'amour, n'est-ce pas?

CLARICE, *doucement.*

De l'amour?

ORGON.

Ne vous en défendez point. A mon âge on voit clair. Avouez franchement que vous m'aimez.

CLARICE.

Vous ne vous trompez pas, Monsieur. Je vous aime, et je ne rougis point de le dire... Mais...

ORGON, *l'interrompant.*

Point de mais, je vous prie. Le mot est lâché, mignonne! Il n'est plus temps de chercher des détours. Je suis enchanté de cet aveu. Vous serez satisfaite. Je vais parler à votre oncle. Souffrez que je vous quitte.

CLARICE, *à part.*

Quel est donc son dessein?

ORGON, *apercevant Lisimon qui s'approche.*

Mais, le voici lui-même.

CLARICE, *à part.*

Allons cacher ailleurs le trouble où je suis.

ORGON.

Vous sortez?

CLARICE.

Ma présence, je crois, n'est pas nécessaire.

ORGON.

J'entends. Il faut laisser agir votre modestie.

(*Clarice sort.*)

SCÈNE XII.

ORGON, LISIMON.

LISIMON.

Je viens trop tôt, sans doute; et j'ai interrompu votre entretien?

ORGON, *d'un air gai.*

Point du tout. Vous ne pouviez pas venir plus à propos.

LISIMON.

Vous êtes bien joyeux?

ORGON.

Plus je vois votre nièce, plus je la trouve charmante.

LISIMON.

Vous voudriez bien, j'en suis sûr, que la femme de Cléante lui ressemblât?

ORGON.

A propos de lui, j'avois résolu de faire casser son mariage; mais je change d'avis.

LISIMON.

Voilà une résolution très-louable.

ORGON.

Je saurai le punir d'une autre manière.

LISIMON.

Quoi! vous êtes toujours aigri contre lui?

ORGON.

J'ai envie de me marier.

LISIMON.

De vous marier?

ORGON.

Oui, de me marier. J'aurai des enfans, qui partageront mon bien avec mon pendard de fils, et cela le mortifiera.

LISIMON.

L'idée est singulière.

ORGON.

Et très-sensée.

LISIMON.

Vous avez quelque personne en vue?

ORGON.

Certainement.

LISIMON.

Puis-je savoir quelle est l'heureuse mortelle sur qui tombe l'honneur de votre choix?

ORGON.

C'est une personne pleine de raison, de bon sens, d'esprit, et qui brille de toutes sortes de vertus; en un mot, votre nièce.

LISIMON.

Vous vous moquez.

ORGON.

Je ne me moque point.

LISIMON.

Vous n'y pensez pas.

ORGON.

J'y pense très-fort.

LISIMON.

Elle vous plaît donc?

ORGON.

Infiniment.

LISIMON.

Vous voilà amoureux ?

ORGON.

Amoureux ou non, je suis déterminé à l'épouser.

LISIMON.

Tout de bon ?

ORGON.

Tout de bon.

LISIMON.

Il y a cependant une petite difficulté qui pourra traverser cette affaire.

ORGON.

Quelle est-elle ?

LISIMON.

Nous ne sommes point d'humeur, son père ni moi, de forcer son inclination.

ORGON.

Je ne l'exige point.

LISIMON.

Elle ne nous a jamais donné aucun sujet de mécontentement, et, par les qualités qu'elle possède, elle mérite, de notre part, toutes sortes de considérations.

ORGON.

D'accord.

LISIMON.

Ainsi il faut voir si son penchant est conforme au vôtre.

ORGON.

Si vous n'avez que cet obstacle à m'opposer, ce n'est rien.

LISIMON.

Plaît-il?

ORGON.

Ce n'est rien, vous dis-je.

LISIMON.

Expliquez-vous.

ORGON.

Apprenez, mon cher ami, que votre nièce m'aime.

LISIMON.

Ma nièce?

ORGON.

Et qu'en approchant, elle s'est évanouie par un effet de sympathie pour moi.

LISIMON, *à part.*

Quelle extravagance!

ORGON.

Que dites-vous?

LISIMON.

Je dis qu'il y a beaucoup d'apparence.

ORGON.

Elle m'aime, encore une fois. C'est un fait incontestable.

LISIMON.

Cela étant, voilà l'affaire fort avancée.

ORGON.

Je la regarde comme faite.

LISIMON.

Et moi aussi.

ORGON.

Je ne me sens pas de joie!

LISIMON.

Ni moi non plus.

ORGON.

Je veux lui donner un petit divertissement, pour la préparer au bonheur que je lui destine.

LISIMON.

Cela est fort bien pensé.

ORGON.

Pourrons-nous avoir des violons, des chanteurs, des danseurs?

LISIMON.

Sans difficulté. J'ai un de mes voisins qui a chez lui un opéra tout entier.

ORGON.

A merveille. Voulez-vous prendre sur vous le soin de cette fête?

LISIMON.

Volontiers; et je vais tout préparer pour cet effet. (*A part.*) Il donne de lui-même dans le piége, et je crois que nous le tenons.

(*Il sort.*)

SCÈNE XIII.

ORGON.

Voila une aventure qui me fera rajeunir de plus de vingt ans, et qui me dédommagera pleinement des chagrins que Cléante me cause. S'il s'est marié à sa fantaisie, je me marierai à la mienne; et ni lui, ni personne, n'aura lieu de s'en

formaliser. Quelle différence de lui à moi! C'est à mon âge qu'il convient de prendre une femme par inclination. Pour sentir un amour raisonnable, il faut être en état de juger du mérite d'une belle, et un jeune éventé en est-il capable? Il n'y a que nous qui nous y connoissions. Aussi n'y a-t-il que nous qui sachions aimer et qui puissions aimer légitimement.

SCÈNE XIV.

ORGON, TOINETTE.

ORGON.

Ah! vous voilà, Toinette?

TOINETTE.

Qu'y a-t-il donc de nouveau, Monsieur? Je viens de voir monsieur Lisimon sortir du logis avec empressement.

ORGON.

Je l'ai chargé d'une commission qui va répandre dans toute la maison le plaisir que je sens.

TOINETTE.

Effectivement, vous avez l'air bien satisfait.

ORGON.

On ne peut pas être plus content que je le suis.

TOINETTE.

Apprenez-moi, de grâce, le sujet de votre joie, afin que je me réjouisse aussi.

ORGON.

Cela ne se peut pas. La bienséance veut que

j'en instruise votre maîtresse avant vous, et c'est ce que je vais faire. Adieu. Vous allez être toutes deux bien étonnées.

(*Il sort.*)

SCÈNE XV.

TOINETTE.

OUAIS! quelle nouvelle folie achève de lui démonter la cervelle? Il me prend tout à coup un accès de curiosité et d'inquiétude. Je ne vois pas trop quelle sera la fin de cette intrigue. Après tout, quel inconvénient en peut-il arriver? Monsieur Orgon se met dans la tête que ma maîtresse l'aime. Ce n'est pour lui qu'une erreur de plus. Bagatelle. Mais il est amoureux, et ceci est une affaire sérieuse. Pourquoi? C'est sa faute. Ma maîtresse ne prétendoit lui inspirer que de l'estime, et il a pris de l'amour. Oh! tant pis pour lui. Oui, oui, M. Orgon, tant pis pour vous.

SCÈNE XVI.

CLARICE, TOINETTE.

CLARICE.

Eh bien! Toinette, que t'a dit M. Orgon?

TOINETTE.

Vous ne l'avez pas rencontré? Il vient de sortir pour vous aller chercher.

CLARICE.

Je ne l'ai point vu. Sais-tu quelle résolution il a prise?

TOINETTE.

Je n'ai pu rien tirer de lui, et il m'a déclaré positivement que c'étoit à vous, Madame, qu'il réservoit le secret qu'il m'a caché.

CLARICE.

Par quelle bizarrerie va-t-il s'imaginer que j'ai de l'amour pour lui.

TOINETTE.

Que vous importe? Un mot suffira pour le désabuser.

CLARICE.

Eh! puis-je le désabuser sans me perdre? Car, tu le vois, Toinette, ce qu'il sent pour moi est aussi de l'amour.

TOINETTE.

Tant mieux. Avec cela un vieillard est bien foible, et vous ferez de lui ce qu'il vous plaira.

CLARICE.

Je tremble qu'il ne m'arrive tout le contraire, lorsqu'il connoîtra son erreur. Quelle femme s'est jamais vue dans l'embarras où je me trouve?

TOINETTE.

Je le vois qui entre. Songez à vous. Je sors. Surtout prenez courage.

(*Elle s'en va.*)

SCÈNE XVII.

ORGON, CLARICE.

ORGON.

Vous me voyez transporté de joie, Mademoiselle, et il ne tient plus qu'à vous de me rendre le plus heureux de tous les hommes.

CLARICE.

De quelle manière, Monsieur, puis-je vous prouver le zèle ardent que j'ai pour vous?

ORGON.

Le zèle ardent? Ce n'est pas cela que je vous demande. A quoi bon éluder, comme vous faites, le terme d'amour, qui seul peut me satisfaire? Ne m'avez-vous pas dit que vous m'aimiez?

CLARICE.

Je vous l'ai dit, sans doute, et je suis prête encore à vous le confirmer. Je vous aime, Monsieur, comme le meilleur ami de ma famille, et de ce que j'ai de plus cher au monde; comme un second père, et même comme un protecteur, dont l'appui mettroit le comble à ma félicité.

ORGON.

Je ne comprends rien à ce que vous me dites. Nous ne nous entendons point, et vous ne répondez pas à mes sentimens. Car enfin je vous adore, et je viens de vous demander en mariage à votre oncle.

CLARICE.

Moi, Monsieur?

ORGON.

Vous-même.

CLARICE, *à part.*

O ciel ! quelle nouvelle !

ORGON.

Vous n'en êtes pas fâchée ?

CLARICE.

Je suis ravie que vous me trouviez digne de l'attachement d'un honnête homme. Mais...

ORGON.

Achevez.

CLARICE.

Se peut-il que vous pensiez à m'épouser ? Ah ! Monsieur, renoncez à ce projet. Conservez-moi votre estime. Elle m'est infiniment précieuse. Personne ne vous respecte et ne vous révère plus que moi, si ce n'est peut-être votre fils, et je reconnois en vous tant de bonté, de douceur et de complaisance que, sans un obstacle invincible, je ne balancerois pas à vous donner ma main.

ORGON.

Quel est donc cet obstacle ?

CLARICE.

Je ne saurois vous le cacher, et mon cœur ne demande qu'à s'épancher dans votre sein. Vous le dirai-je ?... Vous allez me haïr... Ce cœur...

ORGON.

Eh bien ! Mademoiselle ?

CLARICE.

J'en ai disposé, et il n'est plus à moi.

ORGON.

Un autre le possède ?

CLARICE.

Et le possédera toujours.

ORGON.

Sentiment romanesque. Quand la jeunesse aime une fois, elle croit être capable d'aimer éternellement. C'est un feu follet qui se dissipera.

CLARICE.

Non, mon amour ne s'éteindra jamais. L'estime et la raison l'ont fait naître, la reconnoissance l'exige, et le devoir le justifie.

ORGON.

Le devoir ?

CLARICE.

L'engagement le plus fort nous attache l'un à l'autre.

ORGON.

Une promesse de mariage, peut-être ?

CLARICE.

Ce n'est pas là le plus fort engagement.

ORGON.

Comment donc ! seriez-vous mariée ?

CLARICE.

Modérez votre colère. J'avoue que je la mérite ; mais je mérite encore plus votre compassion. Si je vous avois connu avant que de former des nœuds qui vous révoltent, ou j'y aurois renoncé,

ou vous les auriez approuvés. Considérez ma triste situation. Les sentimens que j'ai pour vous me forcent de condamner une alliance si chère, et je crains que ceux que vous avez pour moi ne détruisent un bonheur dont ils auroient été la source.

ORGON.

Je ne puis le nier, la nouvelle de votre mariage m'afflige autant qu'elle me surprend; et j'ai lieu de me plaindre du mystère que l'on m'en a fait.

CLARICE.

Mon oncle n'a pu vous en parler. Nous nous sommes unis, mon mari et moi, sans l'aveu de nos parens.

ORGON.

En voilà bien d'une autre!

CLARICE.

Et vous ne devez ma confidence qu'à la confiance extrême que j'ai en vous.

ORGON.

Je ne m'étonne plus que vous ayez défendu mon fils avec tant de chaleur.

CLARICE.

Nos causes sont pareilles, et j'ai jugé des motifs qui l'ont fait agir, par ceux qui m'ont entraînée. Puissiez-vous trouver dans son épouse autant de vertus que j'en ai trouvé dans mon époux! Car ne pensez pas que son mérite extérieur et les vaines richesses qu'il possède aient été capables de m'éblouir. J'aime en lui des dons plus rares et plus précieux, des dons qui doivent me justifier

aux yeux de tout le monde, et qui seuls me l'auroient fait préférer à tout autre, comme ils m'ont fait tout sacrifier au bonheur d'être à lui. Jugez, par le prix qu'il me coûte, combien il doit m'être cher. Ah ! je ne survivrois pas au coup qui nous désuniroit. Cependant ce malheur est tout près de m'accabler, si vous n'avez pitié de moi, et si l'estime dont vous voulez bien m'honorer n'est pas un acheminement à la grâce que j'attends de votre générosité.

ORGON.

Vous m'arrachez des larmes. J'entends à présent le titre de protecteur que vous m'avez donné.

CLARICE.

C'est en vous seul que j'espère.

ORGON.

Vous souhaitez que j'embrasse vos intérêts auprès de votre oncle ?

CLARICE.

Je n'ai point d'autre appui que vous.

ORGON.

Oui, oui, je serai le vôtre. La tendresse que j'ai pour vous ne vous sera pas inutile. Je vais découvrir votre mariage à votre oncle, et l'engager à l'approuver, pour travailler ensuite de concert à le faire goûter à votre père.

CLARICE.

Que je suis charmée des dispositions où je vous vois !

ORGON, *apercevant Lisimon qui s'approche.*

Le voici justement.

CLARICE.

Je vous laisse. ... Songez, Monsieur, que c'est de vous seul que dépend ma félicité.

(*Elle sort.*)

SCÈNE XVIII.

ORGON, LISIMON.

LISIMON.

Votre commission est faite, M. Orgon. Les musiciens vont venir... Mais que vois-je? Qu'avez vous ? Vous me paroissez inquiet.

ORGON.

Ce n'est pas sans sujet, mon cher ami. Votre nièce ne veut absolument point m'épouser.

LISIMON.

Cela est extraordinaire.

ORGON.

Pas trop. Ce que j'ai à vous apprendre l'est bien davantage.

LISIMON.

Qu'est-il donc arrivé ?

ORGON.

La nouvelle est un peu chagrinante.

LISIMON.

Pour vous ?

ORGON.

Non, pour vous-même. Je me figure la peine qu'elle vous fera sur celle que je sens; car je suis à peu près dans le même cas que vous.

LISIMON.

Je ne vous entends point.

ORGON.

Et je prends autant de part à votre situation que vous en avez pris à la mienne.

LISIMON.

Hâtez-vous de me tirer d'inquiétude.

ORGON.

N'avez-vous point quelques soupçons sur votre nièce?

LISIMON.

A quelle occasion?

ORGON.

N'a-t-elle pas été tentée de se marier?

LISIMON.

Vous me demandez cela? Ce n'est pas à un oncle que les filles confient de pareils secrets.

ORGON.

Aussi a-t-elle craint de vous en parler, et c'est moi qu'elle a chargé de cette commission.

LISIMON.

Ma nièce a envie de se marier?

ORGON.

Non, cette fantaisie est passée.

LISIMON.

LISIMON.

Elle est mariée ?

ORGON.

Oui.

LISIMON.

Elle vous a fait cette confidence ?

ORGON.

Elle m'a assuré qu'elle avoit épousé un très-honnête homme.

LISIMON.

Juste ciel !

ORGON.

Ne vous fâchez pas, mon ami. Votre nièce a trop de lumières et de conduite pour avoir fait un mariage indigne d'elle.

LISIMON.

Vous avez bonne grâce, en vérité, à prendre son parti !

ORGON.

C'est le moins que je puisse faire pour une personne que j'ai voulu épouser, et c'est un hommage que je rends à son mérite. Accordez-lui le pardon que je vous demande pour elle, et joignez-vous à moi pour l'obtenir de son père.

LISIMON.

Vous exigez que je pardonne à ma nièce, vous qui ne voulez pas pardonner à votre fils ?

ORGON.

Il y a bien de la différence. Votre nièce n'a pas épousé un homme sans bien.

LISIMON.

Cléante n'en a-t-il pas assez pour sa femme et pour lui ?

ORGON.

L'amitié vous prévient pour mon fils.

LISIMON.

Et l'amour vous prévient pour ma nièce.

ORGON, *vivement.*

Oh ! voilà de nos raisonneurs ! ils donnent des conseils, et n'en veulent suivre aucun.

LISIMON.

La réflexion est juste.

ORGON.

Ils condamnent ce que les autres font, et ils font comme eux.

LISIMON.

A l'application.

ORGON.

Vous ne voulez donc pas m'accorder la grâce de votre nièce ?

LISIMON.

Je ne vous la refuse pas absolument; mais encore faut-il que vous vous mettiez en état de l'obtenir.

ORGON.

Par quel moyen, je vous prie ?

LISIMON.

En pardonnant à Cléante.

ORGON.

Vous revenez toujours à votre but.

LISIMON.

Il ne m'est pas possible de m'en écarter.

ORGON.

Voilà un furieux entêtement!

LISIMON.

Vous avez beau dire, je ne puis pardonner à ma nièce que vous ne pardonniez à votre fils.

ORGON, *en colère.*

Ce n'est pas la même chose, encore une fois.

LISIMON.

Et moi, je vous dis que c'est la même chose.

ORGON, *à part, faisant quelques pas pour aller à l'appartement de Clarice.*

Quel homme!... Mais, parbleu! je ne veux pas en avoir le démenti.

LISIMON.

Où allez-vous donc?

ORGON, *s'en allant toujours.*

Nous verrons si vous résisterez à ses larmes.

SCÈNE XIX.

ORGON, CLARICE, LISIMON, TOINETTE.

ORGON, *à Clarice.*

Venez, Madame, venez joindre vos prières à

mes instances... (*à Lisimon.*) Et vous, Lisimon, voyez si l'on peut rien refuser à une personne si charmante.

LISIMON.

Vos mesures sont inutiles, et je ne veux pas seulement la voir.

(*Il sort.*)

SCÈNE XX.

ORGON, CLARICE, TOINETTE.

ORGON, *à part.*

Il a perdu l'esprit.

CLARICE, *à part.*

Hélas!

TOINETTE, *à Orgon.*

Peut-on pousser aussi loin l'opiniâtreté?

CLARICE, *à Orgon.*

Il ne me reste donc plus d'espérance?

ORGON.

Votre oncle m'impose des conditions si dures! Vouloir que je pardonne à mon fils!

CLARICE.

Mon bonheur vous touche foiblement, si cet obstacle vous arrête.

ORGON.

Me croyez-vous capable d'une telle foiblesse?

CLARICE.

En est-ce une que d'être père ?

ORGON.

Quoi ! vous prétendriez...

CLARICE, *l'interrompant.*

Vous avez déjà eu pour moi tant de bontés ! Voulez-vous, par le refus d'une nouvelle grâce, me faire soupçonner que je ne les méritois pas, et que vous vous en repentez? Vous avez daigné m'accorder votre estime. Un sentiment plus tendre s'y est joint encore. Ma main ne vous a pas paru indigne de la vôtre, et quand je ne puis être à vous, vous poussez la générosité jusqu'à me défendre. Mettez le comble à tant de bienfaits, par un bonheur d'autant plus grand, que celui de votre fils en sera la source.

TOINETTE, *à Orgon.*

Ah! Monsieur, cela fend le cœur !

ORGON, *à Clarice.*

Vous exigez de moi ce sacrifice ?

CLARICE.

Tout ce que j'ai de plus cher y est attaché.

ORGON.

Vous abusez du pouvoir que vous avez sur moi.

CLARICE.

Votre fils est prêt à venir se jeter à vos genoux.

ORGON.

Est-ce que vous l'avez vu ?

CLARICE.

Il est ici.

ORGON.

Cléante ?

SCÈNE XXI.

ORGON, CLÉANTE, CLARICE, LISIMON, TOINETTE.

LISIMON, *à Orgon, en lui présentant Cléante, qui se jette à ses pieds.*

Oui, le voilà. Prononcez sur son sort; mais songez qu'en même-temps vous prononcerez sur celui de ma nièce.

ORGON, *à Cléante.*

Ah! te voilà, libertin ?

CLÉANTE.

Calmez votre courroux, mon père, et daignez m'entendre.

ORGON, *à Lisimon.*

Oh ! il va nous dire de belles choses !

LISIMON.

Patience.

ORGON, *à Cléante.*

Fils dénaturé !

CLÉANTE.

Je mourrois plutôt que de mériter un titre si odieux !

ORGON.

Le beau mariage que vous avez fait !

CLÉANTE.

J'ose me flatter que vous l'excuseriez, si vous le regardiez du même œil que celui que vous avez voulu faire.

ORGON, *à Lisimon.*

Il va me donner des conseils ! (*A Cléante.*) Avez-vous aussi amené la digne personne que vous avez épousée ?

CLÉANTE.

Oui, mon père.

ORGON.

Quelle insolence !

LISIMON.

Modérez-vous, mon cher Orgon.

ORGON.

Modérez-vous vous-même, et laissez parler votre nièce. Elle mérite mieux que vous d'obtenir ce qu'elle demande. (*A Clarice.*) Eh bien ! Madame ; serez-vous encore favorable à Cléante, après la hardiesse qu'il a de se présenter devant moi ?

CLARICE.

Sa vue ne fait qu'augmenter l'intérêt que je prends à lui.

ORGON.

Quelle bonté! (*A Cléante.*) Et vous ne la remerciez pas, ingrat que vous êtes?

CLÉANTE.

Madame sait bien que ma reconnoissance ne cède qu'au profond respect que j'ai pour vous.

ORGON.

Elle sait cela? Quel discours!

LISIMON.

Soyez sûr qu'elle en est aussi persuadée que moi.

ORGON.

A l'autre!

CLARICE.

Non, Monsieur, je n'en doute nullement.

ORGON.

L'excellent petit cœur! (*A Cléante.*) Allez, Cléante, vous n'êtes pas digne de ses bontés ni des miennes. (*A Clarice.*) Mais enfin vous le voulez, Madame, et il faut bien vous satisfaire. Oui, si je pardonne à Cléante, ce n'est qu'en votre faveur, et qu'à condition que votre oncle vous pardonne.

CLÉANTE.

Ah! mon père! (*A Clarice.*) Ah! Clarice!

ORGON.

Clarice!

LISIMON.

Oui, c'est Clarice que vous voyez.

TOINETTE, *à Orgon.*

Elle-même.

ORGON, *à Lisimon.*

Votre nièce est sa femme?

LISIMON.

C'est sa femme, mais ce n'est pas ma nièce.

ORGON.

Qu'entends-je?

LISIMON.

Pardonnez-nous l'innocent stratagême dont nous nous sommes servis pour vous faire connoître le mérite de votre belle-fille.

CLARICE, *à Orgon, se jetant à ses pieds.*

C'est à moi à obtenir la grâce de votre fils, et je vous la demande à genoux.

CLÉANTE, *à Orgon.*

C'est à vos pieds que je l'attends.

LISIMON, *à Orgon.*

Allons, mon ami, montrez un cœur de père.

TOINETTE, *à Orgon.*

Allons, Monsieur, laissez-vous fléchir.

ORGON.

Je suis trompé... mais on ne peut l'être plus agréablement. Voilà qui est fini. (*Relevant Cléante et Clarice.*) Levez-vous tous les deux. Je vous pardonne; je vous donne mon amitié, et je vous reconnois pour mes enfans.

CLÉANTE.

Vous me rendez la vie.

(*Orgon embrasse Clarice.*)

CLARICE.

Je suis au comble de mes vœux!

LISIMON, *à Orgon.*

Votre réunion me charme : ne songeons qu'à nous réjouir.

TOINETTE.

Voilà, je crois, le premier homme que l'amour ait rendu raisonnable.

FIN DU CONSENTEMENT FORCÉ.



LES

FAUSSES CONFIDENCES,

COMÉDIE,

PAR MARIVAUX,

Représentée, pour la première fois, au théâtre français, en 1793.

PERSONNAGES.

ARAMINTE, fille de madame Argante.
DORANTE, neveu de M. Remi.
MONSIEUR REMI, procureur.
MADAME ARGANTE.
LE COMTE.
LUBIN, valet d'Araminte.
DUBOIS, ancien valet de Dorante.
MARTHON, suivante d'Araminte.
UN DOMESTIQUE, parlant.
UN GARÇON JOAILLIER.

La scène est chez madame Argante.

LES

FAUSSES CONFIDENCES,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

DORANTE, LUBIN.

LUBIN, *introduisant Dorante.*

Ayez la bonté, Monsieur, de vous asseoir un moment dans cette salle; mademoiselle Marthon est chez madame, et ne tardera pas à descendre.

DORANTE.

Je vous suis obligé.

LUBIN.

Si vous voulez, je vous tiendrai compagnie, de peur que l'ennui ne vous prenne; nous discourrons en attendant.

DORANTE.

Je vous remercie; ce n'est pas la peine, ne vous détournez point.

LUBIN.

Voyez, Monsieur, n'en faites pas de façon : nous avons ordre de madame d'être honnêtes, et vous êtes témoin que je le suis.

DORANTE.

Non, vous dis-je, je serai bien aise d'être un moment seul.

LUBIN.

Excusez, Monsieur, et restez à votre fantaisie.

SCÈNE II.

DORANTE, DUBOIS, *entrant avec un air de mystère.*

DORANTE.

AH! te voilà?

DUBOIS.

Oui, je vous guettois.

DORANTE.

J'ai cru que je ne pourrois me débarrasser d'un domestique qui m'a introduit ici, et qui vouloit absolument me désennuyer en restant. Dis-moi, M. Remi n'est donc pas encore venu?

DUBOIS.

Non : mais voici l'heure à peu près qu'il vous a dit qu'il arriveroit. (*Il cherche et regarde.*) N'y a-t-il là personne qui nous voie ensemble? Il est essentiel que les domestiques ici ne sachent pas que je vous connoisse.

DORANTE.

Je ne vois personne.

DUBOIS.

Vous n'avez rien dit de notre projet à M. Remi, votre parent?

DORANTE.

Pas le moindre mot. Il me présente de la meilleure foi du monde, en qualité d'intendant, à cette dame-ci, dont je lui ai parlé, et dont il se trouve le procureur; il ne sait point du tout que c'est toi qui m'as adressé à lui : il la prévint hier; il m'a dit que je me rendisse ce matin ici, qu'il me présenteroit à elle; qu'il y seroit avant moi, ou que, s'il n'y étoit pas encore, je demandasse une mademoiselle Marthon. Voilà tout, et je n'aurois garde de lui confier notre projet, non plus qu'à personne; il me paroît extravagant à moi qui m'y prête. Je n'en suis pourtant pas moins sensible à ta bonne volonté. Dubois, tu m'as servi, je n'ai pu te garder, je n'ai pu même te récompenser de ton zèle; malgré cela il t'est venu dans l'esprit de faire ma fortune : en vérité, il n'est point de reconnoissance que je ne te doive.

DUBOIS.

Laissons cela, Monsieur; tenez, en un mot, je suis content de vous : vous m'avez toujours plu; vous êtes un excellent homme, un homme que j'aime; et si j'avois bien de l'argent, il seroit encore à votre service.

DORANTE.

Quand pourrois-je reconnoître tes sentimens

pour moi. Ma fortune seroit la tienne; mais je n'attends rien de notre entreprise, que la honte d'être renvoyé demain.

DUBOIS.

Eh bien! vous vous en retournerez.

DORANTE.

Cette femme-ci a un rang dans le monde; elle est liée avec tout ce qu'il y a de mieux; veuve d'un mari qui avoit une grande charge dans les finances: et tu crois qu'elle fera quelque attention à moi: que je l'épouserai, moi qui ne suis rien, moi qui n'ai point de bien?

DUBOIS.

Point de bien! votre bonne mine est un Pérou: tournez-vous un peu, que je vous considère encore: allons, Monsieur, vous vous moquez, il n'y a point de plus grands seigneurs que vous à Paris: voilà une taille qui vaut toutes les dignités possibles, et notre affaire est infaillible, absolument infaillible: il me semble que je vous vois déjà en déshabillé dans l'appartement de madame.

DORANTE.

Quelle chimère!

DUBOIS.

Oui, je le soutiens. Vous êtes actuellement dans votre salle, et vos équipages sont sous la remise.

DORANTE.

Elle a plus de cinquante mille livres de rente, Dubois.

DUBOIS.

Ah! vous en avez bien soixante pour le moins.

DORANTE.

Et tu me dis qu'elle est extrêmement raisonnable.

DUBOIS.

Tant mieux pour vous, et tant pis pour elle. Si vous lui plaisez, elle en sera si honteuse, elle se débattra tant, elle deviendra si foible, qu'elle ne pourra se soutenir qu'en vous épousant : vous m'en direz des nouvelles; vous l'avez vue, et vous l'aimez.

DORANTE.

Je l'aime avec passion, et c'est ce qui fait que je tremble.

DUBOIS.

Oh! vous m'impatientez avec vos terreurs : eh! que diantre! un peu de confiance; vous réussirez, vous dis-je. Je m'en charge, je le veux, je l'ai mis là; nous sommes convenus de toutes nos actions; toutes nos mesures sont prises, je connois l'humeur de ma maîtresse, je sais votre mérite, je sais mes talens, je vous conduis, et on vous aimera, toute raisonnable qu'on est; on vous épousera, toute fière qu'on est, et on vous enrichira, tout ruiné que vous êtes; entendez-vous? Fierté, raison et richesse, il faudra que tout se rende. Quand l'amour parle, il est le maître; et il parlera. Adieu, je vous quitte; j'entends quelqu'un, c'est peut-être M. Remi : nous voilà embarqués, poursuivons. (*Il fait quelques pas et revient.*) A propos,

tâchez que Marthon prenne un peu de goût pour vous : l'amour et moi nous ferons le reste.

SCÈNE III.

DORANTE, M. REMI.

M. REMI.

Bonjour, mon neveu; je suis bien aise de vous voir exact. Mademoiselle Marthon va venir ; on est allé l'avertir. La connoissez-vous ?

DORANTE.

Non, Monsieur. Pourquoi me le demandez-vous ?

M. REMI.

C'est qu'en venant ici j'ai rêvé à une chose... Elle est jolie au moins !

DORANTE.

Je le crois.

M. REMI.

Et de fort bonne famille : c'est moi qui ai succédé à son père; il étoit fort ami du vôtre; homme un peu dérangé, sa fille est restée sans bien ; la dame d'ici a voulu l'avoir ; elle l'aime, la traite bien moins en suivante qu'en amie, lui fait beaucoup de bien, lui en fera encore, et a offert même de la marier. Marthon a d'ailleurs une vieille parente asthmatique dont elle hérite, et qui est à son aise ; vous allez être tous deux dans la même maison; je suis d'avis que vous l'épousiez : qu'en dites-vous ?

DORANTE *sourit, à part.*

Eh!... mais je ne pensois pas à elle.

M. REMI.

Eh bien! je vous avertis d'y penser; tâchez de lui plaire; vous n'avez rien, mon neveu, je dis rien qu'un peu d'espérance. Vous êtes mon héritier; mais je me porte bien, et je ferai durer cela le plus long-temps que je pourrai, sans compter que je puis me marier. Je n'en ai point d'envie; mais cette envie-là vient tout d'un coup : il y a tant de minois qui vous la donnent! Avec une femme on a des enfans, c'est la coutume; auquel cas, serviteur au collatéral : ainsi, mon neveu, prenez toutes vos petites précautions, et vous mettez en état de vous passer de mon bien, que je vous destine aujourd'hui, et que je vous ôterai demain peut-être.

DORANTE.

Vous avez raison, Monsieur, et c'est aussi à quoi je vais travailler.

M. REMI.

Je vous y exhorte. Voici mademoiselle Marthon : éloignez-vous de deux pas, pour me donner le temps de lui demander comment elle vous trouve. (*Dorante s'écarte un peu.*)

SCÈNE IV.

DORANTE, MARTHON, M. REMI.

MARTHON.

Je suis fâchée, Monsieur, de vous avoir fait attendre; mais j'avois affaire chez madame.

M. REMI.

Il n'y a pas grand mal, Mademoiselle, j'arrive. Que pensez-vous de ce grand garçon-là? (*Montrant Dorante.*)

MARTHON, *riant.*

Et par quelle raison, M. Remi, faut-il que je vous le dise?

M. REMI.

C'est qu'il est mon neveu.

MARTHON.

Eh bien! ce neveu-là est bon à montrer; il ne dépare point la famille.

M. REMI.

Tout de bon? C'est lui dont j'ai parlé à madame pour intendant, et je suis charmé qu'il vous revienne : il vous a déjà vue plus d'une fois chez moi, quand vous y êtes venue; vous en souvenez-vous?

MARTHON.

Non, je n'en ai point l'idée.

M. REMI.

On ne prend pas garde à tout. Savez-vous ce qu'il me dit la première fois qu'il vous vit? Quelle est cette jolie fille-là? (*Marthon sourit.*) Approchez, mon neveu. Mademoiselle, votre père et le sien s'aimoient beaucoup; pourquoi les enfans ne s'aimeroient-ils pas? En voilà un qui ne demande pas mieux; c'est un cœur qui se présente bien.

DORANTE, *embarrassé.*

Il n'y a rien là de difficile à croire.

M. REMI.

Voyez comme il vous regarde! vous ne feriez pas là une si mauvaise emplette.

MARTHON.

J'en suis persuadé; Monsieur prévient en sa faveur, et il faudra voir.

M. REMI.

Bon! bon! il faudra voir. Je ne m'en irai point que cela ne soit vu.

MARTHON, *riant.*

Je craindrois d'aller trop vîte.

DORANTE.

Vous importunez Mademoiselle, Monsieur.

MARTHON, *riant.*

Je n'ai pourtant pas l'air si indocile.

M. REMI, *joyeux.*

Ah! je suis content : vous voilà d'accord. Oh! çà, mes enfans, (*Il leur prend la main à tous les deux.*) je vous fiance, en attendant mieux. Je ne saurois rester; je reviendrai tantôt. Je vous laisse le soin de présenter votre futur à madame. Adieu, ma nièce. (*Il sort.*)

MARTHON, *riant.*

Adieu donc, mon oncle.

SCÈNE V.

DORANTE, MARTHON.

MARTHON.

En vérité, tout ceci à l'air d'un songe. Comme

M. Remi expédie! Votre amour me paroît bien prompt : sera-t-il aussi durable?

DORANTE.

Autant l'un que l'autre, Mademoiselle.

MARTHON.

Il s'est trop hâté de partir. J'entends madame qui vient, et comme, grâce aux arrangemens de M. Remi, vos intérêts sont presque les miens, ayez la bonté d'aller un moment sur la terrasse, afin que je la prévienne.

DORANTE.

Volontiers, Mademoiselle.

MARTHON, *en le voyant sortir.*

J'admire ce penchant dont on se prend tout d'un coup l'un pour l'autre.

SCÈNE VI.

ARAMINTE, MARTHON.

ARAMINTE.

MARTHON, quel est donc cet homme qui vient de me saluer si gràcieusement, et qui passe sur la terrasse? Est-ce vous à qui il en veut?

MARTHON.

Non, Madame, c'est à vous-même.

ARAMINTE, *d'un air assez vif.*

Eh bien! qu'on le fasse venir : pourquoi s'en va-t-il?

MARTHON.

C'est qu'il a souhaité que je vous parlasse au-

paravant. C'est le neveu de M. Remi, celui qu'il vous a proposé pour homme d'affaires.

ARAMINTE.

Ah! c'est-là lui? Il a vraiment très-bonne façon.

MARTHON.

Il est généralement estimé; je le sais.

ARAMINTE.

Je n'ai pas de peine à le croire : il a tout l'air de le mériter. Mais, Marthon, il a si bonne mine pour un intendant, que je me fais quelque scrupule de le prendre. N'en dira-t-on rien?

MARTHON.

Et que voulez-vous qu'on dise? Est-on obligé de n'avoir que des intendans mal faits?

ARAMINTE.

Tu as raison. Dis-lui qu'il revienne. Il n'étoit pas nécessaire de me préparer à le recevoir : dès que c'est Mr. Remi qui me le donne, c'en est assez; je le prends.

MARTHON, *comme s'en allant.*

Vous ne sauriez mieux choisir. (*Et puis revenant.*) Etes-vous convenus du parti que vous lui faites? M. Remi m'a chargé de vous en parler.

ARAMINTE.

Cela est inutile. Il n'y aura point de dispute là-dessus. Dès que c'est un honnête homme, il aura lieu d'être content. Appelez-le.

MARTHON, *hésitant de partir.*

On lui laissera ce petit appartement qui donne sur le jardin, n'est-ce pas?

ARAMINTE.

Oui ; comme il voudra : qu'il vienne.

(*Marthon va dans la coulisse.*)

SCÈNE VII.

ARAMINTE, DORANTE, MARTHON.

MARTHON.

M. DORANTE, Madame vous attend.

ARAMINTE.

Venez, Monsieur : je suis obligée à M. Remi d'avoir songé à moi. Puisqu'il me donne son neveu, je ne doute pas que ce ne soit un présent qu'il me fasse. Un de mes amis me parla avant-hier d'un intendant qu'il doit m'envoyer aujourd'hui ; mais je m'en tiens à vous.

DORANTE.

J'espère, Madame, que mon zèle justifiera la préférence dont vous m'honorez, et que je vous supplie de me conserver. Rien ne m'affligeroit tant à présent que de la perdre.

MARTHON.

Madame n'a pas deux paroles.

ARAMINTE.

Non, Monsieur, c'est une affaire terminée; je renverrai tout. Vous êtes au fait des affaires, apparemment; vous y avez travaillé ?

DORANTE.

Oui, Madame, mon père étoit avocat, et je pourrois l'être moi-même.

ARAMINTE.

ARAMINTE.

C'est-à-dire que vous êtes un homme de très-bonne famille, et même au-dessus du parti que vous prenez?

DORANTE.

Je ne sens rien qui m'humilie dans le parti que je prends, Madame; l'honneur de servir une dame comme vous, n'est au-dessous de qui que ce soit, et je n'envierai la condition de personne.

ARAMINTE.

Mes façons ne vous feront point changer de sentiment. Vous trouverez ici tous les égards que vous méritez; et si, dans la suite, il y avoit occasion de vous rendre service, je ne la manquerai point.

MARTHON.

Voilà Madame; je la reconnois..

ARAMINTE.

Il est vrai, je suis toujours fâchée de voir d'honnêtes gens sans fortune, tandis qu'une infinité de gens de rien et sans mérite en ont une éclatante: c'est une chose qui me blesse, surtout dans les personnes de son âge; car vous n'avez que trente ans tout au plus?

DORANTE.

Pas tout à fait encore, Madame.

ARAMINTE.

Ce qu'il y a de consolant pour vous, c'est que vous avez le temps de devenir heureux.

DORANTE.

Je commence à l'être aujourd'hui, Madame.

ARAMINTE.

On vous montrera l'appartement que je vous destine ; s'il ne vous convient pas, il y en a d'autres, et vous choisirez. Il faut aussi quelqu'un qui vous serve, et c'est à quoi je vais pourvoir. Qui lui donnerons-nous, Marthon ?

MARTHON.

Il n'y a qu'à prendre Lubin, Madame. Je le vois à l'entrée de la salle, et je vais l'appeler. Lubin, parlez à Madame.

SCÈNE VIII.

ARAMINTE, DORANTE, LUBIN, MARTHON.

LUBIN.

Me voilà, Madame.

ARAMINTE.

Lubin, vous êtes à présent à Monsieur ; vous le servirez ; je vous donne à lui.

LUBIN.

Comment ! Madame, vous me donnez à lui ? Est-ce que je ne serai plus à moi ? Ma personne ne m'appartiendra donc plus ?

MARTHON.

Quel benêt !

ARAMINTE.

J'entends qu'au lieu de me servir, ce sera lui que tu serviras.

LUBIN, *comme pleurant.*

Je ne sais pas pourquoi Madame me donne son

congé; je n'ai pas mérité ce traitement; je l'ai toujours servie à faire plaisir.

ARAMINTE.

Je ne te donne point ton congé; je te paierai pour être à Monsieur.

LUBIN.

Je représente à Madame que cela ne seroit pas juste : je ne donnerai pas ma peine d'un côté, pendant que l'argent me viendra d'un autre. Il faut que vous ayez mon service, puisque j'aurai vos gages; autrement je friponnerois, Madame.

ARAMINTE.

Je désespère de lui faire entendre raison.

MARTHON.

Tu es bien sot! Quand je t'envoie quelque part, ou que je te dis, fais telle ou telle chose, n'obéis-tu pas?

LUBIN.

Toujours.

MARTHON.

Eh bien! ce sera Monsieur qui te le dira comme moi, et ce sera à la place de Madame et par son ordre.

LUBIN.

Ah! c'est une autre affaire. C'est Madame qui donnera ordre à Monsieur de souffrir mon service, que je lui prêterai par le commandement de Madame.

MARTHON.

Voilà ce que c'est.

LUBIN.

Vous voyez bien que cela méritoit explication.

UN DOMESTIQUE *vient.*

Voici votre marchand qui vous apporte des étoffes, Madame.

ARAMINTE.

Je vais les voir, et je reviendrai. Monsieur, j'ai à vous parler d'une affaire; ne vous éloignez pas.

SCÈNE IX.

DORANTE, MARTHON, LUBIN.

LUBIN.

Oh! çà, Monsieur, nous sommes donc l'un à l'autre, et vous avez le pas sur moi. Je serai le valet qui sert, et vous le valet qui serez servi par ordre.

MARTHON.

Ce faquin, avec ses comparaisons! Va-t'en.

LUBIN.

Un moment, avec votre permission. Monsieur, ne paierez-vous rien? Vous a-t-on donné ordre d'être servi *gratis*?

(*Dorante rit.*)

MARTHON.

Allons, laisse-nous, madame te paiera; n'est-ce pas assez?

LUBIN.

Pardi! Monsieur, je ne vous coûterai donc guère? On ne sauroit avoir un valet à meilleur marché.

DORANTE.

Lubin, tu as raison. Tiens, voilà d'avance ce que je te donne.

LUBIN.

Ah! voilà une action de maître. A votre aise pour le reste.

DORANTE.

Va boire à ma santé.

LUBIN, *s'en allant.*

Oh! s'il ne faut que boire afin qu'elle soit bonne, tant que je vivrai, je vous la promets excellente. (*A part.*) Le grâcieux camarade qui m'est venu là par hasard!

SCÈNE X.

DORANTE, MARTHON, MADAME ARGANTE, *qui arrive un instant après.*

MARTHON.

Vous avez lieu d'être satisfait de l'accueil de madame; elle paroît faire cas de vous, et tant mieux, nous n'y perdrons point. Mais voici madame Argante; je vous avertis que c'est sa mère, et je devine à peu près ce qui l'amène.

MADAME ARGANTE, *femme brusque et vaine.*

Eh bien! Marthon, ma fille a un nouvel intendant que son procureur lui a donné, m'a-t-elle dit: j'en suis fâchée; cela n'est point obligeant pour monsieur le comte, qui lui en avoit retenu un: du moins devoit-elle attendre, et les voir tous

deux. D'où vient préférer celui-ci? Quelle espèce d'homme est-ce?

MARTHON.

C'est Monsieur, Madame.

MADAME ARGANTE.

Eh! c'est Monsieur? Je ne m'en serois pas doutée; il est bien jeune.

MARTHON.

A trente ans, on est en âge d'être intendant de maison, Madame.

MADAME ARGANTE.

C'est selon. Etes-vous arrêté, Monsieur?

DORANTE.

Oui, Madame.

MADAME ARGANTE.

Et de chez qui sortez-vous?

DORANTE.

De chez moi, Madame; je n'ai encore été chez personne.

MADAME ARGANTE.

De chez vous! Vous allez donc faire ici votre apprentissage?

MARTHON.

Point du tout. Monsieur entend les affaires: il est fils d'un père extrêmement habile.

MADAME ARGANTE, *à Marthon, à part.*

Je n'ai pas grande opinion de cet homme-là. Est-ce là la figure d'un intendant? Il n'en a non plus l'air...

MARTHON, *à part aussi.*

L'air n'y fait rien : je vous réponds de lui ; c'est l'homme qu'il nous faut.

MADAME ARGANTE.

Pourvu que monsieur ne s'écarte pas des intentions que nous avons, il me sera indifférent que ce soit lui ou un autre.

DORANTE.

Peut-on savoir ces intentions, Madame ?

MADAME ARGANTE.

Connoissez-vous monsieur le comte Dorimont? C'est un homme d'un beau nom ; ma fille et lui alloient avoir un procès ensemble, au sujet d'une terre considérable ; il ne s'agissoit pas moins que de savoir à qui elle resteroit, et on a songé à les marier, pour empêcher qu'ils ne plaident. Ma fille est veuve d'un homme qui étoit fort considéré dans le monde, et qui l'a laissée fort riche : mais madame la comtesse Dorimont auroit un rang si élevé, iroit de pair avec des personnes d'une si grande distinction, qu'il me tarde de voir ce mariage conclu ; et, je l'avoue, je serois charmée moi-même d'être la mère de madame la comtesse Dorimont, et plus que cela, peut-être : car monsieur le comte Dorimont est en passe d'aller à tout.

DORANTE.

Les paroles sont-elles données de part et d'autre?

MADAME ARGANTE.

Pas tout à fait encore ; mais à peu près ; ma

fille n'en est pas éloignée. Elle souhaiteroit seulement, dit-elle, d'être bien instruite de l'état de l'affaire, et savoir si elle n'a pas meilleur droit que monsieur le comte, afin que, si elle l'épouse, il lui en ait plus d'obligation : mais j'ai quelquefois peur que ce ne soit une défaite. Ma fille n'a qu'un défaut ; c'est que je ne lui trouve pas assez d'élévation : le beau nom de Dorimont et le rang de comtesse ne la touchent pas assez ; elle ne sent pas le désagrément qu'il y a de n'être qu'une bourgeoise. Elle s'endort dans cet état, malgré le bien qu'elle a.

DORANTE, *doucement.*

Peut-être n'en sera-t-elle pas plus heureuse, si elle en sort.

MADAME ARGANTE, *vivement.*

Il ne s'agit pas de ce que vous en pensez : gardez votre petite réflexion roturière, et servez-nous, si vous voulez être de nos amis.

MARTHON.

C'est un petit trait de morale qui ne gâte rien à notre affaire.

MADAME ARGANTE.

Morale subalterne qui me déplaît.

DORANTE.

De quoi est-il question, Madame?

MADAME ARGANTE.

De dire à ma fille, quand vous aurez vu ses papiers, que son droit est le moins bon ; que si elle plaidoit, elle perdroit.

DORANTE.

Si effectivement son droit est le plus foible, je ne manquerai pas de l'en avertir, Madame.

MADAME ARGANTE, *à part, à Marthon.*

Hum! quel esprit borné! (*A Dorante.*) Vous n'y êtes point; ce n'est pas là ce qu'on vous dit; on vous charge de lui parler ainsi, indépendamment de son droit bien ou mal fondé.

DORANTE.

Mais, Madame, il n'y auroit point de probité à la tromper.

MADAME ARGANTE.

De probité! J'en manque donc, moi? Quel raisonnement! C'est moi qui suis sa mère, et qui vous ordonne de la tromper à son avantage, entendez-vous? C'est moi, moi.

DORANTE.

Il y aura toujours de la mauvaise foi de ma part.

MADAME ARGANTE, *à part, à Marthon.*

C'est un ignorant que cela, qu'il faut renvoyer. Adieu, Monsieur l'homme d'affaires, qui n'avez fait celles de personne. (*Elle sort.*)

SCÈNE XI.

DORANTE, MARTHON.

DORANTE.

Cette mère-là ne ressemble guère à sa fille.

MARTHON.

Oui, il y a quelque différence, et je suis fâchée de n'avoir pas eu le temps de vous prévenir sur son humeur brusque. Elle est extrêmement entêtée de ce mariage, comme vous voyez. Au surplus, que vous importe ce que vous direz à la fille, dès que la mère sera votre garant? Vous n'aurez rien à vous reprocher, ce me semble; ce ne sera pas là une tromperie.

DORANTE.

Eh! vous m'excuserez : ce sera toujours l'engager à prendre un parti qu'elle ne prendroit peut-être pas sans cela. Puisque l'on veut que j'aide à l'y déterminer, elle y résiste donc.

MARTHON.

C'est par indolence.

DORANTE.

Croyez-moi, disons la vérité.

MARTHON.

Oh! çà, il y a une petite raison à laquelle vous devez vous rendre; c'est que monsieur le comte me fait présent de mille écus le jour de la signature du contrat; et cet argent-là, suivant le projet de M. Remi, vous regarde aussi bien que moi, comme vous voyez.

DORANTE.

Tenez, mademoiselle Marthon, vous êtes la plus aimable fille du monde; mais ce n'est que faute de réflexion, que ces mille écus vous tentent.

MARTHON.

Au contraire, c'est par réflexion qu'ils me tentent : plus j'y rêve, et plus je les trouve bons.

DORANTE.

Mais vous aimez votre maîtresse ; et, si elle n'étoit pas heureuse avec cet homme-là, ne vous reprocheriez-vous pas d'y avoir contribué pour une misérable somme ?

MARTHON.

Ma foi, vous avez beau dire : d'ailleurs, le comte est un honnête homme, et je n'y entends point de finesse. Voilà madame qui revient ; elle a à vous parler, je me retire : méditez sur cette somme, vous la goûterez aussi bien que moi.

DORANTE.

Je ne suis plus si fâché de la tromper.

SCÈNE XII.

ARAMINTE, DORANTE.

ARAMINTE.

Vous avez donc vu ma mère ?

DORANTE.

Oui, Madame, il n'y a qu'un moment.

ARAMINTE.

Elle me l'a dit, et voudroit bien que j'en eusse pris un autre que vous.

DORANTE.

Il me l'a paru.

ARAMINTE.

Oui, mais ne vous embarrassez point, vous me convenez.

DORANTE.

Je n'ai point d'autre ambition.

ARAMINTE.

Parlons de ce que j'ai à vous dire; mais que ceci soit secret entre nous, je vous prie.

DORANTE.

Je me trahirois plutôt moi-même.

ARAMINTE.

Je n'hésite point non plus à vous donner ma confiance. Voici ce que c'est: on me veut marier avec monsieur le comte Dorimont, pour éviter un grand procès que nous aurions ensemble au sujet d'une terre que je possède.

DORANTE.

Je le sais, Madame, et j'ai eu le malheur d'avoir déplu tout à l'heure là-dessus à madame Argante.

ARAMINTE.

Eh! d'où vient?

DORANTE.

C'est que si, dans votre procès, vous avez le bon droit de votre côté, on souhaite que je vous dise le contraire, afin de vous engager plus vîte à ce mariage, et j'ai prié qu'on m'en dispensât.

ARAMINTE.

Que ma mère est frivole! Votre fidélité ne me surprend point; j'y comptois. Faites toujours de même, et ne vous choquez point de ce que ma

mère vous a dit; je la désapprouve. A-t-elle tenu quelque discours désagréable ?

DORANTE.

Il n'importe, Madame; mon zèle et mon attachement en augmentent, voilà tout.

ARAMINTE.

Et voilà aussi pourquoi je ne veux pas qu'on vous chagrine, et j'y mettrai bon ordre. Qu'est-ce que cela signifie ? Je me fâcherai, si cela continue. Comment donc ? vous ne seriez pas en repos ! On aura de mauvais procédés avec vous, parce que vous en avez d'estimables ! cela seroit plaisant.

DORANTE.

Madame, par toute la reconnoissance que je vous dois, n'y prenez point garde : je suis confus de vos bontés, et je suis trop heureux d'avoir été querellé.

ARAMINTE.

Je loue vos sentimens. Revenons à ce procès dont il est question : si je n'épouse point monsieur le comte.....

SCÈNE XIII.

ARAMINTE, DORANTE, DUBOIS.

DUBOIS.

MADAME la marquise se porte mieux, Madame; (*Il feint de voir Dorante avec surprise.*) et vous

est fort obligée.....fort obligée de votre attention. (*Dorante feint de détourner la tête, pour se cacher de Dubois.*)

ARAMINTE.

Voilà qui est bien.

DUBOIS, *regardant toujours Dorante.*

Madame, on m'a chargé aussi de vous dire un mot qui presse.

ARAMINTE.

De quoi s'agit-il?

DUBOIS.

Il m'est recommandé de ne vous parler qu'en particulier.

ARAMINTE, *à Dorante.*

Je n'ai point achevé ce que je voulois vous dire; laissez-moi, je vous prie, un moment, et revenez.[1]

SCÈNE XIV.

ARAMINTE, DUBOIS.

ARAMINTE.

Qu'est-ce que c'est donc que cet air étonné, que tu as marqué, ce me semble, en voyant Dorante? D'où vient cette attention à le regarder?

DUBOIS.

Ce n'est rien, sinon que je ne saurois plus avoir l'honneur de servir Madame, et qu'il faut que je lui demande mon congé.

ARAMINTE, *surprise.*

Quoi! seulement pour avoir vu Dorante ici?

DUBOIS.

Savez-vous à qui vous avez affaire ?

ARAMINTE.

Au neveu de M. Remi, mon procureur.

DUBOIS.

Eh! par quel tour d'adresse est-il connu de Madame? Comment a-t-il fait pour arriver jusqu'ici?

ARAMINTE.

C'est M. Remi qui me l'a envoyé pour intendant.

DUBOIS.

Lui, votre intendant! et c'est M. Remi qui vous l'envoie! Hélas! le bon-homme, il ne sait pas qui il vous donne; c'est un démon que ce garçon-là.

ARAMINTE.

Mais, que signifient tes exclamations? Explique-toi : est-ce que tu le connois ?

DUBOIS.

Si je le connois, Madame! si je le connois! Ah! vraiment oui; et il me connoît bien aussi. N'avez-vous pas vu comme il se détournoit de peur que je ne le visse ?

ARAMINTE.

Il est vrai, et tu me surprends à mon tour. Seroit-il capable de quelque mauvaise action, que tu saches? Est-ce que ce n'est pas un honnête homme?

DUBOIS.

Lui! il n'y a pas de plus brave homme dans toute la terre; il a peut-être plus d'honneur à lui

tout seul, que cinquante honnêtes gens ensemble. Oh! c'est une probité merveilleuse; il n'a peut-être pas son pareil.

ARAMINTE.

Eh! de quoi peut-il donc être question? D'où vient que tu m'alarmes? En vérité, j'en suis tout émue.

DUBOIS.

Son défaut, c'est là. (*Il se touche le front.*) C'est à la tête que son mal le tient.

ARAMINTE.

A la tête?

DUBOIS.

Oui, il est timbré; mais timbré comme cent.

ARAMINTE.

Dorante! il m'a paru de très-bon sens. Quelle preuve as-tu de sa folie?

DUBOIS.

Quelle preuve? il y a six mois qu'il est tombé fou; il y a six mois qu'il extravague d'amour, qu'il en a la cervelle brûlée, qu'il en est comme un perdu; je dois bien le savoir, car j'étois à lui, je le servois; c'est ce qui m'a obligé de le quitter, et c'est ce qui me force de m'en aller encore. Otez cela, c'est un homme incomparable.

ARAMINTE, *un peu boudant.*

Oh bien! il sera ce qu'il voudra; mais je ne le garderai pas: on a bien affaire d'un esprit renversé; et, peut-être encore, je gage, pour quelque objet qui n'en vaut pas la peine; car les hommes ont des fantaisies...

DUBOIS.

Ah! vous m'excuserez ; pour ce qui est de l'objet, il n'y a rien à dire. Malepeste! sa folie est de bon goût.

ARAMINTE.

N'importe, je veux le congédier. Est-ce que tu la connois, cette personne?

DUBOIS.

J'ai l'honneur de la voir tous les jours; c'est vous, Madame.

ARAMINTE.

Moi, dis-tu?

DUBOIS.

Il vous adore; il y a six mois qu'il n'en vit point, qu'il donneroit sa vie pour avoir le plaisir de vous contempler un instant. Vous avez dû voir qu'il a l'air enchanté quand il vous parle.

ARAMINTE.

Il y a bien en effet quelque petite chose qui m'a paru extraordinaire. Eh! juste ciel! le pauvre garçon! de quoi s'avise-t-il?

DUBOIS.

Vous ne croiriez pas jusqu'où va sa démence : elle le ruine, elle lui coupe la gorge. Il est bien fait, d'une figure passable, bien élevé et de bonne famille; mais il n'est pas riche; et vous saurez qu'il n'a tenu qu'à lui d'épouser des femmes qui l'étoient, et de fort aimables, ma foi, qui offroient de lui faire sa fortune, et qui auroient mérité qu'on la leur fît à elles-mêmes : il y en a une

qui n'en sauroit revenir, et qui le poursuit encore tous les jours. Je le sais, car je l'ai rencontrée.

ARAMINTE, *avec négligence.*

Actuellement ?

DUBOIS.

Oui, Madame, actuellement; une grande brune très-piquante, et qu'il fuit. Il n'y a pas moyen, monsieur refuse tout. Je les tromperois, me disoit-il; je ne puis les aimer, mon cœur est parti : ce qu'il disoit quelquefois la larme à l'œil; car il sent bien son tort.

ARAMINTE.

Cela est fâcheux. Mais où m'a-t-il vue avant que de venir chez moi, Dubois ?

DUBOIS.

Hélas! Madame, ce fut un jour que vous sortîtes de l'opéra, qu'il perdit la raison : c'étoit un vendredi, je m'en ressouviens; oui, un vendredi, il vous vit descendre l'escalier, à ce qu'il me raconta, et vous suivit jusqu'à votre carrosse : il avoit demandé votre nom, et je le trouvai qui étoit comme extasié; il ne remuoit plus.

ARAMINTE.

Quelle aventure !

DUBOIS.

J'eus beau lui crier : Monsieur ! Point de nouvelles ; il n'y avoit plus personne au logis. A la fin, pourtant, il revint à lui avec un air égaré ; je le jetai dans une voiture, et nous retournâmes à la maison. J'espérois que cela se passeroit, car je l'aimois. C'est le meilleur maître ! Point du

tout, il n'y avoit plus de ressource : ce bon sens, cet esprit jovial, cette humeur charmante, vous aviez tout expédié : et dès le lendemain nous ne fîmes plus tous deux que rêver à vous, que vous aimer, moi, d'épier depuis le matin jusqu'au soir, où vous alliez.

ARAMINTE.

Tu m'étonnes à un point...

DUBOIS.

Je me fis même ami d'un de vos gens qui n'y est plus; un garçon fort exact, et qui m'introduisoit, et à qui je payois bouteille. C'est à la comédie qu'on va, me disoit-il, et je courois faire mon rapport, sur lequel, dès quatre heures, mon homme étoit à la porte. C'est chez mademoiselle celle-ci, c'est chez madame celle-là; et sur cet avis, nous allions toute la soirée habiter la rue, ne vous déplaise, pour voir madame entrer et sortir, lui dans un fiacre, et moi derrière; tous deux morfondus et gelés, car c'étoit dans l'hiver; lui, ne s'en souciant guère, moi, jurant par-ci par-là, pour me soulager.

ARAMINTE.

Est-il possible?

DUBOIS.

Oui, Madame. A la fin, ce train de vie m'ennuya; ma santé s'altéroit, la sienne aussi. Je lui fis accroire que vous étiez à la campagne, il le crut, et j'eus quelque repos : mais n'alla-t-il pas, deux jours après, vous rencontrer aux Tuileries, où il avoit été s'attrister de votre absence. Au re-

tour il étoit furieux, il voulut me battre, tout bon qu'il est; je ne le voulus point, et je le quittai. Mon bonheur ensuite m'a mis chez Madame, où, à force de se démener, je le trouve parvenu à votre intendance, ce qu'il ne troqueroit pas contre la place d'un empereur.

ARAMINTE.

Y a-t-il rien de si particulier? Je suis si lasse d'avoir des gens qui me trompent, que je me réjouissois de l'avoir, parce qu'il a de la probité: ce n'est pas que je sois fâchée, car je suis bien au-dessus de cela.

DUBOIS.

Il y aura de la bonté à le renvoyer. Plus il voit Madame, plus il s'achève.

ARAMINTE.

Vraiment, je le renverrai bien; mais ce n'est pas là ce qui le guérira. D'ailleurs, je ne sais que dire à M. Remi, qui me l'a recommandé, et ceci m'embarrasse. Je ne vois pas trop comment m'en défaire honnêtement.

DUBOIS.

Oui; mais vous en ferez un incurable, Madame.

ARAMINTE, *vivement*.

Oh! tant pis pour lui. Je suis dans des circonstances où je ne saurois me passer d'un intendant; et puis il n'y a pas tant de risque que tu le crois: au contraire, s'il y avoit quelque chose qui pût ramener cet homme, c'est l'habitude de me voir plus qu'il n'a fait: ce seroit même un service à lui rendre.

DUBOIS.

Oui, c'est un remède bien innocent. Premièrement, il ne vous dira mot; jamais vous n'entendrez parler de son amour.

ARAMINTE.

En es-tu bien sûr ?

DUBOIS.

Oh! il ne faut pas en avoir peur; il mourroit plutôt. Il a un respect, une adoration, une humilité pour vous qui n'est pas concevable. Est-ce que vous croyez qu'il songe à être aimé? nullement. Il dit que dans l'univers il n'y a personne qui le mérite; il ne veut que vous voir, vous considérer, regarder vos yeux, vos grâces, votre belle taille; et puis c'est tout: il me l'a dit mille fois.

ARAMINTE, *haussant les épaules.*

Voilà qui est bien digne de compassion! Allons; je patienterai quelques jours en attendant que j'en aie un autre. Au surplus, ne crains rien, je suis contente de toi, je récompenserai ton zèle, et je ne veux pas que tu me quittes; entends-tu, Dubois?

DUBOIS.

Madame, je vous suis dévoué pour la vie.

ARAMINTE.

J'aurai soin de toi; surtout qu'il ne sache pas que je suis instruite; garde un profond secret, et que tout le monde, jusqu'à Marthon, ignore ce que tu m'as dit; ce sont de ces choses qui ne doivent jamais percer.

DUBOIS.

Je n'en ai jamais parlé qu'à Madame.

ARAMINTE.

Le voici qui revient; va-t'en.

SCÈNE XV.

ARAMINTE, DORANTE.

ARAMINTE, *un moment seule.*

La vérité est que voici une confidence dont je me serois bien passée moi-même.

DORANTE.

Madame, je me rends à vos ordres.

ARAMINTE.

Oui, Monsieur; de quoi vous parlois-je? je l'ai oublié.

DORANTE.

D'un procès avec M. le comte Dorimont.

ARAMINTE.

Je me remets. Je vous disois qu'on veut nous marier.

DORANTE.

Oui, Madame. Vous alliez, je crois, ajouter que vous n'étiez pas portée à ce mariage.

ARAMINTE.

Il est vrai. J'avois envie de vous charger d'examiner l'affaire, afin de savoir si je ne risquerois rien à plaider; mais je crois devoir vous dispenser de ce travail: je ne suis pas sûre de pouvoir vous garder.

DORANTE.

Ah! Madame, vous avez eu la bonté de me rassurer là-dessus.

ARAMINTE.

Oui; mais je ne faisois pas réflexion que j'ai promis à monsieur le comte de prendre un intendant de sa main. Vous voyez bien qu'il ne seroit pas honnête de lui manquer de parole; et du moins, faut-il que je parle à celui qu'il m'amènera.

DORANTE.

Je ne suis pas heureux : rien ne me réussit, et j'aurai la douleur d'être renvoyé.

ARAMINTE, *par foiblesse.*

Je ne dis pas cela; il n'y a rien de résolu là-dessus.

DORANTE.

Ne me laissez point dans l'incertitude où je suis, Madame.

ARAMINTE.

Eh! mais, oui; je tâcherai que vous restiez; je tâcherai.

DORANTE.

Vous m'ordonnez donc de vous rendre compte de l'affaire en question?

ARAMINTE.

Attendons : si j'allois épouser le comte, vous auriez pris une peine inutile.

DORANTE.

Je croyois avoir entendu dire à Madame qu'elle n'avoit point de penchant pour lui.

ARAMINTE.

Pas encore.

DORANTE.

Et d'ailleurs, votre situation est si tranquille et si douce.

ARAMINTE, *à part.*

Je n'ai pas le courage de l'affliger.... Eh bien! oui-dà; examinez toujours, examinez. J'ai des papiers dans mon cabinet, je vais les chercher. Vous viendrez les prendre, et je vous les donnerai. (*En s'en allant.*) Je n'oserois presque le regarder.

SCÈNE XVI.

DORANTE, DUBOIS, *venant d'un air mystérieux, et comme passant.*

DUBOIS.

MARTHON vous cherche pour vous montrer l'appartement qu'on vous destine. Lubin est allé boire; j'ai dit que j'allois vous avertir. Comment vous traite-t-on?

DORANTE.

Qu'elle est aimable! Je suis enchanté. De quelle façon a-t-elle reçu ce que tu lui as dit?

DUBOIS, *comme en fuyant.*

Elle opine tout doucement à vous garder par compassion; elle espère vous guérir par l'habitude de la voir.

DORANTE, *charmé.*

Sincèrement?

DUBOIS.

DUBOIS.

Elle n'en réchappera point; c'est autant de pris. Je m'en retourne.

DORANTE.

Reste, au contraire; je crois que voici Marthon. Dis-lui que Madame m'attend pour me remettre des papiers, et que j'irai la trouver dès que je les aurai.

DUBOIS.

Partez; aussi bien ai-je un petit avis à donner à Marthon. Il est bon de jeter dans tous les esprits les soupçons dont nous avons besoin.

SCÈNE XVII.

MARTHON, DUBOIS.

MARTHON.

Ou donc est Dorante? il me semble l'avoir vu avec toi.

DUBOIS, *brusquement.*

Il dit que madame l'attend pour des papiers, il reviendra ensuite. Au reste, qu'est-il nécessaire qu'il voie cet appartement? S'il n'en vouloit pas, il seroit bien délicat: pardi, je lui conseillerois....

MARTHON.

Ce ne sont pas là tes affaires; je suis les ordres de Madame.

DUBOIS.

Madame est bonne et sage; mais prenez garde:

ne trouvez-vous pas que ce petit galant-là fait les yeux doux?

MARTHON.

Il les fait comme il les a.

DUBOIS.

Je me trompe fort, si je n'ai pas vu la mine de ce freluquet considérer, je ne sais où, celle de Madame.

MARTHON.

Eh bien! est-ce qu'on te fâche, quand on la trouve belle?

DUBOIS.

Non : mais je me figure quelquefois qu'il n'est venu ici que pour la voir de plus près.

MARTHON, *riant.*

Ah! ah! quelle idée! Va, tu n'y entends rien, tu t'y connois mal.

DUBOIS, *riant.*

Ah! ah! je suis donc bien sot.

MARTHON, *riant en s'en allant.*

Ah! ah! l'original! avec ses observations!

DUBOIS, *seul.*

Allez, allez, prenez toujours. J'aurai soin de vous les faire trouver meilleures. Allons faire jouer toutes nos batteries.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

ARAMINTE, DORANTE.

DORANTE.

Non, Madame, vous ne risquez rien; vous pouvez plaider en toute sûreté. J'ai même consulté plusieurs personnes, l'affaire est excellente; et, si vous n'avez que le motif dont vous parlez pour épouser monsieur le comte, rien ne vous oblige à ce mariage.

ARAMINTE.

Je l'affligerai beaucoup, et j'ai de la peine à m'y résoudre.

DORANTE.

Il ne seroit pas juste de vous sacrifier à la crainte de l'affliger.

ARAMINTE.

Mais avez-vous bien examiné? Vous me disiez tantôt que mon état étoit doux et tranquille; n'aimeriez-vous pas mieux que j'y restasse? N'êtes-vous pas un peu trop prévenu contre le mariage, et par conséquent contre monsieur le comte?

DORANTE.

Madame, j'aime mieux vos intérêts que les siens, et que ceux de qui que ce soit au monde.

ARAMINTE.

Je ne saurois y trouver à redire; en tous cas, si je l'épouse, et qu'il veuille en mettre un autre ici à votre place, vous n'y perdrez point, je vous promets de vous en trouver une meilleure.

DORANTE, *tristement.*

Non, Madame, si j'ai le malheur de perdre celle-ci, je ne serai plus à personne; et apparemment que je la perdrai : je m'y attends.

ARAMINTE.

Je crois pourtant que je plaiderai : nous verrons.

DORANTE.

J'avois encore une petite chose à vous dire, Madame. Je viens d'apprendre que le concierge d'une de vos terres est mort : on pourroit y mettre un de vos gens, et j'ai songé à Dubois, que je remplacerai ici par un domestique dont je réponds.

ARAMINTE.

Non, envoyez plutôt votre homme au château, et laissez-moi Dubois : c'est un garçon de confiance qui me sert bien, et que je veux garder. A propos, il m'a dit, ce me semble, qu'il avoit été à vous quelque temps.

DORANTE, *feignant un peu d'embarras.*

Il est vrai, Madame, il est fidèle, mais peu exact. Rarement, au reste, ces gens-là parlent-ils bien de ceux qu'ils ont servis. Ne me nuiroit-il point dans votre esprit ?

ARAMINTE, *négligemment.*

Celui-ci dit beaucoup de bien de vous, et voilà tout. Que me veut M. Remi?

SCÈNE II.

ARAMINTE, DORANTE, M. REMI.

M. REMI.

MADAME, je suis votre très-humble serviteur. Je viens vous remercier de la bonté que vous avez eue de prendre mon neveu à ma recommandation.

ARAMINTE.

Je n'ai pas hésité, comme vous l'avez vu.

M. REMI.

Je vous rends mille grâces. Ne m'aviez-vous pas dit qu'on vous en offroit un autre?

ARAMINTE.

Oui, Monsieur.

M. REMI.

Tant mieux; car je viens vous demander celui-ci pour une affaire d'importance.

DORANTE, *d'un air de refus.*

Et d'où vient, Monsieur?

M. REMI.

Patience.

ARAMINTE.

Mais, M. Remi, ceci est un peu vif; vous prenez assez mal votre temps; et j'ai refusé l'autre personne.

DORANTE.

Pour moi, je ne sortirai jamais de chez Madame, qu'elle ne me congédie.

M. REMI, *brusquement.*

Vous ne savez ce que vous dites. Il faut pourtant sortir, vous allez voir. Tenez, Madame, jugez-en vous-même; voici de quoi il est question. C'est une dame de trente-cinq ans, qu'on dit jolie femme, estimable, et de quelque distinction; qui ne déclare pas son nom; qui dit que j'ai été son procureur; qui a quinze mille livres de rente pour le moins, ce qu'elle prouvera; qui a vu monsieur chez moi, qui lui a parlé, qui sait qu'il n'a pas de bien, et qui offre de l'épouser sans délai; et la personne qui est venue chez moi de sa part, doit revenir tantôt pour savoir la réponse, et vous mener tout de suite chez elle. Cela est-il net? Y a-t-il à se consulter là-dessus? Dans deux heures, il faut être au logis. Ai-je tort, Madame?

ARAMINTE, *froidement.*

C'est à lui de répondre.

M. REMI.

Eh bien? A quoi pense-t-il donc? Viendrez-vous?

DORANTE.

Non, Monsieur; je ne suis pas dans cette disposition-là.

M. REMI.

Hum! Quoi? entendez-vous ce que je vous dis, qu'elle a quinze mille livres de rente? entendez-vous?

DORANTE.

Oui, Monsieur; mais en eût-elle vingt fois davantage, je ne l'épouserois pas; nous ne serions heureux ni l'un ni l'autre : j'ai le cœur pris; j'aime ailleurs.

M. REMI, *d'un ton railleur, et traînant ses mots.*

J'ai le cœur pris! voilà qui est fâcheux. Ah! ah! le cœur est admirable! Je n'aurois jamais deviné la beauté des scrupules de ce cœur-là, qui veut qu'on reste intendant de la maison d'autrui, pendant qu'on peut l'être de la sienne. Est-ce là votre dernier mot, berger fidèle?

DORANTE.

Je ne saurois changer de sentiment, Monsieur.

M. REMI.

Oh le sot cœur! Mon neveu, vous êtes un imbécile, un insensé; et je tiens celle que vous aimez pour une guenon, si elle n'est pas de mon sentiment. N'est-il pas vrai, Madame, et ne le trouvez-vous pas extravagant?

ARAMINTE, *doucement.*

Ne le querellez point. Il paroît avoir tort, j'en conviens.

M. REMI, *vivement.*

Comment! Madame, il pourroit...

ARAMINTE.

Dans sa façon de penser, je l'excuse. Voyez pourtant, Dorante : tâchez de vaincre votre penchant, si vous le pouvez; je sais bien que cela est difficile.

DORANTE.

Il n'y a pas de moyen, Madame; mon amour m'est plus cher que ma vie.

M. REMI, *d'un air étonné.*

Ceux qui aiment les beaux sentimens doivent être contens; en voilà un des plus curieux qui se fasse. Vous trouvez donc cela raisonnable, Madame ?

ARAMINTE.

Je vous laisse, parlez-lui vous-même. (*A part.*) Il me touche tant, qu'il faut que je m'en aille.

(*Elle sort.*)

DORANTE, *à part.*

Il ne croit pas si bien me servir.

SCÈNE III.

DORANTE, M. REMI, MARTHON.

M. REMI, *regardant son neveu.*

DORANTE, sais-tu bien qu'il n'y a point de fou aux petites maisons, de ta force? (*Marthon arrive.*) Venez, mademoiselle Marthon.

MARTHON.

Je viens d'apprendre que vous étiez ici.

M. REMI.

Dites-nous un peu votre sentiment; que pensez-vous de quelqu'un qui n'a point de bien, et qui refuse d'épouser une honnête et fort jolie femme, avec quinze mille livres de rente bien venant?

MARTHON.

Votre question est bien aisée à décider ; ce quelqu'un rêve.

M. REMI, *montrant Dorante.*

Voilà le rêveur, et, pour excuse, il allègue son cœur que vous avez pris ; mais comme apparemment il n'a pas encore emporté le vôtre, et que je vous crois encore à peu près dans tout votre bon sens, vu le peu de temps qu'il y a que vous le connoissez, je vous prie de m'aider à le rendre plus sage. Assurément vous êtes fort jolie, mais vous ne le disputerez point à un pareil établissement : il n'y a point de beaux yeux qui vaillent ce prix-là.

MARTHON.

Quoi ! M. Remi, c'est de Dorante que vous parlez ? C'est pour se garder à moi qu'il refuse d'être riche ?

M. REMI.

Tout juste, et vous êtes trop généreuse pour le souffrir.

MARTHON, *avec un air de passion.*

Vous vous trompez, Monsieur ; je l'aime trop moi-même pour l'en empêcher, et je suis enchantée. Ah ! Dorante, que je vous estime ! Je n'aurois pas cru que vous m'aimassiez tant.

M. REMI.

Courage ! je ne fais que vous le montrer, et vous en êtes déjà coiffée ! Pardi ! le cœur d'une femme est bien étonnant ; le feu y prend bien vîte.

MARTHON, *comme chagrine.*

Eh! Monsieur, faut-il tant de bien pour être heureux? Madame, qui a tant de bonté pour moi, suppléera en partie, par sa générosité, à ce qu'il me sacrifie. Que je vous ai d'obligation, Dorante!

DORANTE.

Oh! non, Mademoiselle, aucune; vous n'avez point de gré à me savoir de ce que je fais; je me livre à mes sentimens, et ne regarde que moi làdedans; vous ne me devez rien; je ne pense pas à votre reconnoissance.

MARTHON.

Vous me charmez; que de délicatesse! Il n'y a encore rien de si tendre que ce que vous me dites.

M. REMI.

Par ma foi, je ne m'y connois donc guère; car je le trouve bien plat. (*A Marthon.*) Adieu, la belle enfant, je ne vous aurois, ma foi, pas évaluée ce qu'il vous achète. Serviteur, idiot; garde ta tendresse, et moi ma succession.

(*Il sort.*)

MARTHON.

Il est en colère; mais nous l'appaiserons.

DORANTE.

Je l'espère. Quelqu'un vient.

MARTHON.

C'est le comte, celui dont je vous ai parlé, et qui doit épouser Madame.

DORANTE.

Je vous laisse donc; il pourroit me parler de

son procès; vous savez ce que je vous ai dit là-dessus, et il est inutile que je le voie.

SCÈNE IV.

MARTHON, LE COMTE.

LE COMTE.

Bonjour, Marthon.

MARTHON.

Vous voilà donc revenu, Monsieur?

LE COMTE.

Oui, on m'a dit qu'Araminte se promenoit dans le jardin, et je viens d'apprendre de sa mère une chose qui me chagrine. Je lui avois retenu un intendant qui devoit aujourd'hui entrer chez elle, et cependant elle en a pris un autre qui ne plaît point à la mère, et dont nous n'avons rien à espérer.

MARTHON.

Nous n'en devons rien craindre non plus, Monsieur. Allez, ne vous inquiétez point, c'est un galant homme; et si la mère n'en est pas contente, c'est un peu de sa faute; elle a débuté tantôt par le brusquer d'une manière si outrée, l'a traité si mal, qu'il n'est pas étonnant qu'elle ne l'ait pas gagné. Imaginez-vous qu'elle l'a querellé de ce qu'il étoit bien fait.

LE COMTE.

Ne seroit-ce point lui que je viens de voir sortir d'avec vous?

MARTHON.

Lui-même.

LE COMTE.

Il a bonne mine, en effet, et n'a pas trop l'air de ce qu'il est.

MARTHON.

Pardonnez-moi, Monsieur; car il est honnête homme.

LE COMTE.

N'y auroit-il pas moyen de raccommoder cela? Araminte ne me hait pas, je pense; mais elle est lente à se déterminer; et, pour achever de la résoudre, il ne s'agiroit plus que de lui dire que le sujet de notre discussion est douteux pour elle: elle ne voudra pas soutenir l'embarras d'un procès. Parlons à cet intendant; s'il ne faut que de l'argent pour le mettre dans nos intérêts, je ne l'épargnerai pas.

MARTHON.

Oh non! ce n'est point un homme à mener par là; c'est le garçon de France le plus désintéressé.

LE COMTE.

Tant pis! ces gens-là ne sont bons à rien.

MARTHON.

Laissez-moi faire.

SCÈNE V.

LE COMTE, LUBIN, MARTHON.

LUBIN.

MADEMOISELLE, voilà un homme qui en demande un autre; savez-vous qui c'est?

MARTHON, *brusquement.*

Et qui est cet autre? A quel homme en veut-il?

LUBIN.

Ma foi, je n'en sais rien; c'est de quoi je m'informe à vous.

MARTHON.

Fais-le entrer.

LUBIN, *le faisant sortir des coulisses.*

Hé! le garçon? venez ici dire votre affaire.

SCÈNE VI.

LE COMTE, LUBIN, MARTHON, LE GARÇON.

MARTHON.

Qui cherchez-vous?

LE GARÇON.

Mademoiselle, je cherche un certain monsieur à qui j'ai à rendre un portrait avec une boîte qu'il nous a fait faire. Il nous a dit qu'on ne la remît qu'à lui-même, et qu'il viendroit la prendre; mais

comme mon père est obligé de partir demain pour un petit voyage, il m'a envoyé pour la lui rendre, et on m'a dit que je saurois de ses nouvelles ici. Je le connois de vue, mais je ne sais pas son nom.

MARTHON.

N'est-ce pas vous, monsieur le Comte?

LE COMTE.

Non, sûrement.

LE GARÇON.

Je n'ai point affaire à Monsieur, Mademoiselle; c'est une autre personne.

MARTHON.

Et chez qui vous a-t-on dit que vous le trouveriez?

LE GARÇON.

Chez un procureur qui s'appelle M. Remi.

LE COMTE.

Ah! n'est-ce pas le procureur de Madame? Montrez-nous la boîte.

LE GARÇON.

Monsieur, cela m'est défendu; je n'ai ordre de la donner qu'à celui à qui elle est: le portrait de la dame est dedans.

LE COMTE.

Le portrait d'une dame! Qu'est-ce que cela signifie? Serois-ce celui d'Araminte? Je vais tout à l'heure savoir ce qu'il en est.

SCÈNE VII.

MARTHON, LE GARÇON.

MARTHON.

Vous avez mal fait de parler de ce portrait devant lui. Je sais qui vous cherchez ; c'est le neveu de M. Remi, de chez qui vous venez.

LE GARÇON.

Je le crois aussi, Mademoiselle.

MARTHON.

Un grand homme, qui s'appelle M. Dorante.

LE GARÇON.

Il me semble que c'est son nom.

MARTHON.

Il me l'a dit ; je suis dans sa confidence. Avez-vous remarqué le portrait ?

LE GARÇON.

Non ; je n'ai pas pris garde à qui il ressemble.

MARTHON.

Eh bien ! c'est de moi qu'il s'agit : M. Dorante n'est pas ici, et ne reviendra pas si tôt. Vous n'avez qu'à me remettre la boîte ; vous le pouvez en toute sûreté ; vous lui ferez même plaisir. Vous voyez que je suis au fait.

LE GARÇON.

C'est ce qui me paroît. La voilà, Mademoiselle. Ayez donc, je vous prie, le soin de la lui rendre quand il sera revenu.

MARTHON.

Oh ! je n'y manquerai pas.

LE GARÇON.

Il y a encore une bagatelle qu'il doit dessus ; mais je tâcherai de repasser tantôt, et s'il n'y étoit pas, vous auriez la bonté d'achever de payer.

MARTHON.

Sans difficulté. Allez. (*A part.*) Voici Dorante. (*Au garçon.*) Retirez-vous vîte.

SCÈNE VIII.

MARTHON, DORANTE.

MARTHON, *un moment seule et joyeuse.*

Ce ne peut être que mon portrait. Le charmant homme ! M. Remi a raison de dire qu'il y avoit quelque temps qu'il me connoissoit.

DORANTE.

Mademoiselle, n'avez-vous pas vu ici quelqu'un qui vient d'arriver? Lubin croit que c'est moi qu'il demande.

MARTHON, *le regardant avec tendresse.*

Que vous êtes aimable, Dorante ! Je serois bien injuste de ne vous pas aimer. Allez, soyez en repos ; l'ouvrier est venu, je lui ai parlé, j'ai la boîte, je la tiens.

DORANTE.

J'ignore.....

MARTHON.

Point de mystère ; je la tiens, vous dis-je, et je

ne m'en fâche pas. Je vous la rendrai quand je l'aurai vue. Retirez-vous : voici Madame avec sa mère et le comte ; c'est peut-être de cela qu'ils s'entretiennent. Laissez-moi les calmer là-dessus, et ne les attendez pas.

DORANTE, *en s'en allant et riant.*

Tout a réussi ; elle prend le change à merveille.

SCÈNE IX.

ARAMINTE, MADAME ARGANTE, LE COMTE, MARTHON.

ARAMINTE.

MARTHON, qu'est-ce que c'est qu'un portrait dont monsieur le Comte me parle, qu'on vient d'apporter ici à quelqu'un qu'on ne nomme pas, et qu'on soupçonne être le mien? Instruisez-moi de cette histoire là.

MARTHON, *d'un air rêveur.*

Ce n'est rien, Madame ; je vous dirai ce que c'est : je l'ai démêlé après que monsieur le Comte a été parti ; il n'a que faire de s'alarmer. Il n'y a rien là qui vous intéresse.

LE COMTE.

Comment le savez-vous, Mademoiselle? Vous n'avez point vu le portrait.

MARTHON.

N'importe ; c'est tout comme si je l'avois vu. Je sais qui il regarde ; n'en soyez point en peine.

LE COMTE.

Ce qu'il y a de certain, c'est un portrait de femme, et c'est ici qu'on vient chercher la personne qui l'a fait faire, à qui on doit le rendre; et ce n'est pas moi.

MARTHON.

D'accord. Mais quand je vous dis que Madame n'y est pour rien, ni vous non plus.....

ARAMINTE.

Eh bien! si vous êtes instruite, dites-nous donc de quoi il est question; car je veux le savoir. On a des idées qui ne me plaisent point. Parlez.

MADAME ARGANTE.

Oui, ceci a un air de mystère qui est désagréable. Il ne faut pourtant pas vous fâcher, ma fille: monsieur le Comte vous aime, et un peu de jalousie, même injuste, ne messied pas à un amant.

LE COMTE.

Je ne suis jaloux que de l'inconnu qui ose se donner le plaisir d'avoir le portrait de Madame.

ARAMINTE, *vivement.*

Comme il vous plaira, Monsieur; mais j'ai entendu ce que vous vouliez dire, et je crains un peu ce caractère d'esprit là. Eh bien, Marthon?

MARTHON.

Eh bien! Madame, voilà bien du bruit! c'est mon portrait.

LE COMTE.

Votre portrait?

MARTHON.

Oui, le mien. Eh! pourquoi non, s'il vous plaît? Il ne faut pas tant se récrier.

MADAME ARGANTE.

Je suis assez comme monsieur le Comte; la chose me paroît singulière.

MARTHON.

Ma foi, Madame, sans vanité, on en peint tous les jours, et des plus huppées, qui ne me valent pas.

ARAMINTE.

Et qui est-ce qui a fait cette dépense là pour vous?

MARTHON.

Un très-aimable homme, qui m'aime, qui a de la délicatesse et des sentimens, et qui me recherche; et, puisqu'il faut vous le nommer, c'est Dorante.

ARAMINTE.

Mon intendant?

MARTHON.

Lui-même.

MADAME ARGANTE.

Le fat! avec ses sentimens.

ARAMINTE, *brusquement.*

Eh! vous nous trompez; depuis qu'il est ici, a-t-il eu le temps de vous faire peindre?

MARTHON.

Mais ce n'est pas d'aujourd'hui qu'il me connoît.

ARAMINTE, *vivement.*

Donnez donc.

MARTHON.

Je n'ai pas encore ouvert la boîte, mais c'est moi que vous y allez voir.

(*Araminte l'ouvre, tous regardent.*)

LE COMTE.

Eh! je m'en doutois bien; c'est Madame.

MARTHON.

Madame?.... il est vrai, et me voilà bien loin de mon compte. (*A part.*) Dubois avoit raison tantôt.

ARAMINTE, *à part.*

Et moi, je vois clair. (*A Marthon.*) Par quel hasard avez-vous cru que c'étoit vous.

MARTHON.

Ma foi, Madame, toute autre que moi s'y seroit trompée. M. Remi me dit que son neveu m'aime, qu'il veut nous marier ensemble; Dorante est présent, et ne dit point non; il refuse devant moi un très-riche parti; l'oncle s'en prend à moi, me dit que j'en suis cause. Ensuite vient un homme qui apporte ce portrait, qui vient chercher celui à qui il appartient; je l'interroge: à tout ce qu'il répond, je reconnois Dorante. C'est un petit portrait de femme; Dorante m'aime jusqu'à refuser sa fortune pour moi: je conclus donc que c'est moi qu'il a fait peindre. Ai-je eu tort? J'ai pourtant mal conclu. J'y renonce; tant d'honneur ne m'appartient point. Je crois voir toute l'étendue de ma méprise, et je me tais.

ARAMINTE.

Ah! ce n'est pas là une chose bien difficile à deviner. Vous faites le fâché, l'étonné, monsieur le Comte; il y a eu quelque mal-entendu dans les mesures que vous avez prises : mais vous ne m'abusez point; c'est à vous qu'on apportoit le portrait. Un homme dont on ne sait pas le nom, qu'on vient chercher ici, c'est vous, Monsieur, c'est vous.

MARTHON, *d'un air sérieux.*

Je ne crois pas.

MADAME ARGANTE.

Oui, oui, c'est Monsieur : à quoi bon vous en défendre? Dans les termes où vous en êtes avec ma fille, ce n'est pas là un si grand crime; allons, convenez-en.

LE COMTE, *froidement.*

Non, Madame, ce n'est point moi, sur mon honneur : je ne connois pas ce M. Remi : comment auroit-on dit chez lui qu'on auroit de mes nouvelles ici? Cela ne se peut pas.

MADAME ARGANTE, *d'un air pensif.*

Je ne faisois pas attention à cette circonstance.

ARAMINTE.

Bon! qu'est-ce que c'est qu'une circonstance de plus ou de moins? Je n'en rabats rien. Quoi qu'il en soit, je le garde; personne ne l'aura. Mais quel bruit entendons-nous? Voyez ce que c'est, Marthon.

SCÈNE X.

ARAMINTE, MADAME ARGANTE, LE COMTE, LUBIN, DUBOIS, MARTHON.

LUBIN, *en entrant, à Dubois.*

Tu es un plaisant magot!

MARTHON.

À qui en avez-vous donc, vous autres?

DUBOIS.

Si je disois un mot, ton maître sortiroit bien vîte.

LUBIN.

Toi! Nous nous soucions de toi et de toute ta race de canaille, comme de cela.

DUBOIS.

Comme je te bâtonnerois, sans le respect de Madame!

LUBIN.

Arrive, arrive, la voilà, Madame.

ARAMINTE.

Quel sujet avez-vous donc de quereller? De quoi s'agit-il?

MADAME ARGANTE.

Approchez, Dubois. Apprenez-nous ce que c'est que ce mot que vous diriez contre Dorante; il seroit bon de savoir ce que c'est.

LUBIN.

Prononce donc ce mot.

ARAMINTE.

Tais-toi, laisse-le parler.

DUBOIS.

Il y a une heure qu'il me dit mille invectives, Madame.

LUBIN.

Je soutiens les intérêts de mon maître, je tire des gages pour cela, et je ne souffrirai pas qu'un ostrogoth menace mon maître d'un mot; j'en demande justice à Madame.

MADAME ARGANTE.

Mais, encore une fois, sachons ce que veut dire Dubois par ce mot : c'est le plus pressé.

LUBIN.

Je lui défie d'en dire seulement une lettre.

DUBOIS.

C'est par pure colère que j'ai fait cette menace, Madame, et voici la cause de la dispute. En arrangeant l'appartement de M. Dorante, j'y ai vu par hasard un tableau où Madame est peinte, et j'ai cru qu'il falloit l'ôter, qu'il n'avoit que faire là, qu'il n'étoit point décent qu'il y restât; de sorte que j'ai été pour le détacher : ce butor est venu pour m'en empêcher, et peu s'en est fallu que nous ne nous soyons battus.

LUBIN.

Sans doute, de quoi t'avises-tu d'ôter ce tableau qui est tout à fait gràcieux, que mon maître considéroit, il n'y avoit qu'un moment, avec toute la satisfaction possible? Car je l'avois vu qu'il l'avoit contemplé de tout son cœur, et il

prend fantaisie à ce brutal de le priver d'une peinture qui réjouit cet honnête homme. Voyez la malice! Ote-lui quelqu'autre meuble, s'il en a trop; mais laisse-lui cette pièce, animal.

DUBOIS.

Et moi, je te dis qu'on ne la laissera point, que je la détacherai moi-même, que tu en auras le démenti, et que Madame le voudra ainsi.

ARAMINTE.

Eh! que m'importe? Il étoit bien nécessaire de faire ce bruit-là pour un vieux tableau qu'on a mis là par hasard, et qui y est resté. Laissez-nous. Cela vaut-il la peine qu'on en parle?

MADAME ARGANTE, *d'un ton aigre.*

Vous m'excuserez, ma fille; ce n'est point là sa place, et il n'y a qu'à l'ôter; votre intendant se passera bien de ses contemplations.

ARAMINTE, *souriant d'un air railleur.*

Oh! vous avez raison; je ne pense pas qu'il les regrette. (*A Lubin et à Dubois.*) Retirez-vous tous deux.

SCÈNE XI.

ARAMINTE, MADAME ARGANTE, LE COMTE, MARTHON.

LE COMTE, *d'un ton railleur.*

Ce qui est sûr, c'est que cet homme d'affaires-là est de bon goût.

ARAMINTE, *ironiquement.*

Oui, la réflexion est juste. Effectivement, il est

est fort extraordinaire qu'il ait jeté les yeux sur ce tableau.

MADAME ARGANTE.

Cet homme-là ne m'a jamais plu un instant, ma fille ; vous le savez, j'ai le coup d'œil assez bon, et je ne l'aime pas. Croyez-moi, vous avez entendu la menace que Dubois a faite en parlant de lui : j'y reviens encore ; il faut qu'il ait quelque chose à en dire. Interrogez-le ; sachons ce que c'est : je suis persuadée que ce petit monsieur-là ne vous convient point ; nous le voyons tous, il n'y a que vous qui n'y prenez pas garde.

MARTHON, *négligemment.*

Pour moi, je n'en suis pas contente.

ARAMINTE, *riant ironiquement.*

Qu'est-ce donc que vous voyez, et que je ne vois point ? Je manque de pénétration : j'avoue que je m'y perds. Je ne vois pas le sujet de me défaire d'un homme qui m'est donné de bonne main, qui est un homme de quelque chose, qui me sert bien, et que trop bien peut-être ; voilà ce qui n'échappe pas à ma pénétration, par exemple.

MADAME ARGANTE.

Que vous êtes aveugle !

ARAMINTE, *d'un air souriant.*

Pas tant ; chacun a ses lumières. Je consens, au reste, d'écouter Dubois ; le conseil est bon, et je l'approuve. Allez, Marthon, allez lui dire que je veux lui parler. S'il me donne des motifs raisonnables de renvoyer cet intendant assez hardi pour

regarder un tableau, il ne restera pas long-temps chez moi ; sans quoi on aura la bonté de trouver bon que je le garde en attendant qu'il me déplaise à moi.

MADAME ARGANTE, *vivement.*

Eh bien ! il vous déplaira ; je ne vous en dis pas davantage en attendant de plus fortes preuves.

LE COMTE.

Quant à moi, Madame, j'avoue que j'ai craint qu'il ne me servît mal auprès de vous, qu'il ne vous inspirât l'envie de plaider, et j'ai souhaité par pure tendresse qu'il vous en détournât. Il aura pourtant beau faire, je déclare que je renonce à tout procès avec vous, que je ne veux, pour arbitre de notre succession, que vous et vos gens d'affaires, et que j'aime mieux perdre tout que de rien disputer.

MADAME ARGANTE, *d'un ton décisif.*

Mais où seroit la dispute ? Le mariage termineroit tout, et le vôtre est comme arrêté.

LE COMTE.

Je garde le silence sur Dorante ; je reviendrai simplement voir ce que vous pensez de lui, et si vous le congédiez, comme je le présume, il ne tiendra qu'à vous de prendre celui que je vous offrois, et que je retiendrai encore quelque temps.

MADAME ARGANTE.

Je ferai comme Monsieur, je ne vous parlerai plus de rien non plus ; vous m'accuseriez de

vision, et votre entêtement finira sans notre secours. Je compte beaucoup sur Dubois que voici, et avec lequel nous vous laissons.

SCÈNE XII.

ARAMINTE, DUBOIS.

DUBOIS.

On m'a dit que vous vouliez me parler, Madame.

ARAMINTE.

Viens ici. Tu es bien imprudent, Dubois, bien indiscret; moi qui ai si bonne opinion de toi, tu n'as guère d'attention pour ce que je te dis. Je t'avois recommandé de te taire sur le chapitre de Dorante; tu en sais les conséquences ridicules, et tu me l'avois promis : pourquoi donc avoir prise sur ce misérable tableau, avec un sot qui fait un vacarme épouvantable, et qui vient ici tenir des discours tout propres à donner des idées que je serois au désespoir qu'on eût ?

DUBOIS.

Ma foi, Madame, j'ai cru la chose sans conséquence, et je n'ai agi d'ailleurs que par un mouvement de respect et de zèle.

ARAMINTE, *d'un air vif.*

Eh! laisse là ton zèle, ce n'est pas là celui que je veux, ni celui qu'il me faut; c'est ton silence dont j'ai besoin pour me tirer de l'embarras où je suis, et où tu m'as jetée toi-même; car, sans

toi, je ne saurois pas que cet homme-là m'aime, et je n'aurois que faire d'y regarder de si près.

DUBOIS.

J'ai bien senti que j'avois tort.

ARAMINTE.

Passe encore pour la dispute; mais pourquoi s'écrier : si je disois un mot? y a-t-il rien de plus mal à toi?

DUBOIS.

C'est encore une suite de ce zèle mal entendu.

ARAMINTE.

Eh bien! tais-toi donc, tais-toi; je voudrois pouvoir te faire oublier ce que tu m'as dit.

DUBOIS.

Oh! je suis bien corrigé.

ARAMINTE.

C'est ton étourderie qui me force actuellement de te parler, sous prétexte de t'interroger sur ce que tu sais de lui. Ma mère et monsieur le comte s'attendent que tu vas m'en apprendre des choses étonnantes; quel rapport leur ferai-je à présent?

DUBOIS.

Ah! il n'y a rien de plus facile à raccommoder. Ce rapport sera que des gens qui le connoissent, m'ont dit que c'étoit un homme incapable de l'emploi qu'il a chez vous, quoiqu'il soit fort habile au moins; ce n'est pas cela qui lui manque.

ARAMINTE.

A la bonne heure; mais il y aura un inconvénient. S'il en est incapable, on me dira de le ren-

voyer, et il n'est pas encore temps. J'y ai pensé depuis; la prudence ne le veut pas, et je suis obligée de prendre des biais, et d'aller tout doucement avec cette passion si excessive que tu dis qu'il a, et qui éclateroit peut-être dans sa douleur. Me fierois-je à un désespéré? Ce n'est plus le besoin que j'ai de lui qui me retient, c'est moi que je ménage. (*Elle radoucit le ton.*) A moins que ce qu'a dit Marthon ne soit vrai, auquel cas je n'aurois plus rien à craindre. Elle prétend qu'il l'avoit déjà vue chez M. Remi, et que le procureur a dit même devant lui qu'il l'aimoit depuis longtemps, et qu'il falloit qu'ils se mariassent; je le voudrois.

DUBOIS.

Bagatelle! Dorante n'a vu Marthon, ni de près ni de loin; c'est le procureur qui a débité cette fable-là à Marthon, dans le dessein de les marier ensemble; et moi, je n'ai pas osé l'en dédire, m'a dit Dorante, parce que j'aurois indisposé contre moi cette fille qui a du crédit auprès de sa maîtresse, et qui a cru ensuite que c'étoit pour elle que je refusois les quinze mille livres de rente qu'on m'offroit.

ARAMINTE, *négligemment.*

Il t'a donc tout conté?

DUBOIS.

Oui; il n'y a qu'un moment, dans le jardin, où il a voulu presque se jeter à mes genoux pour me conjurer de lui garder le secret sur sa passion, et d'oublier l'emportement qu'il eut avec moi

quand je le quittai. Je lui ai dit que je me tairois, mais que je ne prétendois pas rester dans la maison avec lui, et qu'il falloit qu'il sortît; ce qui l'a jeté dans des gémissemens, dans des pleurs, dans le plus triste état du monde.

ARAMINTE.

Eh! tant pis : ne le tourmente point. Tu vois bien que j'ai raison de dire qu'il faut aller doucement avec cet esprit-là; tu le vois bien. J'augurois beaucoup de ce mariage avec Marthon; je croyois qu'il m'oublieroit, et point du tout, il n'est question de rien.

DUBOIS, *comme s'en allant.*

Pure fable. Madame a-t-elle encore quelque chose à me dire?

ARAMINTE.

Attends : comment faire? Si, lorsqu'il me parle, il me mettoit en droit de me plaindre de lui; mais il ne lui échappe rien; je ne sais rien de son amour que ce que tu m'en dis, et je ne suis pas assez fondée pour le renvoyer. Il est vrai qu'il me fâcheroit s'il parloit; mais il seroit à propos qu'il me fâchât.

DUBOIS.

Vraiment, oui; M. Dorante n'est point digne de Madame. S'il étoit dans une plus grande fortune, comme il n'y a rien à dire à ce qu'il est né, ce seroit une autre affaire; mais il n'est riche qu'en mérite, et ce n'est pas assez.

ARAMINTE, *d'un ton comme triste.*

Vraiment, non, voilà les usages; je ne sais pas

comment je le traiterai; je n'en sais rien, je verrai.

DUBOIS.

Eh bien! Madame a un si beau prétexte... ce portrait que Marthon a cru être le sien, à ce qu'elle m'a dit.

ARAMINTE.

Eh! non, je ne saurois l'en accuser; c'est le comte qui l'a fait faire.

DUBOIS.

Point du tout : c'est de Dorante, je le sais de lui-même, et il y travailloit encore il n'y a que deux mois, lorsque je le quittai.

ARAMINTE.

Va-t'en; il y a long-temps que je te parle. Si on me demande ce que tu m'as appris de lui, je dirai ce dont nous sommes convenus. Le voici; j'ai envie de lui tendre un piége.

DUBOIS.

Oui, Madame; il se déclarera peut-être, et tout de suite je lui dirois : Sortez.

ARAMINTE.

Laisse-nous.

SCÈNE XIII.

ARAMINTE, DORANTE, DUBOIS.

DUBOIS, *sortant et en passant auprès de Dorante, et rapidement.*

Il m'est impossible de l'instruire; mais qu'il se

découvre ou non, les choses ne peuvent aller que bien.

DORANTE.

Je viens, Madame, vous demander votre protection; je suis dans le chagrin et dans l'inquiétude : j'ai tout quitté pour avoir l'honneur d'être à vous; je vous suis plus attaché que je ne puis le dire; on ne sauroit vous servir avec plus de fidélité ni de désintéressement; et cependant je ne suis pas sûr de rester! Tout le monde ici m'en veut, me persécute et conspire pour me faire sortir. J'en suis consterné; je tremble que vous ne cédiez à leur inimitié pour moi, et j'en serois dans la dernière affliction.

ARAMINTE, *d'un ton doux.*

Tranquillisez-vous; vous ne dépendez point de ceux qui vous en veulent; ils ne vous ont encore fait aucun tort dans mon esprit, et tous leurs petits complots n'aboutiront à rien; je suis la maîtresse.

DORANTE, *d'un air inquiet.*

Je n'ai que votre appui, Madame.

ARAMINTE.

Il ne vous manquera pas; mais je vous conseille une chose : ne leur paroissez pas si alarmé, vous leur feriez douter de votre capacité, et il leur sembleroit que vous m'auriez beaucoup d'obligation de ce que je vous garde.

DORANTE.

Ils ne se tromperoient pas, Madame; c'est une bonté qui me pénètre de reconnoissance.

ARAMINTE.

A la bonne heure; mais il n'est pas nécessaire qu'ils le croient. Je vous sais bon gré de votre attachement et de votre fidélité, mais dissimulez-en une partie; c'est peut-être ce qui les indispose contre vous. Vous leur avez refusé de m'en faire accroire sur le chapitre du procès; conformez-vous à ce qu'ils exigent; regagnez-les par là, je vous le permets : l'événement leur persuadera que vous les avez bien servis; car, toute réflexion faite, je suis déterminée à épouser le comte.

DORANTE, *d'un ton ému.*

Déterminée, Madame!

ARAMINTE.

Oui, tout à fait résolue : le comte croira que vous y avez contribué; je lui dirai même, et je vous garantis que vous resterez ici; je vous le promets. (*A part.*) Il change de couleur.

DORANTE.

Quelle différence pour moi, Madame!

ARAMINTE, *d'un air délibéré.*

Il n'y en aura aucune, ne vous embarrassez pas, et écrivez le billet que je vais vous dicter; il y a tout ce qu'il faut sur cette table.

DORANTE.

Eh! pour qui, Madame?

ARAMINTE.

Pour le comte, qui est sorti d'ici extrêmement inquiet, et que je vais surprendre bien agréable-

ment par le petit mot que vous allez lui écrire en mon nom. (*Dorante reste rêveur, et par distraction ne va point à la table.*) Eh bien! vous n'allez pas à la table? A quoi rêvez-vous?

DORANTE, *toujours distrait.*

Oui, Madame.

ARAMINTE, *à part, pendant qu'il se place.*

Il ne sait ce qu'il fait. Voyons si cela continuera.

DORANTE, *cherche du papier.*

Ah! Dubois m'a trompé!

ARAMINTE *poursuit.*

Etes-vous prêt à écrire?

DORANTE.

Madame, je ne trouve point de papier...

ARAMINTE, *allant elle-même.*

Vous n'en trouvez point? en voilà devant vous.

DORANTE.

Il est vrai.

ARAMINTE.

Ecrivez. « Hâtez-vous de venir, Monsieur; » votre mariage est sûr. » Avez-vous écrit?

DORANTE.

Comment, Madame?

ARAMINTE.

Vous ne m'écoutez donc pas? « Votre mariage » est sûr; madame veut que je vous l'écrive, et » vous attend pour vous le dire. » (*A part.*) Il

souffre, mais il ne dit mot. Est-ce qu'il ne parlera pas? « N'attribuez point cette résolution à la » crainte que madame pourroit avoir des suites » d'un procès douteux. »

DORANTE.

Je vous ai assuré que vous le gagneriez, Madame : douteux, il ne l'est point.

ARAMINTE.

N'importe, achevez. « Non, Monsieur, je suis » chargé de sa part de vous assurer que la seule » justice qu'elle rend à votre mérite, la déter- » mine. »

DORANTE.

Ciel! je suis perdu. Mais, Madame, vous n'aviez aucune inclination pour lui?

ARAMINTE.

Achevez, vous dis-je. « Qu'elle rend à votre » mérite, la détermine. » Je crois que la main vous tremble! vous paroissez changé! Qu'est-ce que cela signifie? Vous trouvez-vous mal?

DORANTE.

Je ne me trouve pas bien, Madame.

ARAMINTE.

Quoi! si subitement! cela est singulier : pliez la lettre et mettez : « A monsieur le comte Do- » rimont. » Vous direz à Dubois qu'il la lui porte. (*A part.*) Le cœur me bat! (*A Dorante.*) Voilà qui est écrit tout de travers : cette adresse-là n'est presque pas lisible. (*A part.*) Il n'y a pas encore là de quoi le convaincre.

DORANTE, *à part.*

Ne seroit-ce point aussi pour m'éprouver ? Dubois ne m'a averti de rien.

SCÈNE XIV.

ARAMINTE, DORANTE, MARTHON.

MARTHON.

Je suis bien aise, Madame, de trouver Monsieur ici ; il vous confirmera tout de suite ce que j'ai à vous dire. Vous avez offert, en différentes occasions, de me marier, Madame, et jusqu'ici je ne me suis point trouvée disposée à profiter de vos bontés : aujourd'hui, Monsieur me recherche ; il vient même de refuser un parti infiniment plus riche, et le tout pour moi ; du moins me l'a-t-il laissé croire, et il est à propos qu'il s'explique ; mais comme je ne veux dépendre que de vous, c'est de vous aussi, Madame, qu'il faut qu'il m'obtienne : ainsi, Monsieur, vous n'avez qu'à parler à Madame. Si elle m'accorde à vous, vous n'aurez point de peine à m'obtenir de moi-même.

SCÈNE XV.

ARAMINTE, DORANTE.

ARAMINTE, *à part*, *émue.*

Cette folle ! (*Haut.*) Je suis charmée de ce qu'elle vient de m'apprendre. Vous avez fait là

un très-bon choix : c'est une fille aimable et d'un excellent caractère.

DORANTE, *d'un air abattu.*

Hélas ! Madame, je ne songe point à elle.

ARAMINTE.

Vous ne songez point à elle ? Elle dit que vous l'aimez, que vous l'aviez vue avant que de venir ici.

DORANTE, *tristement.*

C'est une erreur où M. Remi l'a jetée sans me consulter ; et je n'ai point osé dire le contraire, dans la crainte de m'en faire une ennemie auprès de vous. Il en est de même de ce riche parti qu'elle croit que je refuse à cause d'elle ; et je n'ai nulle part à tout cela. Je suis hors d'état de donner mon cœur à personne : je l'ai perdu pour jamais, et la plus brillante de toutes les fortunes ne me tenteroit pas.

ARAMINTE.

Vous avez tort. Il falloit désabuser Marthon.

DORANTE.

Elle vous auroit peut-être empêchée de me recevoir, et mon indifférence lui en dit assez.

ARAMINTE.

Mais, dans la situation où vous êtes, quel intérêt aviez-vous d'entrer dans ma maison, et de la préférer à une autre ?

DORANTE.

Je trouve plus de douceur à être chez vous, Madame.

ARAMINTE.

Il y a quelque chose d'incompréhensible dans tout ceci. Voyez-vous souvent la personne que vous aimez ?

DORANTE, *toujours abattu.*

Pas souvent à mon gré, Madame ; et je la verrois à tout instant, que je ne croirois pas la voir assez.

ARAMINTE, *à part.*

Il a des expressions d'une tendresse ! (*Haut.*) Est-elle fille ? a-t-elle été mariée ?

DORANTE.

Madame, elle est veuve.

ARAMINTE.

Et ne devez-vous pas l'épouser ? Elle vous aime, sans doute ?

DORANTE.

Hélas ! Madame, elle ne sait pas seulement que je l'adore. Excusez l'emportement du terme dont je me sers. Je ne saurois presque parler d'elle qu'avec transport.

ARAMINTE.

Je ne vous interroge que par étonnement. Elle ignore que vous l'aimez, dites-vous ? Et vous lui sacrifiez votre fortune ? Voilà de l'incroyable. Comment, avec tant d'amour, avez-vous pu vous taire ? On essaie de se faire aimer, ce me semble : cela est naturel et pardonnable.

DORANTE.

Me préserve le ciel d'oser concevoir la plus légère espérance ! Etre aimé, moi ! non, Madame.

Son état est bien au-dessus du mien. Mon respect me condamne au silence; et je mourrai du moins, sans avoir eu le malheur de lui déplaire.

ARAMINTE.

Je n'imagine point de femme qui mérite d'inspirer une passion si étonnante : je n'en imagine point. Elle est donc au-dessus de toute comparaison ?

DORANTE.

Dispensez-moi de la louer, Madame : je m'égarerois en la peignant. On ne connoît rien de si beau ni de si aimable qu'elle, et jamais elle ne me parle, ou ne me regarde, que mon amour n'en augmente.

ARAMINTE *baisse les yeux, et continue.*

Mais votre conduite blesse la raison. Que prétendez-vous avec cet amour pour une personne qui ne saura jamais que vous l'aimez ? Cela est bien bizarre. Que prétendez-vous ?

DORANTE.

Le plaisir de la voir quelquefois, et d'être avec elle, est tout ce que je me propose.

ARAMINTE.

Avec elle ? Oubliez-vous que vous êtes ici ?

DORANTE.

Je veux dire, avec son portrait, quand je ne la vois point.

ARAMINTE.

Son portrait ! Est-ce que vous l'avez fait faire ?

DORANTE.

Non, Madame; mais j'ai, par amusement, ap-

pris à peindre, et je l'ai peinte moi-même. Je me serois privé de son portrait, si je n'avois pu l'avoir que par le secours d'un autre.

ARAMINTE, *à part.*

Il faut le pousser à bout (*Haut.*) Montrez-moi ce portrait.

DORANTE.

Daignez m'en dispenser, Madame; quoique mon amour soit sans espérance, je n'en dois pas moins un secret inviolable à l'objet aimé.

ARAMINTE.

Il m'en est tombé un par hasard entre les mains : on l'a trouvé ici. (*Montrant la boîte.*) Voyez si ce ne seroit point celui dont il s'agit.

DORANTE.

Cela ne se peut pas.

ARAMINTE, *ouvrant la boîte.*

Il est vrai que la chose seroit assez extraordinaire : examinez.

DORANTE.

Ah! Madame, songez que j'aurois perdu mille fois la vie, avant que d'avouer ce que le hasard vous découvre. Comment pourrois-je expier?...

(*Il se jette à ses genoux.*)

ARAMINTE.

Dorante, je ne me fâcherai point. Votre égarement me fait pitié. Revenez-en, je vous le pardonne.

MARTHON *paroît et s'enfuit.*

Ah!

(*Dorante se lève vîte.*)

ARAMINTE.

Ah! ciel! c'est Marthon! Elle vous a vu.

DORANTE, *feignant d'être déconcerté.*

Non, Madame, non : je ne crois pas. Elle n'est point entrée.

ARAMINTE.

Elle vous a vu, vous dis-je : laissez-moi, allez-vous-en : vous m'êtes insupportable. Rendez-moi ma lettre. (*Quand il est parti.*) Voilà pourtant ce que c'est que de l'avoir gardé!

SCÈNE XVI.

ARAMINTE, DUBOIS.

DUBOIS.

DORANTE s'est-il déclaré, Madame? Et est-il nécessaire que je lui parle?

ARAMINTE.

Non, il ne m'a rien dit. Je n'ai rien vu d'approchant à ce que tu m'as conté; et qu'il n'en soit plus question : ne t'en mêle plus.

(*Elle sort.*)

DUBOIS.

Voici l'affaire dans sa crise.

SCÈNE XVII.

DORANTE, DUBOIS.

DORANTE.

AH! Dubois.

DUBOIS.

Retirez-vous.

DORANTE.

Je ne sais qu'augurer de la conversation que je viens d'avoir avec elle.

DUBOIS.

A quoi songez-vous? Elle n'est qu'à deux pas voulez-vous tout perdre?

DORANTE.

Il faut que tu m'éclaircisses...

DUBOIS.

Allez dans le jardin.

DORANTE.

D'un doute.....

DUBOIS.

Dans le jardin, vous dis-je: je vais m'y rendre.

DORANTE.

Mais.....

DUBOIS.

Je ne vous écoute plus.

DORANTE.

Je crains plus que jamais.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

DORANTE, DUBOIS.

DUBOIS.

Non, vous dis-je ; ne perdons point de temps. La lettre est-elle prête ?

DORANTE, *la lui montrant.*

Oui, la voilà, et j'ai mis dessus, rue du Figuier.

DUBOIS.

Vous êtes bien assuré que Lubin ne sait pas ce quartier là ?

DORANTE.

Il m'a dit que non.

DUBOIS.

Lui avez-vous bien recommandé de s'adresser à Marthon ou à moi pour savoir ce que c'est ?

DORANTE.

Sans doute, et je lui recommanderai encore.

DUBOIS.

Allez donc la lui donner : je me charge du reste auprès de Marthon, que je vais trouver.

DORANTE.

Je t'avoue que j'hésite un peu. N'allons-nous pas trop vîte avec Araminte ? Dans l'agitation des

mouvemens où elle est, veux-tu encore lui donner l'embarras de voir subitement éclater l'aventure?

DUBOIS.

Oh! oui : point de quartier. Il faut l'achever pendant qu'elle est étourdie. Elle ne sait plus ce qu'elle fait. Ne voyez-vous pas bien qu'elle triche avec moi, qu'elle me fait accroire que vous ne lui avez rien dit? Ah! je lui apprendrai à vouloir me souffler mon emploi de confident pour vous aimer en fraude.

DORANTE.

Que j'ai souffert dans ce dernier entretien! Puisque tu savois qu'elle vouloit me faire déclarer, que ne m'en avertissois-tu par quelques signes?

DUBOIS.

Cela auroit été joli, ma foi! Elle ne s'en seroit point aperçue, n'est-ce pas? Et, d'ailleurs, votre douleur n'en a paru que plus vraie. Vous repentez-vous de l'effet qu'elle a produit? Monsieur a souffert! Parbleu! il me semble que cette aventure-ci mérite un peu d'inquiétude.

DORANTE.

Sais-tu bien ce qui arrivera? qu'elle prendra son parti, et qu'elle me renverra tout d'un coup.

DUBOIS.

Je l'en défie : il est trop tard. L'heure du courage est passée; il faut qu'elle nous épouse.

DORANTE.

Prends-y garde : tu vois que sa mère la fatigue.

DUBOIS.

Je serois bien fâché qu'elle la laissât en repos.

DORANTE.

Elle est confuse de ce que Marthon m'a surpris à ses genoux.

DUBOIS.

Ah ! vraiment, des confusions ! Elle n'y est pas ; elle va en essuyer bien d'autres ! C'est moi qui, voyant le train que prenoit la conversation, ai fait venir Marthon une seconde fois.

DORANTE.

Araminte pourtant m'a dit que je lui étois insupportable.

DUBOIS.

Elle a raison. Voulez-vous qu'elle soit de bonne humeur avec un homme qu'il faut qu'elle aime en dépit d'elle ? Cela est-il agréable ? Vous vous emparez de son bien, de son cœur ; et cette femme ne criera pas ! Allez vîte, plus de raisonnement : laissez-vous conduire.

DORANTE.

Songe que je l'aime, et que si notre précipitation réussit mal, tu me désespères.

DUBOIS.

Ah ! je sais bien que vous l'aimez : c'est à cause de cela que je ne vous écoute pas. Etes-vous en état de juger de rien ? Allons, allons, vous vous moquez. Laissez faire un homme de sang froid. Partez, d'autant plus que voici Marthon qui vient à propos, et que je vais tâcher d'amuser, en attendant que vous envoyiez Lubin.

SCÈNE II.

DUBOIS, MARTHON.

MARTHON, *d'un air triste.*

Je te cherchois.

DUBOIS.

Qu'y a-t-il pour votre service, Mademoiselle ?

MARTHON.

Tu me l'avois bien dit, Dubois.

DUBOIS.

Quoi donc ? Je ne me souviens plus de ce que c'est.

MARTHON.

Que cet intendant osoit lever les yeux sur madame.

DUBOIS.

Ah ! oui ; vous parlez de ce regard que je lui vis jeter sur elle ? Oh ! jamais je ne l'ai oublié. Cette œillade-là ne valoit rien. Il y avoit quelque chose dedans qui n'étoit pas dans l'ordre.

MARTHON.

Oh ! çà, Dubois, il s'agit de faire sortir cet homme-ci.

DUBOIS.

Pardi ! tant qu'on voudra : je ne m'y épargne pas. J'ai déjà dit à madame qu'on m'avoit assuré qu'il n'entendoit pas les affaires.

MARTHON.

Mais est-ce-là tout ce que tu sais de lui ?

C'est de la part de madame Argante et de monsieur le comte que je te parle, et nous avons peur que tu n'aies pas tout dit à madame, ou qu'elle ne cache ce que c'est. Ne nous déguise rien, tu n'en seras pas fâché.

DUBOIS.

Ma foi, je ne sais que son insuffisance, dont j'ai instruit madame.

MARTHON.

Ne dissimule point.

DUBOIS.

Moi, un dissimulé! Moi, garder un secret! Vous avez bien trouvé votre homme. En fait de discrétion, je mériterois d'être femme. Je vous demande pardon de la comparaison; mais c'est pour vous mettre l'esprit en repos.

MARTHON.

Il est certain qu'il aime madame.

DUBOIS.

Il n'en faut point douter: je lui en ai même dit ma pensée à elle.

MARTHON.

Et qu'a-t-elle répondu?

DUBOIS.

Que j'étois un sot. Elle est si prévenue...

MARTHON.

Prévenue à un point, que je n'oserois le dire, Dubois.

DUBOIS.

Oh! le diable n'y perd rien, ni moi non plus; car je vous entends.

MARTHON.

Tu as la mine d'en savoir plus que moi là-dessus.

DUBOIS.

Oh! point du tout, je vous jure. Mais, à propos, il vient tout à l'heure d'appeler Lubin pour lui donner une lettre : si nous pouvions la saisir, peut-être en saurions-nous davantage.

MARTHON.

Une lettre! oui-dà; ne négligeons rien. Je vais, de ce pas, parler à Lubin, s'il n'est pas encore parti.

DUBOIS.

Vous n'irez pas loin; je crois qu'il vient.

SCÈNE III.

DUBOIS, MARTHON, LUBIN.

LUBIN, *voyant Dubois.*

Ah! te voilà donc, mal bâti?

DUBOIS.

Tenez : n'est-ce pas là une belle figure, pour se moquer de la mienne?

MARTHON.

Que veux-tu, Lubin?

LUBIN.

Ne sauriez-vous pas où demeure la rue du Figuier, Mademoiselle?

MARTHON.

Oui.

LUBIN.

LUBIN.

C'est que mon camarade, que je sers, m'a dit de porter cette lettre à quelqu'un qui est dans cette rue, et comme je ne la sais pas, il m'a dit que je m'en informasse à vous ou à cet animal-là; mais cet animal-là ne mérite pas que je lui parle, sinon pour l'injurier. J'aimerois mieux que le diable eût emporté toutes les rues, que d'en savoir une par le moyen d'un malotru comme lui.

DUBOIS, *à Marthon, à part.*

Prenez la lettre. (*Haut.*) Non, non, Mademoiselle, ne lui enseignez rien : qu'il galope.

LUBIN.

Veux-tu te taire?

MARTHON.

Ne l'interrompez donc point, Dubois. Eh bien! veux-tu me donner ta lettre? Je vais envoyer dans ce quartier-là, et on la rendra à son adresse.

LUBIN.

Ah! voilà qui est bien agréable! Vous êtes une fille de bonne amitié, Mademoiselle.

DUBOIS, *s'en allant.*

Vous êtes bien bonne d'épargner de la peine à ce fainéant là.

LUBIN.

Ce malhonnête! Va, va trouver le tableau pour voir comme il se moque de toi.

MARTHON, *seule, avec Lubin.*

Ne lui réponds rien : donne ta lettre.

LUBIN.

Tenez, Mademoiselle, vous me rendrez un ser-

vice qui me fait grand bien. Quand il y aura à trotter pour votre serviable personne, n'ayez point d'autre postillon que moi.

MARTHON.

Elle sera rendûe exactement.

LUBIN.

Oui, je vous recommande l'exactitude à cause de monsieur Dorante, qui mérite toutes sortes de fidélités.

MARTHON, *à part.*

L'indigne !

LUBIN, *s'en allant.*

Je suis votre serviteur éternel.

MARTHON.

Adieu.

LUBIN, *revenant.*

Si vous le rencontrez, ne lui dites point qu'un autre galope à ma place.

SCÈNE IV.

MADAME ARGANTE, LE COMTE, MARTHON.

MARTHON, *un moment seule.*

Ne disons mot que je n'aie vu ce que ceci contient.

MADAME ARGANTE.

Eh bien ! Marthon, qu'avez-vous appris de Dubois.

MARTHON.

Rien, que ce que vous saviez déjà, Madame, et ce n'est pas assez.

MADAME ARGANTE.

Dubois est un coquin qui nous trompe.

LE COMTE.

Il est vrai que sa menace paroissoit signifier quelque chose de plus.

MADAME ARGANTE.

Quoi qu'il en soit, j'attends M. Remi, que j'ai envoyé chercher; et s'il ne nous défait pas de cet homme là, ma fille saura qu'il ose l'aimer; je l'ai résolu. Nous en avons les présomptions les plus fortes; et ne fût-ce que par bienséance, il faudra bien qu'elle le chasse. D'un autre côté, j'ai fait venir l'intendant que monsieur le Comte lui proposoit. Il est ici, et je le lui présenterai sur le champ.

MARTHON.

Je doute que vous réussissiez, si nous n'apprenons rien de nouveau; mais je tiens peut-être son congé, moi qui vous parle. Voici M. Remi: je n'ai pas le temps de vous en dire davantage, et je vais m'éclaircir.

(*Elle veut sortir.*)

SCÈNE V.

M. REMI, MADAME ARGANTE, LE COMTE, MARTHON.

M. REMI, *à Marthon, qui se retire.*

Bonjour, ma nièce, puisqu'enfin il faut que vous la soyez. Savez-vous ce qu'on me veut ici ?

MARTHON, *brusquement.*

Passez, Monsieur, et cherchez votre nièce ailleurs : je n'aime point les mauvais plaisans.

(Elle sort.)

M. REMI.

Voilà une petite fille bien incivile (*A madame Argante.*) On m'a dit de votre part de venir ici, Madame : de quoi est-il donc question ?

MADAME ARGANTE, *d'un ton revêche.*

Ah ! c'est donc vous, monsieur le Procureur ?

M. REMI.

Oui, Madame ; je vous garantis que c'est moi-même.

MADAME ARGANTE.

Et de quoi vous êtes-vous avisé, je vous prie, de nous embarrasser d'un intendant de votre façon ?

M. REMI.

Et par quel hasard Madame y trouve-t-elle à redire ?

MADAME ARGANTE.

C'est que nous nous serions bien passés du présent que vous nous avez fait.

M. REMI.

Ma foi! Madame, s'il n'est pas à votre goût, vous êtes bien difficile.

MADAME ARGANTE.

C'est votre neveu, dit-on?

M. REMI.

Oui, Madame.

MADAME ARGANTE.

Eh bien! tout votre neveu qu'il est, vous nous ferez un grand plaisir de le retirer.

M. REMI.

Ce n'est pas à vous que je l'ai donné.

MADAME ARGANTE.

Non; mais c'est à nous qu'il déplaît, à moi et à monsieur le Comte que voilà, et qui doit épouser ma fille.

M. REMI, *élevant la voix.*

Celui-ci est nouveau! Mais, Madame, dès qu'il n'est pas à vous, il me semble qu'il n'est pas essentiel qu'il vous plaise. On n'a pas mis dans le marché qu'il vous plairoit: personne n'a songé à cela; et pourvu qu'il convienne à madame Araminte, tout doit être content. Tant pis pour qui ne l'est pas. Qu'est-ce que cela signifie?

MADAME ARGANTE.

Mais vous avez le ton bien rauque, M. Remi.

M. REMI.

Ma foi! vos complimens ne sont point propres à l'adoucir, madame Argante.

LE COMTE.

Doucement, monsieur le Procureur, doucement; il me paroît que vous avez tort.

M. REMI.

Comme vous voudrez, monsieur le Comte, comme vous voudrez; cela ne vous regarde pas. Vous savez bien que je n'ai pas l'honneur de vous connoître, et nous n'avons que faire ensemble, pas la moindre chose.

LE COMTE.

Que vous me connoissiez ou non, il n'est pas si peu essentiel que vous le dites, que votre neveu plaise à Madame. Elle n'est pas une étrangère dans la maison.

M. REMI.

Parfaitement étrangère pour cette affaire-ci, Monsieur; on ne peut pas plus étrangère: au surplus, Dorante est un homme d'honneur, connu pour tel, dont j'ai répondu, dont je répondrai toujours, et dont Madame parle ici d'une manière choquante.

MADAME ARGANTE.

Votre Dorante est un impertinent.

M. REMI.

Bagatelle! Ce mot-là ne signifie rien dans votre bouche.

MADAME ARGANTE.

Dans ma bouche! A qui parle donc ce petit praticien, monsieur le Comte? Est-ce que vous ne lui imposerez pas silence?

M. REMI.

Comment donc! m'imposer silence, à moi procureur? Savez-vous bien qu'il y a cinquante ans que je parle, madame Argante?

MADAME ARGANTE.

Il y a donc cinquante ans que vous ne savez ce que vous dites.

SCÈNE VI.

ARAMINTE, M. REMI, MADAME ARGANTE, LE COMTE.

ARAMINTE.

Qu'y a-t-il donc? On diroit que vous vous querellez?

M. REMI.

Nous ne sommes pas fort en paix, et vous venez très à propos, Madame: il s'agit de Dorante: Avez-vous sujet de vous plaindre de lui?

ARAMINTE.

Non, que je sache.

M. REMI.

Vous êtes-vous aperçue qu'il ait manqué de probité?

ARAMINTE.

Lui? Non, vraiment. Je ne le connois que pour un homme très-estimable.

M. REMI.

Aux discours que Madame en tient, ce doit pourtant être un fripon, dont il faut que je vous délivre, et on se passeroit bien du présent que je vous en ai fait, et c'est un impertinent qui déplaît à Madame, qui déplaît à Monsieur, qui parle en qualité d'époux futur; et à cause que je le défends, on veut me persuader que je radote.

ARAMINTE, *froidement.*

On se jette là dans de grands excès. Je n'y ai point de part, Monsieur. Je suis bien éloignée de vous traiter si mal. A l'égard de Dorante, la meilleure justification qu'il y ait pour lui, c'est que je le garde. Mais je venois pour savoir une chose, monsieur le Comte. Il y a là-bas, m'a-t-on dit, un homme d'affaires que vous avez amené pour moi: on se trompe, apparemment?

LE COMTE.

Madame, il est vrai qu'il est venu avec moi; mais c'est madame Argante...

MADAME ARGANTE.

Attendez, je vais répondre. Oui, ma fille, c'est moi qui ai prié Monsieur de le faire venir pour remplacer celui que vous avez, et que vous allez mettre dehors: je suis sûre de mon fait. J'ai laissé dire votre procureur, au reste; mais il amplifie.

M. REMI.

Courage.

MADAME ARGANTE, *vivement.*

Paix; vous avez assez parlé. (*A Araminte.*) Je n'ai point dit que son neveu fût un fripon. Il ne seroit pas impossible qu'il le fût, je n'en serois pas étonnée.

M. REMI.

Mauvaise parenthèse, avec votre permission; supposition injurieuse, et tout à fait hors d'œuvre.

MADAME ARGANTE.

Honnête homme, soit : du moins n'a-t-on pas encore de preuve du contraire, et je veux croire qu'il l'est. Pour un impertinent et très-impertinent, j'ai dit qu'il en étoit un, et j'ai raison. Vous dites que vous le garderez : vous n'en ferez rien.

ARAMINTE, *froidement.*

Il restera, je vous assure.

MADAME ARGANTE.

Point du tout; vous ne sauriez. Seriez-vous d'humeur à garder un intendant qui vous aime?

M. REMI.

Eh! à qui voulez-vous donc qu'il s'attache? A vous, à qui il n'a pas affaire?

ARAMINTE.

Mais, en effet, pourquoi faut-il que mon intendant me haïsse?

MADAME ARGANTE.

« Eh! non, point d'équivoque. Quand je vous » dis qu'il vous aime, j'entends qu'il est amou- » reux de vous, en bon français; qu'il est ce qu'on

» appelle amoureux; qu'il soupire pour vous, » que vous êtes l'objet secret de sa tendresse. »

M. REMI.

« Dorante ? »

ARAMINTE, *riant.*

« L'objet secret de sa tendresse ? Oh ! oui, très-» secret, je pense. Ah ! ah ! je ne me croyois pas » si dangereuse à voir : mais, dès que vous de-» vinez de pareils secrets, que ne devinez-vous » que tous mes gens sont comme lui ? Peut-être » qu'ils m'aiment aussi : que sait-on ? M. Remi, » vous qui me voyez assez souvent, j'ai envie de » deviner que vous m'aimez aussi. »

M. REMI.

« Ma foi, Madame, à l'âge de mon neveu, je » ne m'en tirerois pas mieux qu'on dit qu'il s'en » tire. »

MADAME ARGANTE.

Ceci n'est pas matière à plaisanterie, ma fille. Il n'est pas question de votre M. Remi ; laissons-là ce bon-homme, et traitons la chose un peu plus sérieusement. Vos gens ne vous font pas peindre, vos gens ne se mettent point à contempler vos portraits, vos gens n'ont point l'air galant, la mine doucereuse.

M. REMI.

J'ai laissé passer le bon-homme à cause de vous au moins ; mais le bon-homme est quelquefois brutal.

ARAMINTE.

En vérité, ma mère, vous seriez la première à

vous moquer de moi, si ce que vous me dites me faisoit la moindre impression ; ce seroit une enfance à moi que de le renvoyer sur un pareil soupçon. Est-ce qu'on ne peut me voir sans m'aimer? Je n'y saurois que faire : il faut bien m'y accoutumer, et prendre mon parti là-dessus. Vous lui trouvez l'air galant, dites-vous ? Je n'y avois pas pris garde, et je ne lui en ferai point un reproche. Il y auroit de la bizarrerie à se fâcher de ce qu'il est bien fait. Je suis d'ailleurs comme tout le monde : j'aime assez les gens de bonne mine.

SCÈNE VII.

ARAMINTE, DORANTE, M. REMI, MADAME ARGANTE, LE COMTE.

DORANTE.

Je vous demande pardon, Madame, si je vous interromps. J'ai lieu de présumer que mes services ne vous sont plus agréables, et dans la conjoncture présente, il est naturel que je sache mon sort.

MADAME ARGANTE, *ironiquement.*

Son sort! le sort d'un intendant! que cela est beau!

M. REMI.

Et pourquoi n'auroit-il pas un sort?

ARAMINTE, *d'un air vif à sa mère.*

Voilà des emportemens qui m'appartiennent,

(*A Dorante.*) Quelle est cette conjoncture, Monsieur, et le motif de votre inquiétude?

DORANTE.

Vous le savez, Madame. Il y a quelqu'un ici que vous avez envoyé chercher pour occuper ma place.

ARAMINTE.

Ce quelqu'un là est fort mal conseillé. Désabusez-vous, ce n'est point moi qui l'ai fait venir.

DORANTE.

Tout a contribué à me tromper, d'autant plus que mademoiselle Marthon vient de m'assurer que dans une heure je ne serois plus ici.

ARAMINTE.

Marthon vous a tenu un fort sot discours.

MADAME ARGANTE.

Le terme est encore trop long: il devroit en sortir tout à l'heure.

M. REMI, *comme à part.*

Voyons par où cela finira.

ARAMINTE.

Allez, Dorante; tenez-vous en repos; fussiez-vous l'homme du monde qui me convînt le moins, vous resteriez: dans cette occasion-ci, c'est à moi-même que je dois cela; je me sens offensée du procédé qu'on a avec moi, et je vais faire dire à cet homme d'affaires qu'il se retire, que ceux qui l'ont amené sans me consulter le remmènent, et qu'il n'en soit plus parlé.

SCÈNE VIII.

ARAMINTE, DORANTE, M. REMI, MADAME ARGANTE, LE COMTE, MARTHON.

MARTHON, *froidement.*

Ne vous pressez pas de le renvoyer, Madame; voilà une lettre de recommandation pour lui, et c'est M. Dorante qui l'a écrite.

ARAMINTE.

Comment?

MARTHON, *donnant la lettre au comte.*

Un instant, Madame, cela mérite d'être écouté; la lettre est de Monsieur, vous dis-je.

LE COMTE *lit haut.*

« Je vous conjure, mon cher ami, d'être de-
» main sur les neuf heures du matin chez vous;
» j'ai bien des choses à vous dire. Je crois que je
» vais sortir de chez la dame que vous savez; elle
» ne peut plus ignorer la malheureuse passion
» que j'ai prise pour elle, et dont je ne guérirai
» jamais.

MADAME ARGANTE.

De la passion! entendez-vous, ma fille?

LE COMTE *lit.*

» Un misérable ouvrier que je n'attendois pas
» est venu ici pour m'apporter la boîte de ce por-
» trait que j'ai fait d'elle.

MADAME ARGANTE.

C'est-à-dire, que le personnage sait peindre.

LE COMTE *lit.*

» J'étois absent, il l'a laissée à une fille de la » maison.

MADAME ARGANTE, *à Marthon.*

Fille de la maison : cela vous regarde.

LE COMTE *lit.*

» On a soupçonné que ce portrait m'apparte- » noit; ainsi je pense qu'on va tout découvrir, et » qu'avec le chagrin d'être renvoyé, et de per- » dre le plaisir de voir tous les jours celle que » j'adore.

MADAME ARGANTE.

Que j'adore ! Ah ! que j'adore !

LE COMTE *lit.*

» J'aurai encore celui d'être méprisé d'elle.

MADAME ARGANTE.

Je crois qu'il n'a pas mal deviné celui-là, ma fille.

LE COMTE *lit.*

» Non pas à cause de la médiocrité de ma for- » tune, sorte de mépris dont je n'oserois la croire » capable....

MADAME ARGANTE.

Eh ! pourquoi non ?

LE COMTE *lit.*

» Mais seulement à cause du peu que je vaux » auprès d'elle; tout honoré que je suis de l'es- » time de tant d'honnêtes gens.

MADAME ARGANTE.

Et en vertu de quoi l'estiment-ils tant ?

LE COMTE *lit.*

» Auquel cas je n'ai plus que faire à Paris. » Vous êtes à la veille de vous embarquer, et je » suis déterminé à vous suivre. »

MADAME ARGANTE.

Bon voyage au galant !

M. REMI.

Le beau motif d'embarquement !

MADAME ARGANTE.

Eh bien ! en avez-vous le cœur net, ma fille ?

LE COMTE.

L'éclaircissement m'en paroît complet.

ARAMINTE, *à Dorante.*

Quoi ! cette lettre n'est pas d'une écriture contrefaite ? Vous ne la niez point ?

DORANTE.

Madame...

ARAMINTE.

Retirez-vous.

M. REMI.

Eh bien ! quoi ? C'est de l'amour qu'il a ; ce n'est pas d'aujourd'hui que les belles personnes en donnent ; et tel que vous le voyez, il n'en a pas pris pour toutes celles qui auroient bien voulu lui en donner. Cet amour-là lui coûte quinze mille livres de rente, sans compter les mers qu'il veut courir : voilà le mal ; car, au reste, s'il étoit riche,

le personnage en vaudroit bien un autre; il pourroit bien dire qu'il adore. (*Contrefaisant madame Argante.*) Et cela ne seroit pas si ridicule. Accommodez-vous, au reste; je suis votre serviteur, Madame.

(*Il sort.*)

MARTHON.

Fera-t-on monter l'intendant que monsieur le Comte a amené, Madame?

ARAMINTE.

N'entendrai-je parler que d'intendans? Allez-vous-en; vous prenez mal votre temps pour me faire des questions.

(*Marthon sort.*)

MADAME ARGANTE.

Mais, ma fille, elle a raison; c'est monsieur le Comte qui vous en répond, il n'y a qu'à le prendre.

ARAMINTE.

Et moi, je n'en veux point.

LE COMTE.

Est-ce à cause qu'il vient de ma part, Madame?

ARAMINTE.

Vous êtes le maître d'interpréter, Monsieur; mais je n'en veux point.

LE COMTE.

Vous vous expliquez là-dessus d'un air de vivacité qui m'étonne.

MADAME ARGANTE.

Mais, en effet, je ne vous reconnois pas. Qu'est-ce qui vous fâche?

ARAMINTE.

Tout; on s'y est mal pris; il y a dans tout ceci des façons si désagréables, des moyens si offensans, que tout m'en choque.

MADAME ARGANTE, *étonnée*.

On ne vous entend point.

LE COMTE.

Quoique je n'aie aucune part à ce qui vient de se passer, je ne m'aperçois que trop, Madame, que je ne suis pas exempt de votre mauvaise humeur, et je serois fâché d'y contribuer davantage par ma présence.

MADAME ARGANTE.

Non, Monsieur, je vous suis. Ma fille, je retiens monsieur le Comte; vous allez venir nous trouver apparemment. Vous n'y songez pas, Araminte, on ne sait que penser.

SCÈNE IX.

ARAMINTE, DUBOIS.

DUBOIS.

Enfin, Madame, à ce que je vois, vous en voilà délivrée: qu'il devienne tout ce qu'il voudra à présent, tout le monde a été témoin de sa folie, et vous n'avez plus rien à craindre de sa douleur; il ne dit mot. Au reste, je viens seulement de le rencontrer plus mort que vif, qui traversoit la grille pour aller chez lui. Vous auriez

trop ri de le voir soupirer ; il m'a pourtant fait pitié : je l'ai vu si défait, si pâle et si triste, que j'ai eu peur qu'il ne se trouvât mal.

ARAMINTE, *qui ne l'a pas regardé jusque-là, et qui a toujours rêvé, dit d'un ton haut.*

Mais qu'on aille donc voir ; quelqu'un l'a-t-il suivi ? Que ne le secouriez-vous ? Faut-il tuer cet homme ?

DUBOIS.

J'y ai pourvu, Madame ; j'ai appelé Lubin qui ne le quittera pas, et je crois d'ailleurs qu'il n'arrivera rien, voilà qui est fini : je ne suis venu que pour vous dire une chose ; c'est que je pense qu'il demandera à vous parler, et je ne conseille pas à Madame de le voir davantage, ce n'est pas la peine.

ARAMINTE, *sèchement.*

Ne vous embarrassez pas, ce sont mes affaires.

DUBOIS.

En un mot, vous en êtes quitte, et cela par le moyen de cette lettre qu'on vous a lue, et que mademoiselle Marthon a tirée de Lubin par mon avis ; je me suis douté qu'elle pourroit vous être utile, et c'est une excellente idée que j'ai eue là : n'est-ce pas, Madame ?

ARAMINTE, *froidement.*

Quoi ! c'est à vous que j'ai l'obligation de la scène qui vient de se passer ?

DUBOIS, *librement.*

Oui, Madame.

ARAMINTE.

Méchant valet, ne vous présentez plus devant moi.

DUBOIS, *comme étonné*.

Hélas! Madame, j'ai cru bien faire.

ARAMINTE.

Allez, malheureux, il falloit m'obéir; je vous avois dit de ne plus vous en mêler. Vous m'avez jetée dans tous les désagrémens que je voulois éviter. C'est vous qui avez répandu tous les soupçons qu'on a eus sur son compte, et ce n'est pas par attachement pour moi que vous m'avez appris qu'il m'aimoit; ce n'est que par le plaisir de faire du mal. Il m'importoit peu d'en être instruite; c'est un amour que je n'aurois jamais su, et je le trouve bien malheureux d'avoir eu affaire à vous, lui qui a été votre maître, qui vous affectionnoit, qui vous a bien traité, qui vient tout récemment encore de vous prier à genoux de lui garder le secret. Vous l'assassinez, vous me trahissez moi-même; il faut que vous soyez capable de tout; que je ne vous voie jamais, et point de réplique.

DUBOIS *s'en va en riant*.

Allons; voilà qui est parfait.

SCÈNE X.

ARAMINTE, MARTHON.

MARTHON, *triste*.

La manière dont vous m'avez renvoyée, il n'y

a qu'un moment, me montre que je vous suis désagréable, Madame, et je crois vous faire plaisir en vous demandant mon congé.

ARAMINTE, *froidement.*

Je vous le donne.

MARTHON.

Votre intention est-elle que je sorte dès aujourd'hui, Madame ?

ARAMINTE.

Comme vous voudrez.

MARTHON.

Cette aventure-ci est bien triste pour moi.

ARAMINTE.

Oh ! point d'explication, s'il vous plaît.

MARTHON.

Je suis au désespoir.

ARAMINTE, *avec impatience.*

Est-ce que vous êtes fâchée de vous en aller ? Eh bien ! restez, Mademoiselle, restez, j'y consens, mais finissons.

MARTHON.

Après les bienfaits dont vous m'avez comblée, que ferois-je auprès de vous à présent que je vous suis suspecte, et que j'ai perdu toute votre confiance ?

ARAMINTE.

Mais que voulez-vous que je vous confie ? Inventerai-je des secrets pour vous les dire ?

MARTHON.

Il est pourtant vrai que vous me renvoyez, Madame : d'où vient ma disgrâce ?

ARAMINTE.

Elle est dans votre imagination. Vous me demandez votre congé, je vous le donne.

MARTHON.

Ah! Madame, pourquoi m'avez-vous exposée au malheur de vous déplaire? J'ai persécuté par ignorance l'homme du monde le plus aimable, qui vous aime plus qu'on n'a jamais aimé.

ARAMINTE, *à part.*

Hélas!

MARTHON.

Et à qui je n'ai rien à reprocher; car il vient de me parler. J'étois son ennemie, et je ne la suis plus. Il m'a tout dit. Il ne m'avoit jamais vue: c'est M. Remi qui m'a trompée, et j'excuse Dorante.

ARAMINTE.

A la bonne heure.

MARTHON.

Pourquoi avez-vous eu la cruauté de m'abandonner au hasard d'aimer un homme qui n'est pas fait pour moi, qui est digne de vous, et que j'ai jeté dans une douleur dont je suis pénétrée?

ARAMINTE, *d'un ton doux.*

Tu l'aimois donc, Marthon?

MARTHON.

Laissons-là mes sentimens. Rendez-moi votre amitié comme je l'avois, et je serai contente.

ARAMINTE.

Ah! je te la rends toute entière.

MARTHON, *lui baisant la main.*

Me voilà consolée.

ARAMINTE.

Non, Marthon, tu ne l'es pas encore. Tu pleures et tu m'attendris.

MARTHON.

N'y prenez point garde. Rien ne m'est si cher que vous.

ARAMINTE.

Va, je prétends bien te faire oublier tous tes chagrins. Je pense que voici Lubin.

SCÈNE XI.

ARAMINTE, LUBIN, MARTHON.

ARAMINTE.

Que veux-tu?

LUBIN, *pleurant et sanglotant.*

J'aurois bien de la peine à vous le dire, car je suis dans une détresse qui me coupe entièrement la parole, à cause de la trahison que mademoiselle Marthon m'a faite. Ah! quelle ingrate perfidie!

MARTHON.

Laisse-là ta perfidie, et nous dis ce que tu veux.

LUBIN.

Ah! cette pauvre lettre! quelle escroquerie!

ARAMINTE.

Dis donc.

LUBIN.

Monsieur Dorante vous demande à genoux qu'il

vienne ici vous rendre compte des paperasses qu'il a eues dans les mains depuis qu'il est ici. Il m'attend à la porte, où il pleure.

MARTHON.

Dis-lui qu'il vienne.

LUBIN.

Le voulez-vous, Madame? car je ne me fie pas à elle. Quand on m'a affronté une fois, je n'en reviens point.

MARTHON, *d'un air triste et attendri.*

Parlez-lui, Madame, je vous laisse.

LUBIN, *quand Marthon est partie.*

Vous ne me répondez point, Madame?

ARAMINTE.

Il peut venir.

SCÈNE XII.

ARAMINTE, DORANTE.

ARAMINTE.

Approchez, Dorante.

DORANTE.

Je n'ose presque paroître devant vous.

ARAMINTE, *à part.*

Ah! je n'ai guère plus d'assurance que lui. (*Haut.*) Pourquoi vouloir me rendre compte de mes papiers? Je m'en fie bien à vous. Ce n'est pas là-dessus que j'aurai à me plaindre.

DORANTE.

Madame... j'ai autre chose à vous dire... je suis si interdit, si tremblant que je ne saurois parler.

ARAMINTE, *à part, avec émotion.*

Ah! que je crains la fin de tout ceci!

DORANTE, *ému.*

Un de vos fermiers est venu tantôt, Madame.

ARAMINTE, *émue.*

Un de mes fermiers?... cela se peut.

DORANTE.

Oui, Madame... il est venu.

ARAMINTE, *toujours émue.*

Je n'en doute pas.

DORANTE, *ému.*

Et j'ai de l'argent à vous remettre.

ARAMINTE.

Ah! de l'argent? nous verrons.

DORANTE.

Quand il vous plaira, Madame, de le recevoir.

ARAMINTE.

Oui..... je le recevrai..... vous me le donnerez. (*A part.*) Je ne sais ce que je lui réponds.

DORANTE.

Ne seroit-il pas temps de vous l'apporter ce soir ou demain, Madame?

ARAMINTE.

Demain, dites-vous? Comment vous garder jusque-là, après ce qui est arrivé?

DORANTE, *plaintivement.*

De tout le temps de ma vie que je vais passer loin de vous, je n'aurois plus que ce seul jour qui m'en seroit précieux.

ARAMINTE.

Il n'y a pas moyen, Dorante: il faut se quitter.

On

On sait que vous m'aimez, et on croiroit que je n'en suis pas fâchée.

DORANTE.

Hélas! Madame, que je vais être à plaindre!

ARAMINTE.

Ah! allez, Dorante; chacun a ses chagrins.

DORANTE.

J'ai tout perdu: j'avois un portrait, et je ne l'ai plus.

ARAMINTE.

A quoi vous sert de l'avoir? Vous savez peindre.

DORANTE.

Je ne pourrai de long-temps m'en dédommager. D'ailleurs, celui-ci m'auroit été bien cher. Il a été entre vos mains, Madame.

ARAMINTE.

Mais vous n'êtes pas raisonnable.

DORANTE.

Ah! Madame, je vais être éloigné de vous. Vous vous serez assez vengée. N'ajoutez rien à ma douleur.

ARAMINTE.

Vous donner mon portrait! songez-vous que ce seroit avouer que je vous aime?

DORANTE.

Que vous m'aimez, Madame! Quelle idée! qui pourroit se l'imaginer?

ARAMINTE, *d'un ton vif et naïf.*

Et voilà pourtant ce qui m'arrive.

DORANTE, *se jetant à ses genoux.*

Je me meurs!

ARAMINTE.

Je ne sais plus où je suis. Modérez votre joie : levez-vous, Dorante.

DORANTE, *se levant, et tendrement.*

Je ne la mérite pas. Cette joie me transporte. Je ne la mérite pas, Madame : vous allez me l'ôter; mais n'importe, il faut que vous soyez instruite.

ARAMINTE, *étonnée.*

Comment! que voulez-vous dire ?

DORANTE.

Dans tout ce qui s'est passé chez vous, il n'y a rien de vrai que ma passion, qui est infinie, et que le portrait que j'ai fait. Tous les incidens qui sont arrivés partent de l'industrie d'un domestique, qui savoit mon amour, qui m'en plaint, qui, par le charme de l'espérance du plaisir de vous voir, m'a, pour ainsi dire, forcé de consentir à son stratagême; il vouloit me faire valoir auprès de vous. Voilà, Madame, ce que mon respect, mon amour et mon caractère ne me permettent pas de vous cacher. J'aime encore mieux regretter votre tendresse, que de la devoir à l'artifice qui me l'a acquise; j'aime mieux votre haine, que le remords d'avoir trompé ce que j'adore.

ARAMINTE, *le regardant quelque temps sans parler.*

Si j'apprenois cela d'un autre que de vous, je vous haïrois sans doute; mais l'aveu que vous m'en faites vous-même, dans un moment comme celui-ci, change tout. Ce trait de sincérité me

charme, me paroît incroyable, et vous êtes le plus honnête homme du monde. Après tout, puisque vous m'aimez véritablement, ce que vous avez fait pour gagner mon cœur n'est point blâmable : il est permis à un amant de chercher les moyens de plaire, et on doit lui pardonner lorsqu'il a réussi.

DORANTE.

Quoi! la charmante Araminte daigne me justifier?

ARAMINTE.

Voici le comte avec ma mère, ne dites mot, et laissez-moi parler.

SCÈNE XIII.

ARAMINTE, DORANTE, MADAME ARGANTE, LE COMTE, LUBIN, DUBOIS.

MADAME ARGANTE, *voyant Dorante.*

QUOI! le voilà encore?

ARAMINTE, *froidement.*

Oui, ma mère. (*Au comte.*) Monsieur le Comte, il étoit question de mariage entre vous et moi, et il n'y faut plus penser : vous méritez qu'on vous aime; mon cœur n'est point en état de vous rendre justice, et je ne suis pas d'un rang qui vous convienne.

MADAME ARGANTE.

Quoi donc! que signifie ce discours?

LE COMTE.

Je vous entends, Madame; et sans l'avoir dit à

Madame, je songeois à me retirer; j'ai deviné tout. Dorante n'est venu chez vous qu'à cause qu'il vous aimoit : il vous a plu; vous voulez lui faire sa fortune : voilà tout ce que vous allez dire.

ARAMINTE.

Je n'ai rien à ajouter.

MADAME ARGANTE, *outrée.*

La fortune à cet homme-là!

LE COMTE, *tristement.*

Il n'y a plus que notre discussion, que nous réglerons à l'amiable. J'ai dit que je ne plaiderois point, et je tiendrai parole.

ARAMINTE.

Vous êtes bien généreux : envoyez-moi quelqu'un qui en décide, et ce sera assez.

MADAME ARGANTE.

Ah! la belle chute! Ah! ce maudit intendant! qu'il soit votre mari tant qu'il vous plaira; mais il ne sera jamais mon gendre.

ARAMINTE.

Laissons passer sa colère, et finissons.

(*Ils sortent.*)

DUBOIS.

« Ouf! ma gloire m'accable : je mériterois bien » d'appeler cette femme-là ma bru. »

LUBIN.

« Pardi! nous nous soucions bien de ton ta- » bleau, à présent; l'original nous en fournira bien » d'autres copies. »

FIN DES FAUSSES CONFIDENCES.

L'ÉPREUVE,

COMÉDIE,

PAR MARIVAUX.

PERSONNAGES.

MADAME ARGANTE.
ANGÉLIQUE, sa fille.
LUCIDOR, amant d'Angélique.
LISETTE, suivante.
FRONTIN, valet de Lucidor.
MAITRE BLAISE, jeune fermier du village.

L'ÉPREUVE,

COMÉDIE.

SCÈNE I.

LUCIDOR, FRONTIN *en bottes et en habit de maître.*

LUCIDOR.

Entrons dans cette salle. Tu ne fais donc que d'arriver?

FRONTIN.

Je viens de mettre pied à terre à la première hôtellerie du village; j'ai demandé le chemin du château, suivant l'ordre de votre lettre, et me voilà dans l'équipage que vous m'avez prescrit. De ma figure, qu'en dites-vous? (*Il se retourne.*) Y reconnoissez-vous votre valet de chambre, et n'ai-je pas l'air un peu trop seigneur?

LUCIDOR.

Tu es comme il faut. A qui t'es-tu adressé en entrant?

FRONTIN.

Je n'ai rencontré qu'un petit garçon dans la

cour, et vous avez paru. A présent, que voulez-vous faire de moi et de ma bonne mine ?

LUCIDOR.

Te proposer pour époux à une très-aimable fille.

FRONTIN.

Tout de bon ? Ma foi, Monsieur, je soutiens que vous êtes encore plus aimable qu'elle.

LUCIDOR.

Eh non ! tu te trompes ; c'est moi que la chose regarde.

FRONTIN.

En ce cas-là, je ne soutiens plus rien.

LUCIDOR.

Tu sais que je suis venu ici il y a près de deux mois pour y voir la terre que mon homme d'affaires m'a achetée ; j'ai trouvé dans le château une madame Argante, qui en étoit comme la concierge, et qui est une petite bourgeoise de ce pays-ci. Cette bonne dame a une fille qui m'a charmé, et c'est pour elle que je veux te proposer.

FRONTIN, *riant.*

Pour cette fille que vous aimez ? la confidence est gaillarde ; nous serons donc trois ? vous traitez cette affaire-ci comme une partie de piquet.

LUCIDOR.

Ecoute-moi donc ; j'ai dessein de l'épouser moi-même.

FRONTIN.

Je vous entends bien, quand je l'aurai épousée.

LUCIDOR.

Me laisseras-tu dire? Je te présenterai sur le pied d'un homme riche et mon ami, afin de voir si elle m'aimera assez pour le refuser.

FRONTIN.

Ah! c'est une autre histoire; et cela étant, il y a une chose qui m'inquiète.

LUCIDOR.

Quoi?

FRONTIN.

C'est qu'en venant, j'ai rencontré près de l'hôtellerie une fille, qui ne m'a pas aperçu, je pense, qui causoit sur le pas d'une porte, mais qui m'a bien semblé la mine d'être une certaine Lisette que j'ai connue à Paris il y a quatre ou cinq ans, et qui étoit à une dame chez qui mon maître alloit souvent. Je n'ai vu cette Lisette-là que deux ou trois fois; mais, comme elle étoit jolie, je lui en ai conté tout autant de fois que je l'ai vue, et cela vous grave dans l'esprit d'une fille.

LUCIDOR.

Mais vraiment, il y en a une chez madame Argante de ce nom-là, qui est du village, qui y a toute sa famille, et qui a passé en effet quelque temps à Paris avec une dame du pays.

FRONTIN.

Ma foi, Monsieur, la friponne me reconnoîtra; Il y a de certaines tournures d'hommes qu'on n'oublie point.

LUCIDOR.

Tout le remède que j'y sache, c'est de payer d'effronterie, et de lui persuader qu'elle se trompe.

FRONTIN.

Oh! pour de l'effronterie, je suis en fonds.

LUCIDOR.

N'y a-t-il pas des hommes qui se ressemblent tant qu'on s'y méprend?

FRONTIN.

Allons, je ressemblerai, voilà tout: mais, dites-moi, Monsieur, souffririez-vous un petit mot de représentation?

LUCIDOR.

Parle.

FRONTIN.

Quoiqu'à la fleur de votre âge, vous êtes tout à fait sage et raisonnable; il me semble pourtant que votre projet est bien jeune.

LUCIDOR, *fâché.*

Hem!

FRONTIN.

Doucement, vous êtes le fils d'un riche négociant qui vous a laissé plus de cent mille livres de rente, et vous pouvez prétendre aux plus grands partis; le minois dont vous parlez est-il fait pour vous appartenir en légitime mariage? Riche comme vous êtes, on peut se tirer de là à meilleur marché, ce me semble.

LUCIDOR.

Tais-toi, tu ne connois point celle dont tu par-

les. Il est vrai qu'Angélique n'est qu'une simple bourgeoise de campagne ; mais originairement elle me vaut bien, et je n'ai pas l'entêtement des grandes alliances ; elle est d'ailleurs si aimable, et je démêle à travers son innocence tant d'honneur et tant de vertu en elle, elle a naturellement un caractère si distingué, que si elle m'aime comme je le crois, je ne serai jamais qu'à elle.

FRONTIN.

Comment, si elle vous aime ? Est-ce que cela n'est pas décidé ?

LUCIDOR.

Non, il n'a pas encore été question du mot d'amour entre elle et moi ; je ne lui ai jamais dit que je l'aime, mais toutes mes façons n'ont signifié que cela ; toutes les siennes n'ont été que des expressions du penchant le plus tendre et le plus ingénu. Je tombai malade trois jours après mon arrivée ; j'ai été même en quelque danger, je l'ai vue inquiète, alarmée, plus changée que moi ; j'ai vu des larmes couler de ses yeux sans que sa mère s'en aperçût ; je l'aime toujours, sans le lui dire ; elle m'aime aussi sans m'en parler, et sans vouloir cependant m'en faire un secret ; son cœur simple, honnête et vrai n'en sait pas davantage.

FRONTIN.

Mais vous, qui en savez plus qu'elle, que ne mettez-vous un petit mot d'amour en avant ? il ne gâteroit rien.

LUCIDOR.

Il n'est pas temps ; tout sûr que je suis de son

cœur, je veux savoir à quoi je le dois, et si c'est l'homme riche, ou seulement moi qu'on aime; c'est ce que j'éclaircirai par l'épreuve où je vais la mettre : il m'est encore permis de n'appeler qu'amitié tout ce qui est entre nous deux, et c'est de quoi je vais profiter.

FRONTIN.

Voilà qui est fort bien; mais ce n'étoit pas moi qu'il falloit employer.

LUCIDOR.

Pourquoi?

FRONTIN.

Oh! pourquoi; mettez-vous à la place d'une fille, et ouvrez les yeux, vous verrez pourquoi : il y a cent à parier contre un que je plairai.

LUCIDOR.

Le sot! Eh bien! si tu plais, j'y remédierai sur le champ en te faisant connoître. As-tu apporté les bijoux?

FRONTIN, *fouillant dans sa poche.*

Tenez, voilà tout.

LUCIDOR.

Puisque personne ne t'a vu entrer, retire-toi avant que quelqu'un, que je vois dans le jardin, n'arrive; va t'ajuster, et ne reparois que dans une heure ou deux.

FRONTIN.

Si vous jouez de malheur, souvenez-vous que je vous l'ai prédit.

SCÈNE II.

LUCIDOR, MAITRE BLAISE, *qui vient doucement, habillé en riche fermier.*

LUCIDOR.

Il vient à moi, il paroît avoir à me parler.

MAÎTRE BLAISE.

Je vous salue, M. Lucidor. Eh bien! qu'est-ce? Comment vous va? vous avez bonne maine à cette heure.

LUCIDOR.

Oui, je me porte assez bien, M. Blaise.

MAÎTRE BLAISE.

Faut convenir que votre maladie vous a bian fait du profit; vous velà morgué pus rougeaut, pus varmeille : ça réjouit, ça me plaît à voir.

LUCIDOR.

Je vous en suis obligé.

MAÎTRE BLAISE.

C'est que j'aime tant la santé des braves gens; alle est si recommandabe, surtout la vôtre, qui est la pus recommandabe de tout le monde.

LUCIDOR.

Vous avez raison d'y prendre quelque intérêt; je voudrois pouvoir vous être utile à quelque chose.

MAÎTRE BLAISE.

Voirement, cette utilité-là est belle et bonne,

et je vians tout justement vous prier de m'en gratifier d'une.

LUCIDOR.

Voyons.

MAÎTRE BLAISE.

Vous savez bian, Monsieur, que je fréquente chez madame Argante, et sa fille Angélique : alle est gentille, au moins.

LUCIDOR.

Assurément.

MAÎTRE BLAISE, *riant.*

Eh! eh! eh! c'est, ne vous déplaise, que je voudrois avoir sa gentillesse en mariage.

LUCIDOR.

Vous aimez donc Angélique ?

MAÎTRE BLAISE.

Ah! cette petite criature-là m'affole; j'en pards si peu d'esprit que j'ai : quand il fait jour, je pense à elle; quand il fait nuit, j'en rêve; il me faut du remède à ça, et je vians envars vous à celle fin, par voute moyen, pour l'honneur et le respect qu'on vous porte ici, sauf voute grâce, et, si ça ne vous torne pas à importunité, de me favoriser de queuques bonnes paroles auprès de sa mère, dont j'ai itou besoin de la faveur.

LUCIDOR.

Je vous entends, vous souhaitez que j'engage madame Argante à vous donner sa fille. Et Angélique vous aime-t-elle ?

MAÎTRE BLAISE.

Oh dame! quand parfois je li conte ma chance,

alle rit de tout son cœur et me plante là : c'est bon signe, n'est-ce pas ?

LUCIDOR.

Ni bon, ni mauvais ; au surplus, comme je crois que madame Argante a peu de bien, que vous êtes fermier de plusieurs terres, fils de fermier vous-même...

MAÎTRE BLAISE.

Et que je sis encor une jeunesse ; car je n'ons que trente ans, et d'himeur folichonne, un Roger-Bontemps.

LUCIDOR.

Le parti pourroit convenir sans une difficulté.

MAÎTRE BLAISE.

Laquelle ?

LUCIDOR.

C'est qu'en revanche des soins que madame Argante et toute sa maison ont eu de moi pendant ma maladie, j'ai songé à marier Angélique à quelqu'un de fort riche, qui va se présenter, qui ne veut précisément épouser qu'une fille de campagne, de famille honnête, et qui ne se soucie pas qu'elle ait du bien.

MAÎTRE BLAISE.

Morgué ! vous me faites là un vilain tour avec voute avisement, M. Lucidor ; velà qui m'est bian rude, bian chagrinant et bian traître. Jarnigué ! soyons bons, je l'approuve, mais ne foulons parsonne ; je sis voute prochain autant qu'un autre,

et ne faut pas peser sur ceti-ci pour alléger ceti-là. Moi qui avois tant de peur que vous ne mouriez! c'étoit bian la peine de venir vingt fois demander: Comment va-t-il? comment ne va-t-il pas? Velà-t-il pas une santé qui m'est bian chanceuse, après vous avoir mené moi-même ceti-là qui vous a tiré deux fois du sang, et qui est mon cousin, afin que vous le sachiez, mon propre cousin-germain; ma mère étoit sa tante: et jarni! ce n'est pas bian fait à vous.

LUCIDOR.

Votre parenté avec lui n'ajoute rien à l'obligation que je vous ai.

MAÎTRE BLAISE.

Sans compter que c'est cinq bonnes mille livres que vous m'ôtez comme un sou, et que la petite aura en mariage.

LUCIDOR.

Calmez-vous, est-ce cela que vous en espérez? Eh bien! je vous en donne douze pour en épouser une autre, et pour vous dédommager du chagrin que je vous fais.

MAÎTRE BLAISE, *étonné.*

Quoi! douze mille livres d'argent sec?

LUCIDOR.

Oui, je vous les promets, sans vous ôter cependant la liberté de vous présenter pour Angélique; au contraire, j'exige même que vous la demandiez à madame Argante: je l'exige, entendez-vous? car si vous plaisiez à Angélique, je serois très-fâché de la priver d'un homme qu'elle aimeroit.

MAÎTRE BLAISE, *se frottant les yeux de surprise.*

Eh! mais, c'est comme un prince qui parle, douze mille livres! les bras m'en tombont, je ne saurois me r'avoir; allons, Monsieur, boutez-vous là, que je me prosterne devant vous, ni plus ni moins que devant un prodige.

LUCIDOR.

Il n'est pas nécessaire, point de complimens, je vous tiendrai parole.

MAÎTRE BLAISE.

Après que j'ons été si mal appris, si brutal. Eh! dites-moi, roi que vous êtes, si par aventure Angélique me chérit, j'aurons donc la femme et les douze mille francs avec?

LUCIDOR.

Ce n'est pas tout à fait cela; écoutez-moi: je prétends, vous dis-je, que vous vous proposiez pour Angélique, indépendamment du mari que je lui offrirai, si elle vous accepte, comme alors je n'aurai fait aucun tort à votre amour, je ne vous donnerai rien; si elle vous refuse, les douze mille francs sont à vous.

MAÎTRE BLAISE.

Alle me refusera, Monsieur, alle me refusera; le ciel m'en fera la grâce à cause de vous, qui le désirez.

LUCIDOR.

Prenez garde, je vois bien qu'à cause des douze mille francs vous ne demandez déjà pas mieux que d'être refusé.

MAÎTRE BLAISE.

Hélas! peut-être bian que la somme m'étourdit un petit brin; j'en sis friand, je le confesse, alle est si consolante!

LUCIDOR.

Je mets cependant encore une condition à notre marché: c'est que vous feigniez de l'empressement pour obtenir Angélique, et que vous continuiez de paroître amoureux d'elle.

MAÎTRE BLAISE.

Oui, Monsieur, je serons fidèle à ça; mais j'ons bonne espérance de n'être pas digne d'elle, et mêmement j'avons opinion, si alle osoit, qu'alle vous aimeroit plus que parsonne.

LUCIDOR.

Moi, maître Blaise! vous me surprenez, je ne m'en suis pas aperçu, vous vous trompez; en tout cas, si elle ne veut pas de vous, souvenez-vous de lui faire ce petit reproche-là; je serois bien aise de savoir ce qui en est par pure curiosité.

MAÎTRE BLAISE.

En n'y manquera pas, en li reprochera devant vous, drès que Monsieur le commande.

LUCIDOR.

Et comme je ne vous crois pas mal à propos glorieux, vous me ferez plaisir aussi de jeter vos vues sur Lisette, que, sans compter les douze mille francs, vous ne vous repentirez pas d'avoir choisie, je vous en avertis.

MAÎTRE BLAISE.

Hélas ! il n'y a qu'à dire, en se revirera itou sur elle, je l'aimerai par mortification.

LUCIDOR.

J'avoue qu'elle sert madame Argante, mais elle n'est pas de moindre condition que les autres filles du village.

MAÎTRE BLAISE.

Eh ! voirement ; elle en est née native.

LUCIDOR.

Jeune et bien faite d'ailleurs.

MAÎTRE BLAISE.

Charmante ; Monsieur varra l'appétit que je prends déjà pour elle.

LUCIDOR.

Mais je vous ordonne une chose ; c'est de ne lui dire que vous l'aimez qu'après qu'Angélique se sera expliquée sur votre compte : il ne faut pas que Lisette sache vos desseins auparavant.

MAÎTRE BLAISE.

Laissez faire à Blaise : en li parlant, je li dirai des propos où elle ne comprenra rin : la velà, vous plait-il que je m'en aille ?

LUCIDOR.

Rien ne vous empêche de rester.

SCÈNE III.

LUCIDOR, LISETTE, BLAISE.

LISETTE.

Je viens d'apprendre, Monsieur, par le petit garçon de notre vigneron, qu'il vous étoit arrivé une visite de Paris.

LUCIDOR.

Oui, c'est un de mes amis qui vient me voir.

LISETTE.

Dans quel appartement du château souhaitez-vous qu'on le loge ?

LUCIDOR.

Nous verrons quand il sera revenu de l'hôtellerie où il est retourné. Où est Angélique, Lisette?

LISETTE.

Il me semble l'avoir vue dans le jardin, qui s'amusoit à cueillir des fleurs.

LUCIDOR, *en montrant Blaise.*

Voici un homme qui est de bonne volonté pour elle, qui a grande envie de l'épouser, et je lui demandois si elle avoit de l'inclination pour lui: qu'en pensez-vous ?

MAÎTRE BLAISE.

Oui, de queul avis êtes-vous touchant cette belle brunette, ma mie ?

LISETTE.

Eh! mais, autant que j'en puis juger, mon avis

est que jusqu'ici elle n'a rien dans le cœur pour vous.

MAÎTRE BLAISE, *gaiement.*

Rian du tout, c'est ce que je disois; que mademoiselle Lisette a de jugement!

LISETTE.

Ma réponse n'a rien de trop flatteur, mais je ne saurois en faire une autre.

MAÎTRE BLAISE, *cavalièrement.*

Stelle-là est belle et bonne, je m'y accorde. J'aime qu'on soit franc : et en effet, quel mérite avons-je pour li plaire, à cette enfant?

LISETTE.

Ce n'est pas que vous ne valiez votre prix, M. Blaise, mais je crains que madame Argante ne vous trouve pas assez de bien pour sa fille.

MAÎTRE BLAISE, *en riant.*

Ça est vrai, pas assez de bien : pus vous allez, mieux vous dites.

LISETTE.

Vous me faites rire, avec votre air joyeux.

LUCIDOR.

C'est qu'il n'espère pas grand'chose.

MAÎTRE BLAISE.

Oui, velà ce que c'est; et pis, tout ce qui viant je le prends. (*A Lisette.*) Le biau brin de fille que vous êtes!

LISETTE.

La tête lui tourne, ou il y a là quelque chose que je n'entends pas.

MAÎTRE BLAISE.

Stapendant je me baillerai bian du tourment pour avoir Angélique, et il en pourra venir que je l'aurons, ou bien que je ne l'aurons pas : faut mettre les deux pour deviner juste.

LISETTE, *en riant.*

Vous êtes un très-grand devin.

LUCIDOR.

Quoi qu'il en soit, j'ai aussi un parti à lui offrir, mais un très-bon parti; il s'agit d'un homme du monde, et voilà pourquoi je m'informe si elle n'aime personne.

LISETTE.

Dès que vous vous mêlez de l'établir, je pense bien qu'elle s'en tiendra là.

LUCIDOR.

Adieu, Lisette; je vais faire un tour dans la grande allée; quand Angélique sera venue, je vous prie de m'en avertir. Soyez persuadée, à votre égard, que je ne m'en retournerai point à Paris sans récompenser le zèle que vous m'avez marqué.

LISETTE.

Vous avez bien de la bonté, Monsieur.

LUCIDOR, *à Blaise, en s'en allant et à part.*

Ménagez vos termes avec Lisette, maître Blaise.

MAÎTRE BLAISE.

Aussi fais-je; je n'y mets pas le sens commun.

SCÈNE IV.

MAITRE BLAISE, LISETTE.

LISETTE.

Ce M. Lucidor a le meilleur cœur du monde.

MAÎTRE BLAISE.

Oh! un cœur magnifique, un cœur tout d'or; au surplus, comment vous portez-vous, mademoiselle Lisette?

LISETTE, *riant.*

Eh! que voulez-vous dire, avec votre compliment, maître Blaise? vous tenez depuis un moment des discours bien étranges.

MAÎTRE BLAISE.

Oui, j'ons des manières fantasques, et ça vous étonne, n'est-ce pas? je m'en doute bian. (*Et par réflexion.*) Que vous êtes agriable!

LISETTE.

Que vous êtes original, avec votre agréable! Comme il me regarde! en vérité, vous extravaguez.

MAÎTRE BLAISE.

Tout au contraire, c'est ma prudence qui vous contemple.

LISETTE.

Eh bien! contemplez, voyez; ai-je aujourd'hui le visage autrement fait que je ne l'avois hier?

MAÎTRE BLAISE.

Non, c'est moi qui le vois mieux que de coutume; il est tout nouviau pour moi.

LISETTE, *voulant s'en aller.*

Eh! que le ciel vous bénisse!

MAÎTRE BLAISE, *l'arrêtant.*

Attendez donc.

LISETTE.

Eh! que me voulez-vous? C'est se moquer que de vous entendre; on diroit que vous m'en contez : je sais bien que vous êtes un fermier à votre aise, et que je ne suis pas pour vous, de quoi s'agit-il donc?

MAÎTRE BLAISE.

De m'acouter sans y voir goutte, et de dire à part vous, ouais! faut qu'il y ait un secret à ça.

LISETTE.

Et à propos de quoi un secret? vous ne me dites rien d'intelligible.

MAÎTRE BLAISE.

Non, c'est fait exprès, c'est résolu.

LISETTE.

Voilà qui est bien particulier; ne recherchez-vous pas Angélique?

MAÎTRE BLAISE.

Ça est itou conclu.

LISETTE.

Plus je rêve, et plus je m'y perds.

MAÎTRE BLAISE.

Faut que vous vous y perdiais.

LISETTE.

LISETTE.

Mais pourquoi me trouver si agréable? par quel accident le remarquez-vous plus qu'à l'ordinaire? Jusqu'ici vous n'avez pas pris garde si je l'étois ou non. Croirai-je que vous êtes tombé subitement amoureux de moi? je ne vous en empêche pas.

MAÎTRE BLAISE, *vîte et vivement.*

Je ne dis pas que je vous aime.

LISETTE, *criant.*

Que dites-vous donc?

MAÎTRE BLAISE.

Je ne dis pas que je ne vous aime point, ni l'un ni l'autre, vous m'en êtes témoin; j'ons donné ma parole, je marche droit en besogne, voyez-vous; il n'y a pas à rire à ça; je ne dis riu, mais je pense, et je vais répétant que vous êtes agriable.

LISETTE, *étonnée et le regardant.*

Je vous regarde à mon tour, et si je ne me figurois pas que vous êtes timbré, en vérité, je soupçonnerois que vous ne me haïssez pas.

MAÎTRE BLAISE.

Oh! soupçonnez, croyez, persuadez-vous, il n'y aura pas de mal, pourvu qu'il n'y ait pas de ma faute, et que ça vienne de vous toute seule, sans que je vous aide.

LISETTE.

Qu'est-ce que cela signifie?

MAÎTRE BLAISE.

Et mêmement, à vous permis de m'aimer, par exemple, j'y consens encore; si le cœur vous y

porte, ne vous retenez pas, je vous lâche la bride là-dessus; il n'y aura rien de perdu.

LISETTE.

Le plaisant compliment! Eh! quel avantage en tirerois-je?

MAÎTRE BLAISE.

Oh dame! je sis bridé, moi; ce n'est pas comme vous, je ne saurois parler pus clair. Voici venir Angélique, laissez-moi li toucher un petit mot d'affection, sans que ça empêche que vous soyez gentille.

LISETTE.

Ma foi! votre tête est dérangée, M. Blaise; je n'en rabats rien.

SCENE V.

ANGÉLIQUE, LISETTE, MAÎTRE BLAISE.

ANGÉLIQUE, *un bouquet à la main.*

Bonjour, M. Blaise. Est-il vrai, Lisette, qu'il est venu quelqu'un de Paris pour M. Lucidor?

LISETTE.

Oui, à ce que j'ai su.

ANGÉLIQUE.

Dit-on que ce soit pour l'emmener à Paris qu'on est venu?

LISETTE.

C'est ce que je ne sais pas; M. Lucidor ne m'en a rien appris.

MAÎTRE BLAISE.

Il n'y a pas d'apparence; il veut auparavant vous marier dans l'opulence, à ce qu'il dit.

ANGÉLIQUE.

Me marier, M. Blaise! et à qui donc, s'il vous plaît?

MAÎTRE BLAISE.

La parsonne n'a pas encore de nom.

LISETTE.

Il parle vraiment d'un très-grand mariage; il s'agit d'un homme du monde, et il ne dit pas qui c'est, ni d'où il viendra.

ANGÉLIQUE, *d'un air content et discret.*

D'un homme du monde qu'il ne nomme pas?

LISETTE.

Je vous rapporte les propres termes.

ANGÉLIQUE.

Eh bien! je n'en suis pas inquiétée; on le connoîtra tôt ou tard.

MAÎTRE BLAISE.

Ce n'est pas moi toujours.

ANGÉLIQUE.

Oh! je le crois bien, ce seroit-là un beau mystère: vous n'êtes qu'un homme des champs, vous.

MAÎTRE BLAISE.

Stapendant j'ons mes prétentions itou; mais je ne me cache pas, je dis mon nom, je me montre, en publiant que je sis amoureux de vous, vous le savez bian.

(*Lisette lève les épaules.*)

ANGÉLIQUE.

Je l'avois oublié.

MAÎTRE BLAISE.

Me velà pour vous en aviser de rechef : vous souciez-vous un peu de ça, mademoiselle Angélique ?

(*Lisette boude.*)

ANGÉLIQUE.

Hélas ! guère.

MAÎTRE BLAISE.

Guière ? c'est toujours queuque chose. Prenez-y garde, au moins ; car je vais me douter, sans façon, que je vous plais.

ANGÉLIQUE.

Je ne vous le conseille pas, M. Blaise ; car il me semble que non.

MAÎTRE BLAISE.

Ah ! bon ça, vela qui se comprend ; c'est pourtant fâcheux, voyez-vous ; ça me chagraine ; mais n'iamporte, ne vous gênez pas, je reviandrai tantôt pour savoir si vous désirez que j'en parle à madame Argante, ou s'il faudra que je m'en taise ; ruminez ça à part vous, et faites à votre guise ; bonjour. (*Et à Lisette, à part.*) Que vous êtes avenante !

LISETTE, *en colère.*

Quelle cervelle !

SCÈNE VI.

ANGÉLIQUE, LISETTE.

ANGÉLIQUE.

Heureusement je ne crains pas son amour; quand il me demanderoit à ma mère, il n'en sera pas plus avancé.

LISETTE.

Lui? c'est un conteur de sornettes, qui ne convient pas à une fille comme vous.

ANGÉLIQUE.

Je ne l'écoute pas; mais dis-moi, Lisette, M. Lucidor parle donc sérieusement d'un mari?

LISETTE.

Mais d'un mari distingué, d'un établissement considérable.

ANGÉLIQUE.

Très-considérable, si c'est ce que je soupçonne.

LISETTE.

Eh! que soupçonnez-vous?

ANGÉLIQUE.

Oh! je rougirois trop, si je me trompois.

LISETTE.

Ne seroit-ce pas lui, par hasard, que vous vous imaginez être l'homme en question, tout grand seigneur qu'il est par ses richesses?

ANGÉLIQUE.

Bon, lui? je ne sais pas seulement moi-même

ce que je veux dire : on rêve, on promène sa pensée, et puis c'est tout. On le verra, ce mari ; je ne l'épouserai pas sans le voir.

LISETTE.

Quand ce ne seroit qu'un de ses amis, ce seroit toujours une grande affaire. A propos, il m'a recommandé d'aller l'avertir quand vous seriez venue, et il m'attend dans l'allée.

ANGÉLIQUE.

Eh! va donc ; à quoi t'amuses-tu là ? Pardi ! tu fais bien les commissions qu'on te donne ; il n'y sera peut-être plus.

LISETTE.

Tenez, le voilà lui-même.

SCÈNE VII.

ANGÉLIQUE, LUCIDOR, LISETTE.

LUCIDOR.

Y A-T-IL long-temps que vous êtes ici, Angélique ?

ANGÉLIQUE.

Non, Monsieur, il n'y a qu'un moment que je sais que vous avez envie de me parler, et je la querellois de ne me l'avoir pas dit plus tôt.

LUCIDOR.

Oui, j'ai à vous entretenir d'une chose assez importante.

LISETTE.

Est-ce en secret ? M'en irai-je ?

LUCIDOR.

Il n'y a pas de nécessité que vous restiez.

ANGÉLIQUE.

Aussi bien je crois que ma mère aura besoin d'elle.

LISETTE.

Je me retire donc.

SCÈNE VIII.

ANGÉLIQUE, LUCIDOR, *la regardant attentivement.*

ANGÉLIQUE, *en riant.*

A quoi songez-vous donc en me considérant si fort ?

LUCIDOR.

Je songe que vous embellissez tous les jours.

ANGÉLIQUE.

Ce n'étoit pas de même quand vous étiez malade. A propos, je sais que vous aimez les fleurs, et je pensois à vous aussi en cueillant ce petit bouquet ; tenez, Monsieur, prenez-le.

LUCIDOR.

Je ne le prendrai que pour vous le rendre ; j'aurai plus de plaisir à vous le voir.

ANGÉLIQUE.

Et moi, à cette heure que je l'ai reçu, je l'aime mieux qu'auparavant.

LUCIDOR.

Vous ne répondez jamais rien que d'obligeant.

ANGÉLIQUE.

Ah! cela est si aisé avec de certaines personnes; mais que me voulez-vous donc?

LUCIDOR.

Vous donner des témoignages de l'extrême amitié que j'ai pour vous, à condition qu'avant tout, vous m'instruirez de l'état de votre cœur.

ANGÉLIQUE.

Hélas! le compte en sera bientôt fait, je ne vous en dirai rien de nouveau; ôtez notre amitié que vous savez bien, il n'y a rien dans mon cœur que je sache, je n'y vois qu'elle.

LUCIDOR.

Vos façons de parler me font tant de plaisir, que j'en oublie presque ce que j'ai à vous dire.

ANGÉLIQUE.

Comment faire? Vous oublierez donc toujours, à moins que je ne me taise; je ne connois point d'autre secret.

LUCIDOR.

Je n'aime point ce secret-là; mais poursuivons. Il n'y a encore environ que sept semaines que je suis ici.

ANGÉLIQUE.

Y a-t-il tant que cela? que le temps passe vîte! Après?

LUCIDOR.

Et je vois quelquefois bien des jeunes gens du pays qui vous font la cour; lequel de tous distin-

gues-vous parmi eux ? Confiez-moi ce qui en est, comme au meilleur ami que vous ayez.

ANGÉLIQUE.

Je ne sais pas, Monsieur, pourquoi vous pensez que j'en distingue. Des jeunes gens qui me font la cour ! est-ce que je les remarque? est-ce que je les vois ? ils perdent donc bien leur temps.

LUCIDOR.

Je vous crois, Angélique.

ANGÉLIQUE.

Je ne me souciois d'aucun quand vous êtes venu ici, et je ne m'en soucie pas davantage depuis que vous y êtes, assurément.

LUCIDOR.

Etes-vous aussi indifférente pour maître Blaise, ce jeune fermier, qui veut vous demander en mariage, à ce qu'il m'a dit?

ANGÉLIQUE.

Il me demandera en ce qui lui plaira, mais, en un mot, tous ces gens-là me déplaisent depuis le premier jusqu'au dernier, principalement lui, qui me reprochoit l'autre jour que nous nous parlions trop souvent tous deux, comme s'il n'étoit pas bien naturel de se plaire plus en votre compagnie qu'en la sienne ; que cela est sot !

LUCIDOR.

Si vous ne haïssez pas de me parler, je vous le rends bien, ma chère Angélique : quand je ne vous vois pas, vous me manquez, et je vous cherche.

ANGÉLIQUE.

Vous ne cherchez pas long-temps, car je reviens bien vîte, et ne sors guère.

LUCIDOR.

Quand vous êtes revenue, je suis content.

ANGÉLIQUE.

Et moi, je ne suis pas mélancolique.

LUCIDOR.

Il est vrai, j'avoue avec joie que votre amitié répond à la mienne.

ANGÉLIQUE.

Oui, mais malheureusement vous n'êtes pas de notre village, et vous retournerez peut-être bientôt à votre Paris, que je n'aime guère. Si j'étois à votre place, il me viendroit plutôt chercher que je n'irois le voir.

LUCIDOR.

Eh! qu'importe que j'y retourne ou non, puisqu'il ne tiendra qu'à vous que nous y soyons tous deux?

ANGÉLIQUE.

Tous deux, monsieur Lucidor? eh mais! contez-moi donc comme quoi.

LUCIDOR.

C'est que je vous destine un mari qui y demeure.

ANGÉLIQUE.

Est-il possible? Ah çà! ne me trompez pas, au moins, tout le cœur me bat. Loge-t-il avec vous?

LUCIDOR.

Oui, Angélique, nous sommes dans la même maison.

ANGÉLIQUE.

Ce n'est pas assez, je n'ose encore être bien aise en toute confiance. Quel homme est-ce ?

LUCIDOR.

Un homme très-riche.

ANGÉLIQUE.

Ce n'est pas là le principal; après ?

LUCIDOR.

Il est de mon âge et de ma taille.

ANGÉLIQUE.

Bon, c'est ce que je voulois savoir.

LUCIDOR.

Nos caractères se ressemblent, il pense comme moi.

ANGÉLIQUE.

Toujours de mieux en mieux, que je l'aimerai!

LUCIDOR.

C'est un homme tout aussi uni, tout aussi sans façon que je le suis.

ANGÉLIQUE.

Je n'en veux point d'autre.

LUCIDOR.

Qui n'a ni ambition ni gloire, et qui n'exigera de celle qu'il épousera, que son cœur.

ANGÉLIQUE, *riant.*

Il l'aura, monsieur Lucidor, il l'aura, il l'a déjà : je l'aime autant que vous, ni plus ni moins.

LUCIDOR.

Vous aurez le sien, Angélique, je vous en assure; je le connois, c'est tout comme s'il vous le disoit lui-même.

ANGÉLIQUE.

Eh! sans doute; et moi, je réponds aussi comme s'il étoit là.

LUCIDOR.

Ah! que de l'humeur dont il est, vous allez le rendre heureux!

ANGÉLIQUE.

Ah! je vous promets bien qu'il ne sera pas heureux tout seul.

LUCIDOR.

Adieu, ma chère Angélique; il me tarde d'entretenir votre mère et d'avoir son consentement. Le plaisir que me fait ce mariage ne me permet pas de différer davantage; mais, avant que je vous quitte, acceptez de moi ce petit présent de noce, que j'ai droit de vous offrir, suivant l'usage, et en qualité d'ami; ce sont de petits bijoux que j'ai fait venir de Paris.

ANGÉLIQUE.

Et moi, je les prends, parce qu'ils y retourneront avec vous, et que nous y serons ensemble; mais il ne falloit point de bijoux, c'est votre amitié qui est le véritable.

LUCIDOR.

Adieu, belle Angélique, votre mari ne tardera pas à paroître.

ANGÉLIQUE.

Courez donc, afin qu'il vienne plus vîte.

SCÈNE IX.

ANGÉLIQUE, LISETTE.

LISETTE.

Eh bien! Mademoiselle, êtes-vous instruite? A qui vous marie-t-on?

ANGÉLIQUE.

A lui, ma chère Lisette, à lui-même, et je l'attends.

LISETTE.

A lui, dites-vous? Et quel est donc cet homme qui s'appelle lui par excellence? Est-ce qu'il est ici?

ANGÉLIQUE.

Et tu as dû le rencontrer; il va trouver ma mère.

LISETTE.

Je n'ai vu que monsieur Lucidor, et ce n'est pas lui qui vous épouse.

ANGÉLIQUE.

Eh! si fait, voilà vingt fois que je te le répète. Si tu savois comme nous nous sommes parlé, comme nous nous entendions bien sans qu'il ait

dit : C'est moi ; mais cela étoit si clair, si clair, si agréable, si tendre !

LISETTE.

Je ne l'aurois jamais imaginé ; mais le voici encore.

SCÈNE X.

ANGÉLIQUE, LUCIDOR, LISETTE, FRONTIN.

LUCIDOR.

Je reviens, belle Angélique ; en allant chez votre mère, j'ai trouvé Monsieur qui arrivoit, et j'ai cru qu'il n'y avoit rien de plus pressé que de vous l'amener ; c'est lui, c'est ce mari pour qui vous êtes si favorablement prévenue, et qui, par le rapport de nos caractères, est en effet un autre moi-même : il m'a apporté aussi le portrait d'une jeune et jolie personne qu'on veut me faire épouser à Paris. (*Il le lui présente.*) Jetez les yeux dessus : comment le trouvez-vous ?

ANGÉLIQUE, *d'un air mourant, le repousse.*

Je ne m'y connois pas.

LUCIDOR.

Adieu, je vous laisse ensemble, et je cours chez madame Argante. (*Il s'approche d'elle.*) Etes-vous contente ?

(*Angélique, sans lui répondre, tire la boîte de bijoux et la lui rend sans le regarder ; elle la met dans sa main, et il s'arrête comme surpris et sans la lui remettre, après quoi il sort.*)

SCÈNE XI.

ANGÉLIQUE, FRONTIN, LISETTE.

(*Angélique reste immobile; Lisette tourne autour de Frontin avec surprise; et Frontin paroît embarrassé.*)

FRONTIN.

MADEMOISELLE, l'étonnante immobilité où je vous vois, intimide extrêmement mon inclination naissante; vous me découragez tout à fait, et je sens que je perds la parole.

LISETTE.

Mademoiselle est immobile, vous muet, et moi stupéfaite ; j'ouvre les yeux, je regarde et je n'y comprends rien.

ANGÉLIQUE, *tristement.*

Lisette, qui est-ce qui l'auroit cru ?

LISETTE.

Je ne le crois pas, moi qui le vois.

FRONTIN.

Si la charmante Angélique daignoit seulement jeter un regard sur moi, je crois que je ne lui ferois point de peur, et peut-être y reviendroit-elle. On s'accoutume aisément à me voir, j'en ai l'expérience : essayez-en.

ANGÉLIQUE, *sans le regarder.*

Je ne saurois ; ce sera pour une autre fois : Lisette, tenez compagnie à Monsieur; je lui demande

pardon, je ne me sens pas bien, j'étouffe, et je vais me retirer dans ma chambre.

SCÈNE XII.

FRONTIN, LISETTE.

FRONTIN, *à part.*

Mon mérite a manqué son coup.

LISETTE, *à part.*

C'est Frontin, c'est lui-même.

FRONTIN, *à part.*

Voici le plus fort de ma besogne ici. (*Haut.*) Ma mie, que dois-je conjecturer d'un aussi langoureux accueil? (*Lisette le regarde sans parler.*) Eh bien! répondez donc. Allez-vous me dire aussi que ce sera pour une autre fois?

LISETTE.

Monsieur, ne t'ai-je pas vu quelque part?

FRONTIN.

Comment donc! ne t'ai-je pas vu quelque part? Ce village-ci est bien familier.

LISETTE, *à part.*

Est-ce que je me tromperois? (*Haut.*) Monsieur, excusez-moi; mais n'avez-vous jamais été à Paris, chez une madame Dorman, où j'étois?

FRONTIN.

Qu'est-ce que c'est que madame Dorman? dans quel quartier?

LISETTE.

Du côté de la place Maubert, chez un marchand de café, au second.

FRONTIN.

Une place Maubert, une madame Dorman, un second ; non, mon enfant, je ne connois point cela, et je prends toujours mon café chez moi.

LISETTE.

Je ne dis plus mot ; mais j'avoue que je vous ai pris pour Frontin, et il faut que je me fasse toute la violence du monde pour m'imaginer que ce n'est point lui.

FRONTIN.

Frontin ! mais c'est un nom de valet.

LISETTE.

Oui, Monsieur, et il m'a semblé que c'étoit toi... que c'étoit vous, dis-je.

FRONTIN.

Quoi ! toujours des *tu* et des *toi* ? Vous me lassez, à la fin.

LISETTE.

J'ai tort ; mais tu lui ressembles si fort..... Eh ! Monsieur, pardon ; je retombe toujours. Quoi ! tout de bon, ce n'est pas toi ?... je veux dire, ce n'est pas vous.

FRONTIN, *riant.*

Je crois que le plus court est d'en rire moi-même. Allez, ma fille, un homme moins raisonnable et de moindre étoffe se fâcheroit ; mais je suis trop au-dessus de votre méprise, et vous me divertiriez beaucoup, n'étoit le désagrément qu'il

y a-d'avoir une physionomie commune avec ce coquin-là. La nature pouvoit se passer de lui donner le double de la mienne, et c'est un affront qu'elle m'a fait, mais ce n'est pas votre faute : parlons de votre maîtresse.

LISETTE.

Oh! Monsieur, n'y ayez point de regret; celui pour qui je vous prenois est un garçon fort aimable, fort amusant, plein d'esprit, et d'une très-jolie figure.

FRONTIN.

J'entends bien, la copie est parfaite.

LISETTE.

Si parfaite, que je n'en reviens point; et tu serois le plus grand maraud..... Monsieur, je me brouille encore, la ressemblance m'emporte.

FRONTIN.

Ce n'est rien; je commence à m'y faire; ce n'est pas à moi que vous parlez.

LISETTE.

Non, Monsieur, c'est à votre copie, et je voulois dire qu'il auroit grand tort de me tromper; car je voudrois de tout mon cœur que ce fût lui; je crois qu'il m'aimoit, et je le regrette.

FRONTIN.

Vous avez raison, il en valoit bien la peine. (*A part.*) Que cela est flatteur!

LISETTE.

Voilà qui est bien particulier; à chaque fois que vous parlez, il me semble l'entendre.

FRONTIN.

Vraiment, il n'y a rien là de surprenant; dès qu'on se ressemble, on a le même son de voix, et volontiers les mêmes inclinations; il vous aimoit, dites-vous, et je ferois comme lui, sans l'extrême distance qui nous sépare.

LISETTE.

Hélas! je me réjouissois en croyant l'avoir retrouvé.

FRONTIN, *à part.*

Oh!... (*Haut.*) Tant d'amour sera récompensé, ma belle enfant, je vous le prédis; en attendant, vous ne perdrez pas tout, je m'intéresse à vous, et je vous rendrai service: ne vous mariez point sans me consulter.

LISETTE.

Je sais garder un secret. Monsieur, dites-moi si c'est toi?

FRONTIN, *en s'en allant.*

Allons, vous abusez de ma bonté; il est temps que je me retire. (*Après.*) Ouf! le rude assaut!

SCÈNE XIII.

LISETTE *un moment seule*, MAITRE BLAISE.

LISETTE.

Je m'y suis prise de toutes façons, et ce n'est pas lui sans doute, mais il n'y a jamais rien eu de pareil: quand ce seroit lui, au reste, maître Blaise est bien un autre parti, s'il m'aime.

MAÎTRE BLAISE.

Eh bien ! fillette, à quoi en suis-je avec Angélique ?

LISETTE.

Au même état où vous étiez tantôt.

MAÎTRE BLAISE, *en riant.*

Eh mais ! tampire, ma grande fille.

LISETTE.

Ne me direz-vous point ce que peut signifier le tant pis que vous dites en riant ?

MAÎTRE BLAISE.

C'est que je ris de tout, mon poulet.

LISETTE.

En tous cas, j'ai un avis à vous donner ; c'est qu'Angélique ne paroît pas disposée à accepter le mari que M. Lucidor lui destine, et qui est ici, et que si, dans ces circonstances, vous continuez à la rechercher, apparemment vous l'obtiendrez.

MAÎTRE BLAISE, *tristement.*

Croyez-vous ? Eh ! mais, tant mieux.

LISETTE.

Oh ! vous m'impatientez avec vos tant mieux si tristes, et vos tant pis si gaillards, et le tout en m'appelant ma grande fille et mon poulet ; il faut, s'il vous plaît, que j'en aie le cœur net, M. Blaise. Pour la dernière fois, est-ce que vous m'aimez ?

MAÎTRE BLAISE.

Il n'y a pas encore de réponse à ça.

LISETTE.

Vous vous moquez donc de moi ?

MAÎTRE BLAISE.

Velà une mauvaise pensée.

LISETTE.

Avez-vous toujours dessein de demander Angélique en mariage ?

MAÎTRE BLAISE.

Le micmac le requiert.

LISETTE.

Le micmac ? et si on vous la refuse, en serez-vous fâché ?

MAÎTRE BLAISE, *riant.*

Oui-dà.

LISETTE.

En vérité, dans l'incertitude où vous me tenez de vos sentimens, que voulez-vous que je réponde aux douceurs que vous me dites ? Mettez-vous à ma place.

MAÎTRE BLAISE.

Boutez-vous à la mienne.

LISETTE.

Eh ! quelle est-elle ? car si vous êtes de bonne foi, si effectivement vous m'aimez....

MAÎTRE BLAISE, *riant.*

Oui, je suppose.

LISETTE.

Vous jugez bien que je n'aurois pas le cœur ingrat.

MAÎTRE BLAISE, *riant.*

Eh ! eh ! eh ! eh !.... Lorgnez-moi un peu que je voie si ça est vrai.

LISETTE.

Qu'en ferez-vous ?

MAÎTRE BLAISE.

Eh! eh!... je le garde. La gentille enfant! queu dommage de laisser ça dans la peine!

LISETTE.

Quelle obscurité! Voilà madame Argante et M. Lucidor; il est apparemment question du mariage d'Angélique avec l'amant qui lui est venu; la mère voudra qu'elle l'épouse, et si elle obéit, comme elle y sera peut-être obligée, il ne sera plus nécessaire que vous la demandiez; ainsi, retirez-vous, je vous prie.

MAÎTRE BLAISE.

Oui, mais je sis d'obligation aussi de revenir voir ce qui en est, pour me comporter à l'avenant.

LISETTE, *fâchée.*

Encore? oh! votre énigme est d'une impertinence qui m'indigne.

MAÎTRE BLAISE, *riant et s'en allant.*

C'est pourtant douze mille francs qui vous fâchent.

LISETTE, *le voyant aller.*

Douze mille francs! où va-t-il prendre ce qu'il dit là? Je commence à croire qu'il y a quelque motif à cela.

SCÈNE XIV.

MADAME ARGANTE, LUCIDOR, LISETTE, FRONTIN.

MADAME ARGANTE, *en entrant, à Frontin.*

Eh! Monsieur, ne vous rebutez point; il n'est pas possible qu'Angélique ne se rende, il n'est pas possible. (*A Lisette.*) Lisette, vous étiez présente quand Monsieur à vu ma fille, est-il vrai qu'elle ne l'ait pas bien reçu? Qu'a-t-elle donc dit? Parlez, a-t-il lieu de se plaindre?

LISETTE.

Non, Madame, je ne me suis point aperçue de mauvaise réception; il n'y a eu qu'un étonnement naturel à une jeune et honnête fille, qui se trouve, pour ainsi dire, mariée dans la minute; mais pour le peu que Madame la rassure et s'en mêle, il n'y aura pas la moindre difficulté.

LUCIDOR.

Lisette a raison, je pense comme elle.

MADAME ARGANTE.

Eh! sans doute; elle est si jeune et si innocente!

FRONTIN.

Madame, le mariage en impromptu étonne l'innocence, mais ne l'afflige pas, et votre fille est allée se trouver mal dans sa chambre.

MADAME ARGANTE.

Vous verrez, Monsieur, vous verrez.... Allez, Lisette, dites-lui que je lui ordonne de venir tout à l'heure. Amenez-la ici. Partez. (*A Frontin.*) Il faut avoir la bonté de lui pardonner ces premiers mouvemens-là, Monsieur; ce ne sera rien.

(*Lisette part.*)

FRONTIN.

Vous avez beau dire, on a eu tort de m'exposer à cette aventure-ci; il est fâcheux à un galant homme à qui tout Paris jette ses filles à la tête, et qui les refuse toutes, de venir lui-même essuyer les dédains d'une jeune citoyenne de village, à qui on ne demande précisément que sa figure en mariage. Votre fille me convient fort, et je rends grâce à mon ami de me l'avoir retenue; mais il falloit, en m'appelant, me tenir sa main si prête et si disposée, que je n'eusse qu'à tendre la mienne pour la recevoir; point d'autre cérémonie.

LUCIDOR.

Je n'ai pas dû deviner l'obstacle qui se présente.

MADAME ARGANTE.

Eh! Messieurs, un peu de patience; regardez-la dans cette occasion-ci comme un enfant.



SCÈNE

SCÈNE XV.

MADAME ARGANTE, ANGÉLIQUE, LUCIDOR, LISETTE, FRONTIN.

MADAME ARGANTE.

Approchez, Mademoiselle, approchez; n'êtes-vous pas bien sensible à l'honneur que vous fait Monsieur, de venir vous épouser, malgré votre peu de fortune, et la médiocrité de votre état?

FRONTIN.

Rayons le mot d'honneur, mon amour et ma galanterie le désapprouvent.

MADAME ARGANTE.

Non, Monsieur; je dis la chose comme elle est; répondez, ma fille.

ANGÉLIQUE.

Ma mère...

MADAME ARGANTE.

Vîte donc.

FRONTIN.

Point de ton d'autorité, sinon je reprends mes bottes et monte à cheval. (*A Angélique.*) Vous ne m'avez point encore regardé, fille aimable; vous n'avez point encore vu ma personne, vous la rebutez sans la connoître; voyez-la pour la juger.

ANGÉLIQUE.

Monsieur...

MADAME ARGANTE.

Monsieur, ma mère; levez la tête.

FRONTIN.

Silence, maman, voilà une réponse entamée.

LISETTE.

Vous êtes trop heureuse, Mademoiselle, il faut que vous soyez née coiffée.

ANGÉLIQUE, *vivement.*

En tout cas, je ne suis pas née babillarde.

FRONTIN.

Vous n'en êtes que plus rare. Allons, Mademoiselle, reprenez haleine, et prononcez.

MADAME ARGANTE.

Je dévore ma colère.

LUCIDOR.

Que je suis mortifié !

FRONTIN, *à Angélique.*

Courage ! encore un effort pour achever.

ANGÉLIQUE.

Monsieur, je ne vous connois point.

FRONTIN.

La connoissance est si tôt faite en mariage; c'est un pays où l'on va si vîte.

MADAME ARGANTE.

Comment ? étourdie, ingrate que vous êtes !

FRONTIN.

Ah ! ah ! madame Argante, vous avez le dialogue d'une rudesse inconcevable.

MADAME ARGANTE.

Je sors, je ne pourrois pas me retenir, mais je la déshérite, si elle continue de répondre aussi mal aux obligations que nous vous avons, Mes-

sieurs. Depuis que M. Lucidor est ici, son séjour n'a été marqué pour nous que par des bienfaits. Pour comble de bonheur, il procure à ma fille un mari tel qu'elle ne pouvoit pas l'espérer, ni pour le bien, ni pour le rang, ni pour le mérite.

FRONTIN.

Tout doux; appuyez légèrement sur le dernier.

MADAME ARGANTE.

Et merci de ma vie! qu'elle l'accepte, ou je la renonce.

SCÈNE XVI.

ANGÉLIQUE, LUCIDOR, LISETTE, FRONTIN.

LISETTE.

En vérité, Mademoiselle, on ne sauroit vous excuser; attendez-vous qu'il vous vienne un prince?

FRONTIN.

Sans vanité, voici mon apprentissage en fait de refus; je ne connoissois pas cet affront-là.

LUCIDOR.

Vous savez, belle Angélique, que je vous ai d'abord consultée sur ce mariage; je n'y ai pensé que par zèle pour vous, et vous m'en avez paru satisfaite.

ANGÉLIQUE.

Oui, Monsieur, votre zèle est admirable, c'est

la plus belle chose du monde, et j'ai tort, je suis une étourdie, mais laissez-moi dire. A cette heure que ma mère n'y est plus, et que je suis un peu plus hardie, il est juste que je parle à mon tour, et je commence par vous, Lisette; c'est que je vous prie de vous taire, entendez-vous; il n'y a rien ici qui vous regarde; quand il vous viendra un mari, vous en ferez ce qui vous plaira, sans que je vous en demande compte, et je ne vous dirai point sottement, ni que vous êtes née coiffée, ni que vous êtes trop heureuse, ni que vous attendez un prince, ni d'autres propos aussi ridicules que vous m'avez tenus, sans savoir ni quoi, ni qu'est-ce.

FRONTIN.

Sur sa part, je devine la mienne.

ANGÉLIQUE.

La vôtre est toute prête, Monsieur: vous êtes honnête homme, n'est-ce pas?

FRONTIN.

C'est en quoi je brille.

ANGÉLIQUE.

Vous ne voudrez pas causer du chagrin à une fille qui ne vous a jamais fait de mal, cela seroit cruel et barbare.

FRONTIN.

Je suis l'homme du monde le plus humain; vos pareilles en ont mille preuves.

ANGÉLIQUE.

C'est bien fait. Je vous dirai donc, Monsieur, que je serois mortifiée s'il falloit vous aimer, le

cœur me le dit, on sent cela ; non que vous ne soyez fort aimable, pourvu que ce ne soit pas moi qui vous aime ; je ne finirai point de vous louer quand ce sera pour une autre : je vous prie de prendre en bonne part ce que je vous dis là, j'y vais de tout mon cœur ; ce n'est pas moi qui ai été vous chercher, une fois ; je ne songeois pas à vous, et si je l'avois pu, il ne m'en auroit pas plus coûté de vous crier : Ne venez pas, que de vous dire : Allez-vous-en.

FRONTIN.

Comme vous me le dites ?

ANGÉLIQUE.

Oh ! sans doute, et le plus tôt sera le mieux ; mais que vous importe ? vous ne manquerez pas de filles ; quand on est riche, on en a tant qu'on veut, à ce qu'on dit ; au lieu que naturellement je n'aime pas l'argent : j'aimerois mieux en donner que d'en prendre ; c'est là mon humeur.

FRONTIN.

Elle est bien opposée à la mienne. À quelle heure voulez-vous que je parte ?

ANGÉLIQUE.

Vous êtes bien honnête ; quand il vous plaira, je ne vous retiens point ; il est tard à cette heure, mais il fera beau demain.

FRONTIN, *à Lucidor.*

Mon grand ami, voilà ce qu'on appelle un congé bien conditionné, et je le reçois, sauf vos conseils, qui me régleront là-dessus, cependant :

ainsi, belle ingrate, je diffère encore mes derniers adieux.

ANGÉLIQUE.

Quoi! Monsieur, ce n'est pas fait? Pardi! vous avez bon courage. (*Et quand il est parti.*) Votre ami n'a guère de cœur, il me demande à quelle heure il partira, et il reste.

SCÈNE XVII.

ANGÉLIQUE, LUCIDOR, LISETTE.

LUCIDOR.

Il n'est pas si aisé de vous quitter, Angélique; mais je vous débarrasserai de lui.

LISETTE.

Quelle perte! un homme qui lui faisoit sa fortune.

LUCIDOR.

Il y a des antipathies insurmontables; si Angélique est dans ce cas-là, je ne m'étonne point de son refus, et je ne renonce pas au projet de l'établir avantageusement.

ANGÉLIQUE.

Eh! Monsieur, ne vous en mêlez pas, il y a des gens qui ne font que porter guignon.

LUCIDOR.

Vous porter guignon avec les intentions que j'ai! et qu'avez-vous à reprocher à mon amitié?

ANGÉLIQUE, *à part.*

Son amitié! le méchant homme.

LUCIDOR.

Dites-moi de quoi vous vous plaignez ?

ANGÉLIQUE.

Moi, Monsieur, me plaindre ? et qui est-ce qui y songe? Où sont les reproches que je vous fais ? Me voyez-vous fâchée ? Je suis très-contente de vous, vous en agissez on ne peut pas mieux : comment donc? vous m'offrez des maris tant que j'en voudrai; vous m'en faites venir de Paris sans que j'en demande; y a-t-il rien de plus obligeant, de plus officieux ? Il est vrai que je laisse là tous vos mariages : mais aussi il ne faut pas croire, à cause de vos rares bontés, qu'on soit obligé vîte et vîte de se donner au premier venu que vous attirerez de je ne sais où, et qui arrivera tout botté pour m'épouser sur votre parole. Il ne faut pas croire cela; je suis fort reconnoissante, mais je ne suis pas idiote.

LUCIDOR.

Quoi que vous en disiez, vos discours ont une aigreur que je ne sais à quoi attribuer, et que je ne mérite point.

LISETTE.

Ah! j'en sais bien la cause, moi, si je voulois parler.

ANGÉLIQUE.

Hem? Qu'est-ce que c'est que cette science que vous avez? Que veut-elle dire? Ecoutez, Lisette, je suis naturellement douce et bonne ; un enfant a plus de malice que moi : mais, si vous me fâ-

chez, vous m'entendez bien, je vous promets de la rancune pour mille ans.

LUCIDOR.

Si vous ne vous plaignez point de moi, reprenez donc ce petit présent que je vous avois fait, et que vous m'avez rendu sans me dire pourquoi.

ANGÉLIQUE.

Pourquoi? c'est qu'il n'est pas juste que je l'aie. Le mari et les bijoux étoient pour aller ensemble, et en rendant l'un, je rends l'autre. Vous voilà bien embarrassé; gardez cela pour cette charmante beauté dont on vous a apporté le portrait.

LUCIDOR.

Je lui en trouverai d'autres; reprenez ceux-ci.

ANGÉLIQUE.

Oh! qu'elle garde tout, Monsieur, je les jetterois.

LISETTE.

Et moi, je les ramasserai.

LUCIDOR.

C'est-à-dire, que vous ne voulez pas que je songe à vous marier, et que, malgré ce que vous m'avez dit tantôt, il y a quelque amour secret dont vous me faites mystère.

ANGÉLIQUE.

Eh! mais, cela se peut bien : oui, Monsieur, voilà ce que c'est, j'en ai pour un homme d'ici; et quand je n'en aurois pas, j'en prendrai tout exprès demain pour avoir un mari à ma fantaisie.

SCÈNE XVIII.

ANGÉLIQUE, LUCIDOR, LISETTE, MAITRE BLAISE.

MAÎTRE BLAISE.

Je requiers la permission d'interrompre, pour avoir la déclaration de voute darnière volonté, Mademoiselle ; retenez-vous voute amoureux nouviau venu ?

ANGÉLIQUE.

Non, laissez-moi.

MAÎTRE BLAISE.

Me retenez-vous, moi ?

ANGÉLIQUE.

Non.

MAÎTRE BLAISE.

Une fois, deux fois, me voulez-vous ?

ANGÉLIQUE.

L'insupportable homme !

LISETTE.

Etes-vous sourd, maître Blaise ? elle vous dit que non.

MAÎTRE BLAISE, *à Lisette, en souriant, à part.*

Oui, ma mie... (*Haut.*) Ah çà, Monsieur, je vous prends à témoin comme quoi je l'aime, comme quoi alle me repousse ; que si alle ne me prend pas, c'est sa faute, et que ce n'est pas sur moi qu'il en faut jeter l'endosse... (*A Lisette, à*

part.) Bonjour, poulet... (*A tous.*) Au demeurant, ça ne me surprend point. Mademoiselle Angélique en refuse deux, alle en refuseroit trois, alle en refuseroit un boissiau; il n'y en a qu'un qu'alle envie. Tout le reste est du fretin pour elle, hors M. Lucidor, que j'ons deviné drès le commencement.

ANGÉLIQUE, *outrée.*

Monsieur Lucidor.

MAÎTRE BLAISE.

Li-même : n'ons-je pas vu que vous pleuriez quand il fut malade, tant vous aviez peur qu'il ne devînt mort?

LUCIDOR.

Je ne croirai jamais ce que vous dites-là; Angélique pleuroit par amitié pour moi.

ANGÉLIQUE.

Comment, vous ne croirez pas! vous ne seriez pas un homme de bien de le croire. M'accuser d'aimer à cause que je pleure, à cause que je donne des marques de bon cœur! eh mais! je pleure tous les malades que je vois, je pleure pour tout ce qui est en danger de mourir; si mon oiseau mouroit devant moi, je pleurerois; dira-t-on que j'ai de l'amour pour lui?

LISETTE.

Passons, passons là-dessus; car, à vous parler franchement, je l'ai cru de même.

ANGÉLIQUE.

Quoi! vous aussi, Lisette, vous m'accablez,

vous me déchirez. Eh ! que vous ai-je fait ? Quoi ! un homme qui ne songe point à moi, qui veut me marier à tout le monde, et je l'aimerois ! Moi qui ne pourrois pas le souffrir s'il m'aimoit, moi qui ai de l'inclination pour un autre, j'ai donc le cœur bien bas, bien misérable. Ah ! que l'affront qu'on me fait m'est sensible !

LUCIDOR.

Mais en vérité, Angélique, vous n'êtes pas raisonnable; ne voyez-vous pas que ce sont nos petites conversations qui ont donné lieu à cette folie, qu'on a rêvée, et qu'elle ne mérite pas votre attention ?

ANGÉLIQUE.

Hélas ! Monsieur, c'est par discrétion que je ne vous ai pas dit ma pensée ; mais je vous aime si peu, que, si je ne me retenois pas, je vous haïrois depuis ce mari que vous avez mandé de Paris ; oui, Monsieur, je vous haïrois, je ne sais pas trop même si je ne vous hais pas, je ne voudrois pas jurer que non, car j'avois de l'amitié pour vous, et je n'en ai plus ; est-ce là des dispositions pour aimer ?

LUCIDOR.

Je suis honteux de la douleur où je vous vois ; avez-vous besoin de vous défendre, dès que vous en aimez un autre ? Tout n'est-il pas dit ?

MAÎTRE BLAISE.

Un autre galant ? alle seroit morgué bian en peine de le montrer.

ANGÉLIQUE.

En peine ? Eh bien ! puisqu'on m'obstine, c'est justement lui qui parle, cet indigne.

LUCIDOR.

Je l'ai soupçonné.

MAÎTRE BLAISE.

Moi ?

LISETTE.

Bon ! cela n'est pas vrai.

ANGÉLIQUE.

Quoi ! je ne sais pas l'inclination que j'ai ? Oui, c'est lui, je vous dis que c'est lui.

MAÎTRE BLAISE.

Ah çà, Mademoiselle, ne badinons point, ça n'a ni rime ni raison ; par votre foi, est-ce ma parsonne qui vous a pris le cœur ?

ANGÉLIQUE.

Oh ! je l'ai assez dit, oui, c'est vous, malhonnête que vous êtes ; si vous ne m'en croyez pas, je ne m'en soucie guère.

MAÎTRE BLAISE.

Eh ! mais, jamais voute mère n'y consentira.

ANGÉLIQUE.

Vraiment, je le sais bien.

MAÎTRE BLAISE.

Et pis, vous m'avez rebuté d'abord ; j'ai compté là-dessus, moi, je me sis arrangé autrement.

ANGÉLIQUE.

Eh bien ! ce sont vos affaires.

MAÎTRE BLAISE.

On n'a pas un cœur qui va et qui viant comme une girouette; faut être fille pour ça, on se fie à des refus.

ANGÉLIQUE.

Oh! accommodez-vous, benêt.

MAÎTRE BLAISE.

Sans compter que je ne sis pas riche.

LUCIDOR.

Ce n'est pas là ce qui embarrassera, et j'aplanirai tout. Puisque vous avez le bonheur d'être aimé, maître Blaise, je donne vingt mille francs en faveur de ce mariage; je vais en porter la parole à madame Argante, et je reviens dans le moment vous en rendre la réponse.

ANGÉLIQUE.

Comme on me persécute!

LUCIDOR.

Adieu, Angélique; j'aurai enfin la satisfaction de vous avoir mariée selon votre cœur, quelque chose qui m'en coûte.

ANGÉLIQUE.

Je crois que cet homme-là me fera mourir de chagrin.

SCÈNE XIX.

ANGÉLIQUE, LISETTE, MAITRE BLAISE.

LISETTE.

Ce M. Lucidor est un grand marieur de filles : à quoi vous déterminez-vous, maître Blaise?

MAÎTRE BLAISE, *après avoir rêvé.*

Je dis qu'ous êtes toujours bian jolie, mais que ces vingt mille francs vous font grand tort.

LISETTE.

Hum ! le vilain procédé.

ANGÉLIQUE, *d'un air languissant.*

Est - ce que vous aviez quelque dessein pour elle ?

MAÎTRE BLAISE.

Oui, je n'en fais pas le fin.

ANGÉLIQUE, *languissante.*

Sur ce pied-là, vous ne m'aimez pas.

MAÎTRE BLAISE.

Si fait da; ça m'avoit un peu quitté, mais je vous r'aime chèrement à cette heure.

ANGÉLIQUE, *toujours languissante.*

A cause des vingt mille francs.

MAÎTRE BLAISE.

A cause de vous, et pour l'amour d'eux.

ANGÉLIQUE.

Vous avez donc intention de les recevoir ?

MAÎTRE BLAISE.

Pargué! à voute avis.

ANGÉLIQUE.

Et moi je vous déclare, si vous les prenez, que je ne veux point de vous.

MAÎTRE BLAISE.

En veci bian d'un autre.

ANGÉLIQUE.

Il y auroit trop de lâcheté à vous de prendre de l'argent d'un homme qui a voulu me marier à un autre, qui m'a offensée en particulier, en croyant que je l'aimois, et qu'on dit que j'aime moi-même.

LISETTE.

Mademoiselle a raison, j'approuve tout à fait ce qu'elle dit là.

MAÎTRE BLAISE.

Mais accoutez donc le bon sens; si je ne prends pas les vingt mille francs, vous me pardrez, vous ne m'aurez point, voute mère ne voura point de moi.

ANGÉLIQUE.

Eh bien! si elle ne veut point de vous, je vous laisserai.

MAÎTRE BLAISE, *inquiet.*

Est-ce votre dernier mot?

ANGÉLIQUE.

Je ne changerai jamais.

MAÎTRE BLAISE.

Ah! me velà biau garçon.

SCÈNE XX.

ANGÉLIQUE, LUCIDOR, LISETTE, MAITRE BLAISE.

LUCIDOR.

Votre mère consent à tout, belle Angélique, j'en ai sa parole, et votre mariage avec maître Blaise est conclu, moyennant les vingt mille francs que je donne. Ainsi, vous n'avez qu'à venir tous deux l'en remercier.

MAÎTRE BLAISE.

Point du tout; il y a un autre vartigo qui la tiant; alle a de l'avarsion pour le magot de vingt mille francs, à cause de vous qui les délivrez : alle ne veut point de moi, si je les prends, et je veux du magot avec alle.

ANGÉLIQUE, *s'en allant.*

Et moi je ne veux plus de qui que ce soit au monde.

LUCIDOR.

Arrêtez, de grâce, chère Angélique. Laissez-nous, vous autres.

MAÎTRE BLAISE, *prenant Lisette sous le bras.*

Noute premier marché tiant-il toujours?

LUCIDOR.

Oui, je vous le garantis.

MAÎTRE BLAISE.

Que le ciel vous consarve en joie! je vous fiance donc; fillette.

SCÈNE XXI.

ANGÉLIQUE, LUCIDOR.

LUCIDOR.

Vous pleurez, Angélique.

ANGÉLIQUE.

C'est que ma mère sera fâchée, et puis j'ai eu assez de confusion pour cela.

LUCIDOR.

A l'égard de votre mère, ne vous en inquiétez pas, je la calmerai ; mais me laissez-vous la douleur de n'avoir pu vous rendre heureuse ?

ANGÉLIQUE.

Oh ! voilà qui est fini, je ne veux rien d'un homme qui m'a donné le renom que je l'aimois toute seule.

LUCIDOR.

Je ne suis point l'auteur des idées qu'on a eues là-dessus.

ANGÉLIQUE.

On ne m'a point entendue me vanter que vous m'aimiez, quoique je l'eusse pu croire aussi bien que vous, après toutes les amitiés et toutes les manières que vous avez eues pour moi, depuis que vous êtes ici : je n'ai pourtant pas abusé de cela ; vous n'en avez pas agi de même, et je suis la dupe de ma bonne foi.

LUCIDOR.

Quand vous auriez pensé que je vous aimois, quand vous m'auriez cru pénétré de l'amour le plus tendre, vous ne vous seriez pas trompée. (*Angélique ici redouble ses pleurs.*) Et pour achever de vous ouvrir mon cœur, je vous avoue que je vous adore.

ANGÉLIQUE.

Je n'en sais rien ; mais, si jamais je viens à aimer quelqu'un, ce ne sera pas moi qui lui chercherai des filles en mariage ; je le laisserai plutôt mourir garçon.

LUCIDOR.

Hélas! Angélique, sans la haine que vous m'avez déclarée, et qui m'a paru si vraie, si naturelle, j'allois me proposer moi-même. Mais qu'avez-vous donc encore à soupirer?

ANGÉLIQUE.

Vous dites que je vous hais; n'ai-je pas raison? Quand il n'y auroit que ce portrait de Paris qui est dans votre poche.

LUCIDOR.

Ce portrait n'est qu'une feinte; c'est celui d'une sœur que j'ai.

ANGÉLIQUE.

Je ne pouvois pas deviner.

LUCIDOR.

Le voici, Angélique, et je vous le donne.

ANGÉLIQUE.

Qu'en ferai-je, si vous n'y êtes plus? Un portrait ne guérit de rien.

LUCIDOR.

Eh! si je restois? si je vous demandois votre main? si nous ne nous quittions de la vie?

ANGÉLIQUE.

Voilà du moins ce qu'on appelle parler, cela.

LUCIDOR.

Vous m'aimez donc?

ANGÉLIQUE.

Ai-je jamais fait autre chose?

LUCIDOR, *se mettant à genoux.*

Vous me transportez, Angélique.

SCÈNE XXII.

MADAME ARGANTE, ANGÉLIQUE, LUCIDOR, LISETTE, FRONTIN, MAITRE BLAISE.

MADAME ARGANTE.

Eh bien! Monsieur; mais que vois-je? vous êtes aux genoux de ma fille, je pense.

LUCIDOR.

Oui, Madame, et je l'épouse dès aujourd'hui si vous y consentez.

MADAME ARGANTE, *charmée.*

Vraiment, que de reste, Monsieur; c'est bien de l'honneur à nous tous, et il ne manquera rien à la joie où je suis, si Monsieur (*Montrant Frontin*), qui est votre ami, demeure aussi le nôtre.

FRONTIN.

Je suis de si bonne composition, que ce sera moi qui vous verserai à boire à table. (*A Lisette.*)

Ma reine, puisque vous aimiez tant Frontin et que je lui ressemble, j'ai envie de l'être.

LISETTE.

Ah! coquin, je t'entends bien; mais tu l'es trop tard.

MAÎTRE BLAISE.

Je ne pouvons nous quitter; il y a douze mille francs qui nous suivent.

MADAME ARGANTE.

Que signifie donc cela?

LUCIDOR.

Je vous l'expliquerai tout à l'heure. Qu'on fasse venir les violons du village, et que la journée finisse par des danses.

FIN DE L'ÉPREUVE.